
WIDENER
HN ND2L D



Scan 2666.1
SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE
BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
CHARLES MINOT,
OF SOMERVILLE,
(Class of 1828,)
2 Oct. 1877.



HISTOIRE

DE

GUSTAVE-ADOLPHE

LE PUY. — TYPOGRAPHIE M.-P. MARCHESSOU.

HISTOIRE

DE

GUSTAVE-ADOLPHE

ROI DE SUÈDE

PAR

Marie Louis Pierre Félix Esquirou

E. DE PARIEU

Membre de l'Institut



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1875

Scan 2666.1

1877, Oct. 2.
Minot fund.

AVANT-PROPOS

Si l'histoire est un rendez-vous plein de charmes pour les hommes qui aiment à suivre dans un vaste horizon la marche de certains événements du passé, le choix de l'époque la plus digne d'étude peut être pour chacun l'objet de longues indécisions. Ce n'est pas toutefois une question qui ressorte exclusivement du domaine de la froide raison ; un peu d'attrait est nécessaire pour cette sorte de migration intellectuelle qu'impose à l'amateur de l'histoire l'étude d'une époque passée.

Je me suis trouvé, depuis quelques années, attiré à recueillir des matériaux sur un sujet historique traité en France, il y a longtemps,

d'une manière un peu prolixe, et en dehors de quelques aspects de la pensée et de l'érudition modernes. Je fais allusion à l'ouvrage de Mauvillon, réfugié français, publié sous le titre de : « *Histoire de Gustave-Adolphe, roi de Suède,* composée sur tout ce qui a paru de plus curieux et sur un grand nombre de manuscrits et principalement sur ceux de M. Arkenholz, par M. D. M***, professeur. » Amsterdam, 1764, 4 vol. in-12[1].

Gustave-Adolphe a été un des plus grands préparateurs de l'ordre de choses consacré par le traité de Westphalie, ce vestibule de l'histoire diplomatique moderne.

Sa personne est digne d'un haut intérêt. Elle est tout à la fois grandiose et à certains égards problématique.

Un génie véritable pour la guerre et la politique d'agrandissement, un esprit de ressources extrêmes pour accomplir de grandes cho-

1. Il avait paru antérieurement, en 1686, à Paris, une *Histoire de Gustave-Adolphe, dit le Grand, et de Charles-Gustave, comte Palatin, rois de Suède,* par le sieur de Prades, en un petit volume.

ses avec des moyens très-restreints, une singulière puissance pour imprimer à une nation entière une sorte d'élan continué pendant plusieurs générations, enfin un destin mystérieux qui s'arrête à moitié de son cours et qui laisse quelque incertitude sur la portée intime de vastes desseins, interrompus par une mort héroïque : tels sont les principaux traits qui entourent cette grande figure et ennoblissent le commerce de l'historien avec sa mémoire.

Ce Wasa fut, à vrai dire, un homme de la famille de Frédéric et de Napoléon.

Il ressemble au premier comme une sorte de précurseur de l'influence protestante sur le Nord de l'Allemagne, et comme un de ces hommes qui donnent un cachet durable au gouvernement de la dynastie qui leur succède. Il paraît comme lui rappeler une application de la loi assez fréquente, qui a préparé certains grands hommes, pour ainsi dire, par le concours de deux générations accumulant leurs efforts. Le caractère un peu aventureux et envahissant de ses desseins, et son habileté à

faire concourir certaines idées nouvelles au succès de ses armes, lui donnent quelque parenté éloignée avec Napoléon.

Le résultat de son règne a été de faire de la Suède, au dix-septième siècle, pour l'influence territoriale, le pendant de la Hollande pour l'influence maritime, c'est-à-dire un État supérieur aux bases matérielles de la population et de la richesse du pays. C'est, à certains égards, la force morale due à l'enthousiasme du protestantisme naissant qui a racheté quelque temps, dans ces deux États, le déficit des ressources permanentes, déficit dont le poids a déterminé en dernier résultat leur situation définitive dans la balance des forces européennes.

Tout en approuvant la politique qui fit de Gustave-Adolphe l'allié de la France, et quoique nous ayons dû en partie à son concours des acquisitions, dont, après les avoir perdues, nous ressentons plus que jamais et douloureusement le prix, on ne peut s'empêcher, à son sujet, de constater l'inanité relative et fréquente des combinaisons d'une heure donnée, devant les grands changements de la scène his-

torique étudiés à longue distance. Le souverain que la France appelait à son aide contre l'ascendant du Saint-Empire Romain, gouverné par la maison de Hapsbourg, était pour ainsi dire le premier précurseur de cet Empire protestant de l'Allemagne, que nos jours ont vu réaliser ; et il avait dans un ancêtre de l'empereur régnant aujourd'hui à Berlin son beau-frère, son meilleur allié, le chef enfin d'une dynastie qui devait être en quelque sorte bénéficiaire définitive des guerres suédoises dans le Nord de l'Allemagne.

Déjà, au siècle dernier, ce changement dans la balance des forces de l'Allemagne préoccupait chez nous et tourmentait plus d'un esprit sérieux ; et le choix entre l'alliance de la Prusse et celle de l'Autriche était le problème permanent posé aux hommes prévoyants de la diplomatie française [1].

Quel que fût le génie de Richelieu, il ne lui était pas donné de prévoir l'espèce de loi historique qui allait déprimer, à partir de la fin

1. V. spécialement à ce sujet les Œuvres du comte de Ségur.

du dix-septième siècle, les nations méridionales contre lesquelles il luttait, au profit de celles du Nord dont il obtenait les secours et aidait le développement, dans une voie dont le dernier résultat échappait à sa prévoyance : tant est circonscrite pour le génie lui-même la faculté d'agir en vue d'un long avenir.

Richelieu s'était bien, ce semble, trompé un peu lui-même immédiatement sur la portée véritable de l'intervention suédoise qu'il avait provoquée. Le lecteur trouvera bon, j'espère, que j'aie cherché à bien faire ressortir le malentendu qui avait très-rapidement éclaté entre Louis XIII et Gustave-Adolphe, dans l'exécution du traité par lequel ils s'étaient rapprochés.

C'est sans aucune pensée de leçons historiques déterminées que j'ai entrepris de scruter cette apparition grande et inattendue de la Suède, dans les luttes politiques et religieuses du dix-septième siècle.

Si l'histoire de Charles XII a tenté les recherches d'un des esprits les plus puissants et les plus occupés du dernier siècle, il m'eût paru fâcheux qu'aucun effort ne fût fait pour

combler une lacune plus sensible peut-être dans la série de nos études historiques françaises, surtout depuis que des travaux intéressants ont en quelque sorte ouvert chez nous la source du scandinavisme [1]. Le fondateur de la grandeur suédoise au dix-septième siècle pourrait-il mériter moins d'intérêt que son dissipateur?

J'aime assez, pour l'historien, la devise : *Scribitur ad narrandum, non ad probandum.* Je la préfère surtout à une maxime inverse.

Mais il n'est pas impossible que ceux qui jetteront les yeux sur ce précis de l'histoire de Gustave-Adolphe, y trouvent la confirmation de diverses lois historiques comme celles-ci :

Nul ne devient grand s'il n'a recueilli un grand héritage, par le sang ou autrement ;

L'ascendant du nombre dans les guerres est compensé cependant par la supériorité de la tactique, en certaine mesure ;

Il y a une élasticité presque indéfinie dans les ambitions conquérantes lorsqu'elles ne

1. V. les travaux de MM. Marmier, Geffroi, etc.

trouvent pas un centre de résistance solide pour les refouler ;

Il y a eu mélange presque inévitable de la politique dans les luttes religieuses modernes ;

Le danger d'emprunter le secours d'un adversaire dont les forces ne sont pas étroitement limitées, éclate soit dans les effets immédiats, soit quelquefois par la réaction d'événements éloignés.

Je ne veux pas m'arrêter à ces sortes de théorèmes, d'une vérité toujours variable, vu l'extrême différence de leurs applications historiques.

Mon dessein est surtout de faire voir à mes lecteurs, dans sa puissante originalité, le véritable Gustave-Adolphe : non celui de la légende, mais celui de l'histoire, en se tenant en dehors des jugements exagérés et contraires dont il a été l'objet. Si j'ai bien traduit ses paroles et retracé ses actions, le lecteur jugera. Il le mettra peut-être, sous le rapport moral, à une aussi grande distance de la barbarie des rois goths que de l'ascétisme de saint Louis.

HISTOIRE

DE

GUSTAVE-ADOLPHE

CHAPITRE PREMIER

Origine et débuts militaires de Gustave-Adolphe

Les hommes qui ont changé par leurs efforts la délimitation des États ont souvent puisé leurs forces, tout à la fois, dans leur valeur personnelle et dans certaines conditions géographiques auxquelles le besoin de leurs nations les appelait à satisfaire. Les peuples établis sur un territoire mal conformé ont, en général, été tourmentés d'une noble et généreuse inquiétude, jusqu'au moment où leur organisation

territoriale a été complétée et rectifiée. Telle était la Suède, lorsqu'elle appela à sa tête la dynastie des Wasa, dont Gustave-Adolphe a été le représentant le plus éminent.

La Suède, au seizième siècle, ne comprenait pas, comme de nos jours, toute la partie de la péninsule scandinave, à l'est de la Norvége. La région méridionale de ce territoire était, comme la Norvége elle-même, soumise à la domination danoise; et ainsi, la Suède n'avait qu'une côte étroite et un port sur la mer du Nord. Privée de presque toute communication directe avec les mers extérieures, si ce n'est par les détroits soumis aux péages exigeants du Danemark, toute l'activité maritime de la Suède se tournait vers les côtes méridionales de la Baltique, où elle était en présence de l'Allemagne et de la Pologne, et vers la côte orientale de cette même mer, que la Russie, encore barbare, avoisinait, mais que la Suède joignait elle-même par ses possessions finlandaises. Ces possessions d'outre-mer semblaient des compensations, que ce pays avait cherchées à la défectuosité de ses frontières, dans la péninsule scandinave.

Effort territorial pour rejeter la puissance du Danemark dans ses îles ou du moins derrière les Alpes scandinaves;

Effort extérieur pour asseoir la domination suédoise sur la plus grande partie des côtes de la Baltique : tels sont les deux motifs des luttes soutenues pendant si longtemps par la dynastie des Wasa et par la dynastie Palatine.

Il est à remarquer que le succès de la première de ces ambitions a accompagné et compensé jusqu'à certains points l'échec de la seconde, au profit de la circonscription la plus naturelle de l'État suédois.

La Suède, géographiquement aussi mal constituée, au seizième siècle, que nous venons de le dire, était avec le Danemark, à cette même époque, dans des liens politiques qui ajoutaient leurs complications à celles qui résultaient de leurs délimitations respectives.

La ligue aristocratique, formée par un certain nombre de seigneurs danois et suédois, à Calmar, en 1397, avait lié ensemble nominalement les trois couronnes de Danemark, de Suède et de Norvége sur une même tête. Mais la résidence habituelle des souverains communs sur la terre danoise avait excité en Suède des soulèvements, et des dérogations fréquentes au principe de cette union.

Les paysans suédois qui, depuis longtemps, avaient exercé une grande influence sur les

affaires de leur pays [1], élevèrent à une sorte de régence indigène les Bonde et les Sture qui, sous le titre d'*Administrateurs*, avaient exercé en Suède le pouvoir souverain, en ne laissant aux princes danois qu'une autorité presque nominale sur la Suède, lorsqu'ils ne cherchaient pas à les en exclure même à main armée.

Après la mort de Sténon Sture, en 1520, le roi de Danemark, Christian II, chercha à rétablir son autorité en Suède par des exécutions nombreuses et sanglantes.

Gustave-Erichson Wasa, noble suédois, allié à la famille Sture, leva, en 1521, l'étendard de l'indépendance de son pays, contre le joug de Christian, dont l'autorité était soutenue par la cour de Rome. Après l'expulsion des Danois, Gustave-Erichson Wasa fut proclamé roi sous le nom de Gustave Ier, en 1523 ; et, en reconnaissance du concours que lui avaient donné

1. L'affranchissement de tout lien féodal pour les paysans suédois est attesté par l'histoire.

« La base et la vie de la constitution suédoise, dit Geijer dans son *Histoire de Suède* (traduction allemande, t. Ier, p. 263), était, dans le paysan, l'*homme pour soi,* propriétaire de son fonds, responsable pour les siens devant la loi, ne reconnaissant à l'égard de l'autorité et de son semblable que des devoirs réciproques et consentis, honorant,

les communes, démocratiquement organisées, de la Dalécarlie, il adopta pour devise ces mots : « Tout par Dieu et par les paysans suédois. » Une gerbe de blé est restée dans les armoiries des Wasa.

Les prédications de Luther étaient contemporaines de l'érection du nouveau trône; tout portait Gustave à se rattacher à la nouvelle doctrine. Il avait fait la guerre presque autant à l'influence du Saint-Siége qu'à la domination danoise. Ses dettes, d'ailleurs, étaient relativement énormes. La guerre avait coûté 960,000 marcs. Les Lubeckois réclamaient 76,000 marcs pour divers services et avances, et les revenus ordinaires de la Suède, déduction faite de ceux des provinces méridionales, restées sous le gouvernement danois, ne dépassaient pas alors 24,000 marcs [1]. Les propriétés immenses du

du reste, le droit héréditaire dont dépendait sa propre existence. »

Et ailleurs, suivant le même écrivain (p. 253) : « Le Danemark, seul dans le Nord et par une influence étrangère, connaissait les inféodations héréditaires ou à peu près telles. »

« La dignité élective des juges territoriaux était une sorte de tribunat opposé à la noblesse. » *(Ibid.*, p. 254.)

1. Gfrœrer, 2ᵉ édition, p. 15. — Etait-ce le marc de poids d'argent ou le marc monétaire qui lui avait été d'abord équivalent, puis qui en avait été le sixième et qui était, en

clergé, qui couvraient, à ce qu'on assure, les deux tiers du territoire, étaient le gage séduisant et la proie nécessaire du Trésor endetté.

Gustave favorisa donc naturellement l'introduction de la Réforme et par des moyens qui ne furent pas toujours exempts de violence. En 1527, à la diète de Westeras, il contraignit le clergé, avec l'aide des paysans, des bourgeois et d'une partie de la noblesse, à mettre ses biens à la disposition de la couronne, sauf une part qui fut remise à la noblesse.

Le chef de la dynastie de Wasa s'occupa activement aussi d'organiser l'armée et la marine de son pays. A la fin de son règne, soixante-deux vaisseaux suédois étaient employés au commerce extérieur et donnaient à la Suède une part considérable dans la domination de la Baltique, vacante par la chute du commerce anséatique [1], que les découvertes maritimes

1509, le treizième du marc de poids, d'après le baron de Praun, 3e édition, p. 362 à 365 de son savant ouvrage : *Gründliche nachricht von dem Münzwesen insgemein & Leipzig*, 1784? Le *thaler* n'a été introduit en Suède qu'en 1528, d'après le même auteur, p. 366. En 1594, on frappa 7 thalers 1/5 par marc de poids à 14/16 de fin. Le marc monétaire devint même une sorte de monnaie divisionnaire du thaler. *(Ibid.*, p. 367.)

1. V. Droysen, *Gustave-Adolphe*, t. I, p. 5. (En allemand.)

récentes faites par le Portugal et l'Espagne avaient ruiné.

Gustave Wasa mourut en 1560, après avoir fait déclarer la couronne héréditaire dans sa famille, par ordre de primogéniture et de masculinité.

Ses fils Éric et Jean lui succédèrent, l'un après l'autre; et ce dernier, marié à une Jagellon, vit, en 1587, son fils Sigismond élu roi de Pologne.

La réunion possible des trônes de Pologne et de Suède fut alors prévue, et l'aristocratie suédoise eut soin d'en déduire à son profit un statut, destiné à lui assurer la régence du royaume scandinave, en l'absence de son souverain, éventuellement retenu à Varsovie.

Suivant un mot de Gustave-Adolphe, l'ambition de la noblesse suédoise, à cette époque, aurait été d'acquérir l'importance des Electeurs de l'Empire d'Allemagne [1].

Mais ces liens avec un État étranger, d'une religion différente, et la tendance que Jean et surtout Catherine Jagellon, son épouse, avaient montrée à rétablir, en Suède, tout ou partie des traditions catholiques, reportaient l'affec-

1. V. Droysen, p. 33.

tion du peuple suédois sur le troisième fils de Gustave Wasa, Charles, duc de Sudermanie, qui était le véritable représentant des instincts de son pays.

Celui-ci, après la mort de Jean, en 1592, suivit à l'égard du roi Sigismond une politique qu'on pourrait comparer à certains égards à celle qu'un siècle plus tard, Guillaume d'Orange pratiqua à l'égard des Stuarts : avec cette différence que Guillaume supplanta Jacques II en venant du dehors, tandis que le duc Charles écarta du trône suédois le prince qui le possédait de loin et presque nominalement. De même que les Stuarts étaient plus odieux à leurs sujets à cause de l'appui qu'ils trouvaient au dehors, les ambitions *universelles* de l'Espagne et de l'Autriche, qui se faisaient ressentir, faiblement il est vrai, jusque dans ces régions septentrionales éloignées, au profit du souverain polonais [1], prêtaient le caractère national à la lutte religieuse et politique autour du trône nouveau, entouré en Suède de défiance et d'impopularité.

1. V. Droysen, p. 19, 23, 41, etc. D'après le même auteur (p. 261), les vues de l'Espagne étaient déjà tournées vers la baie de Jahde, utilisée par la Prusse de notre siècle.

Charles provoqua, en 1593, la réunion à Upsal d'une diète qui abolit la liturgie demi-catholique du roi Jean, et constitua le protestantisme suédois sur des bases que Sigismond ne put ébranler. Celui-ci l'essaya cependant; mais forcé par les armes, en 1598, de promettre l'observance des décisions rendues par les diètes en matière religieuse, il avait, par cela même, implicitement presque abdiqué un pouvoir qui lui fut solennellement retiré l'année suivante. Les États, réunis à Stockholm, proclamèrent sa déchéance, à moins qu'il ne se décidât à envoyer en Suède son fils Wladislas pour y être élevé dans la foi protestante.

Sigismond, qui avait pour lui le principe rigoureux de l'hérédité, conserva cependant des partisans. Mais le duc de Sudermanie fit disparaître par la force toute résistance de leur part dans les provinces du royaume. Plusieurs nobles, fidèles à Sigismond, furent mis à mort; d'autres s'enfuirent, et leurs biens furent confisqués. Charles prit, en 1604, le titre de roi sous le nom de Charles IX.

Il était devenu, dès le 9 décembre 1594 et par suite de son mariage avec Christine de Schleswig-Holstein, père de Gustave-Adolphe, dont l'astronome Tycho Brahé avait, dix ans

auparavant, dit-on, annoncé la naissance, comme celle d'un prince qui, né dans le Nord, devait accomplir de grandes choses et sauver l'Église protestante. Il avait aussi un autre fils nommé Charles-Philippe, et une fille du nom de Catherine, issue d'un premier mariage avec Marie du Palatinat, et qui épousa Jean-Casimir, comte palatin des Deux-Ponts [1].

Charles s'éteignit en 1611, engagé dans divers démêlés avec la Pologne, la Russie et le Danemark, recommandant à son fils de cultiver l'amitié des princes protestants d'Allemagne, et plein d'espérances dans le talent de son successeur. Lorsqu'on l'entretenait d'un projet au-dessus de ses forces, il montrait le jeune Gustave-Adolphe en ajoutant : *Ille faciet.*

Richelieu a dit de lui et de son fils : « Le prince, en son infidélité, se comporta avec une merveilleuse prudence pour bien conduire le royaume qu'il avait usurpé. Le fils qu'il laissa son successeur, appelé Gustave, ajouta à la sagesse de son père le courage et la vertu militaire d'un Alexandre [2]. »

1. De Prades mentionne aussi une sœur puînée de Gustave-Adolphe, nommée *Marie-Élisabeth.*

2. *Mémoires*, t. I, p. 272.

L'éducation de Gustave-Adolphe fut scientifiquement, militairement et politiquement fort soignée. On assure que, jeune encore, il parlait, outre sa langue naturelle, latin, allemand, hollandais, français et italien, et comprenait un peu le polonais et le russe. Il faisait grand cas de l'histoire, et de la philosophie de Sénèque. Son éloquence naturelle a fait dire à un de ses panégyristes qu'il savait, comme un Hercule oratoire, attirer les âmes après avoir dompté les corps [1]. La théologie et la musique l'occupèrent aussi à diverses époques de sa vie; il a laissé quelques pages d'histoire, et l'amour au moins le rendit poëte [2].

Son physique est décrit en termes presque uniformes par tous les historiens : une stature haute et forte, un corps souple quoique tendant à l'obésité, des traits sévères et imposants, des yeux bleus, une chevelure dont la couleur le

1. Chemnitz, *Belli Sueco-Germanici, volumen primum*, p. 381. Edition in-folio. Stettin, 1648.

2. M. X. Marmier, dans ses *Lettres sur le Nord* (p. 180), a traduit une pièce de vers qu'il lui attribue. A. Fryxell, *Histoire de Gustave-Adolphe*, traduite par Mlle du Puget, p. 117, s'exprime ainsi qu'il suit : « Ses vers, s'ils ne sont pas des chefs-d'œuvre, portent au moins l'empreinte de sentiments purs et élevés. Dans son tableau du règne de Charles IX, il est historien remarquable. »

faisait nommer par les Italiens, ses contemporains : le *Roi d'or (Re giallo, Re d'oro).*

Cependant les pensées politiques dominèrent son âme dès sa jeunesse. La cour de son père était souvent visitée par des officiers de diverses nations dont le prince recueillait les leçons, surtout en ce qui se rapportait aux grands exemples militaires donnés récemment par le prince Maurice de Nassau.

Il se délassait plus tard de la lecture de Xénophon par celle de Grotius, disant, il est vrai, avec certaine liberté : « qu'il voulait montrer à Grotius la différence qu'il y a entre la théorie et la pratique, et combien il est aisé de donner des préceptes et difficile de les pratiquer. »

Entre les gloires de l'antiquité et celles de son temps, la vieille renommée des Goths, dont il sentait l'énergie vivante dans son peuple, réveillait son ambition pour l'agrandissement de son pays.

Sous le rapport de la politique intérieure, Gustave-Adolphe fut placé très-jeune entre deux hommes qui représentaient des tendances très-différentes : Jean Skytte, qu'on a regardé comme le fils naturel de Charles IX, et qui était enclin aux idées démocratiques ; et Axel [1] Oxenstierna,

1. *Axel* est comme *Gustave* un prénom radicalement sué-

membre d'une ancienne famille, nommé sénateur à vingt-six ans après treize de ses ancêtres, et partisan du système aristocratique. Le premier voulait achever la ruine de la noblesse fort ébranlée par les coups que Charles IX lui avait portés ; le second, placé auprès du jeune prince par la prévoyance de son père, et plus intelligent des conditions d'affermissement d'une monarchie même populaire, voulait au contraire réconcilier l'aristocratie avec la royauté nouvelle.

L'instinct politique de Gustave-Adolphe lui avait de bonne heure montré combien, suivant l'avis d'Oxenstierna, il fallait, pour un monarque, préférer quelque gêne à des dangers véritables. « L'aristocratie, » disait-il un jour, avec une sorte de perspicacité qui surprend chez un prince qui n'avait connu ni l'échafaud de Whitehall, ni celui de la place de la Révolution, « a la main dure ; mais la démocratie a soif de sang. »

La faveur de Skytte diminua donc, sans cependant être détruite. Celle d'Oxenstierna augmenta et ce grand homme d'Etat devint le premier conseiller, le sage auxiliaire civil et militaire de Gustave, plus jeune que lui de

dois. *Gustave* a été universalisé par la gloire de Gustave-Adolphe.

douze ans. On sait qu'il fut aussi, pour ainsi dire, son remplaçant pendant le règne de sa fille.

C'est pendant que Gustave faisait ses premières armes contre les Danois à la fin de 1611, qu'il apprit la dernière maladie de son père. Il accourut et le trouva mourant à Nykœping.

Monté à dix-sept ans sur un trône entouré de périls, relevé par une décision spéciale, rendue par les Etats, de l'application de la loi qui devait retarder sa majorité jusqu'à vingt-quatre ans, Gustave s'occupa d'abord de se réconcilier avec la noblesse et le clergé, en confirmant leurs privilèges, et notamment pour la noblesse la dispense des taxes ordinaires.

Charles avait légué à son fils trois guerres commencées, l'une en Russie, l'autre contre les Danois installés alors dans le Midi de la péninsule scandinave, et la troisième contre la Pologne, à raison de la compétition de Sigismond au trône.

Les circonstances imposèrent ainsi à Gustave-Adolphe une grande application aux choses de la guerre, qui, suivant certains auteurs, lui faisait espérer d'ailleurs de dériver hors de son pays l'ardeur d'une noblesse inquiète et mécontente.

La pauvreté de la Suède était grande ; les re-

venus étaient de 1,280,000 écus [1], d'environ deux livres et demie de la monnaie française du temps [2].

N'ayant pu obtenir de secours sérieux des Anséates ni des Hollandais et ayant inutilement tenté de soulever la Norvége contre le Danemark, Gustave-Adolphe, mal servi par sa noblesse et inférieur en marine, se décida à cesser contre le Danemark une lutte ingrate, dans laquelle il commença à faire éclater la valeur téméraire qui caractérisa toute sa vie et fut la cause de sa mort précoce [3].

La paix fut conclue au commencement de

1. Gfrœrer, *Gustave-Adolphe et son temps*, 2e édition, 1845. (En allemand.)

2. L'écu ou thaler ou reichsthaler de Suède était, au dix-septième siècle, l'équivalent ou à peu près du thaler d'Allemagne. On voit, dans le savant ouvrage du baron de Praun (*Gründliche nachricht von dem Münzwesen*, 3e édition, 1784), que le marc suédois était d'un dixième environ inférieur au marc de Cologne, mais qu'on tirait du marc suédois un dixième de thaler de moins qu'on ne tirait des thalers allemands du marc de Cologne. V. p. 22, 95, 117, 361, 368 du livre de Praun; voir également Cronholm, *Gustaf Adolf in Deutschland*, p. 139 et 173.

3. La glace d'un lac s'étant rompue sous son cheval, il fut retiré des flots par le chambellan Pierre Brahé et par un simple soldat nommé Thomas Larsson, dont les descendants jouissent encore d'un domaine qui lui fut alors donné comme récompense.

1613 par la médiation de l'Angleterre. La Suède dut l'acheter par quelques concessions territoriales et pécuniaires. On subvint à ces dernières par des taxes extraordinaires : impôt sur le revenu des nobles, et impôt sur le capital payé par les autres Etats du royaume. Gustave-Adolphe fit aussi quelques sacrifices de vanité dans le traité de Knœrad. Il renonça au titre de roi des Lapons et des Kajanes et permit au roi de Danemarck de conserver les trois couronnes scandinaves dans ses armoiries, sans qu'il en résultât aucun droit à la couronne de Suède.

Délivré de la guerre contre le Danemark, le jeune roi put tourner son attention vers l'expédition de Russie, commandée par Jacques de la Gardie. Ce général, d'origine française, avait été envoyé par Charles IX en Russie pour y combattre l'influence polonaise et y agrandir les possessions que la Suède avait alors sur la côte occidentale de la Baltique, en profitant des discordes dont la Russie était, à la suite de diverses usurpations, le théâtre.

Jacques de la Gardie, avec une poignée de soldats, s'était emparé, en 1611, de Kexholm, en Finlande, non loin du lac Ladoga, et même, poussant au sud, il s'était rendu maître de Nowgorod la Grande, dont les habitants, ainsi

que ceux de plusieurs localités voisines, avaient promis de se soumettre à un prince suédois, fils de Charles IX, alors régnant (soit Gustave-Adolphe, soit son frère Charles-Philippe [1],) à la condition pour leur nouveau souverain d'embrasser la religion grecque.

Telle était la situation des choses au moment de la mort de Charles IX. L'offre des députés de Nowgorod, arrivant à son jeune successeur, ne fut point acceptée par lui, même pour son frère. Il craignit de compromettre les acquisitions par lesquelles la Suède tenait alors les Russes éloignés de la Baltique, peut-être aussi d'amener des complications d'influence dans sa maison. Il se borna à combler la Gardie d'éloges et à assigner aux députés de Nowgorod une conférence ultérieure à Viborg avec Charles-Philippe.

Sur ces entrefaites, les Russes élevèrent au trône Michel Romanow, fondateur de la famille impériale aujourd'hui régnante. Les Nowgorodiens renoncèrent à une pensée de séparation que l'anarchie de leur pays leur avait seule conseillée; et après quelques années de guerre, Gustave-Adolphe dut, par le traité de Stolbowa,

1. Ce jeune prince mourut quelques années plus tard, à l'âge de vingt et un ans.

signé le 28 février 1617, se contenter de garder quelques places russes, situées autour du lieu qu'occupe aujourd'hui Saint-Pétersbourg.

Une alliance fut stipulée entre la Russie et la Suède; l'extradition des criminels et la conciliation des différends futurs furent réciproquement promises dans ce traité, que le vaillant Jacques de la Gardie eut l'honneur de signer, et que la médiation de l'Angleterre, de la Hollande et du Danemark avait préparé. Les ratifications n'en furent pas délivrées sans difficultés sur le cérémonial. Le tzar de Russie avait, en effet, la prétention d'obtenir des ambassadeurs de Suède le titre du *plus haut seigneur de la chrétienté.* D'autre part, Gustave-Adolphe, entraîné par une illusion non moins grande, se vantait devant ses États, après la conclusion de la paix, d'avoir exclu les Russes de la mer Baltique, qu'il croyait désormais pouvoir les empêcher de passer. La vraie politique ne se contente pas d'élever des barrières d'un jour; elle doit, non sans difficultés, il est vrai, calculer l'effort que ces barrières doivent supporter dans l'avenir.

La paix de Stolbowa, suivant de près l'expiration d'une trêve entre la Suède et la Pologne, excita la jalousie et les craintes de cette dernière. Sigismond, confiant à tort dans l'espérance de

secours danois, espagnols et autrichiens, fit des préparatifs de guerre, qu'une invasion de Tartares, arrivée en 1618, le contraignit à cesser; et la trêve fut renouée jusqu'en 1620.

Le jeune Gustave-Adolphe, qui avait déjà commencé à établir sa réputation de guerrier, s'occupait de fortifier son pouvoir dans le gouvernement intérieur de son royaume. Il supprimait, en 1617, l'initiative des députés aux diètes et assurait à la royauté le droit de décider, quand les divers ordres étaient en désaccord. L'envoyé anglais, Whitelócke, marquait à Oxenstierna son regret de ce progrès vers la monarchie absolue.

Le conseil d'État aristocratique, qui avait le droit traditionnel de statuer sur les grandes affaires publiques de la Suède, fut aussi presque annulé et ses membres dispersés dans les colléges préposés aux affaires spéciales de chaque département. Il ne se réunit bientôt plus que pour la forme, une fois par mois; et il arriva que ses procès-verbaux constataient la lecture de la *Gazette de Hollande* comme la seule occupation de la séance [1]. Gustave-Adolphe accomplissait dans le gouvernement de son pays une

1. Gfrœrer, 2e édit., p. 112.

transformation analogue à celle qui s'opérait dans d'autres États de l'Europe.

L'assujétissement politique de la Suède préparait l'instrument docile des entreprises désirées par le jeune prince, qui avait la conscience de son avenir militaire.

Couronné à Upsal dans sa vingt-troisième année, Gustave-Adolphe se maria trois ans plus tard, en 1620, avec la princesse Marie-Éléonore, sœur de l'Electeur de Brandebourg, vassal inquiet de la Pologne pour son duché de Prusse, et représentant, dans le nord de l'Allemagne, de cette foi protestante dont Gustave-Adolphe partageait et voulait exploiter les croyances et les passions.

Arrêtons-nous ici un instant sur la vie privée dont Gustave goûta si peu les douceurs. Il avait aimé dans sa jeunesse la belle Ebba Brahé, dont la politique, et les conseils de sa mère finirent par le détacher. Une passion pour une jeune Hollandaise dont il eut un fils naturel, le comte Gustave de Wasaborg [1], l'occupa peu

1. Ce jeune Gustave fut blessé au siége de Chemnitz, peu après la mort de son père, et reçut une dotation au traité de Westphalie. Il est beaucoup question de lui dans divers ouvrages du temps, et notamment dans la *Vie du maréchal de Gassion*. (Paris, 1673.)

de temps, et il chercha une alliance utile à sa politique.

Un projet d'union avec la princesse de Brandebourg, fort contrarié par le roi de Pologne, pesant dans un sens de résistance sur l'Électeur de Brandebourg, fut favorisé par l'intervention de l'Électrice mère qui envoya sa fille à Wolfenbüttel, chez sa sœur, pour la soustraire à l'influence paternelle.

Gustave pensa que c'était le moment de battre le fer chaud. Il fit voter par la diète suédoise un apanage, pour la nouvelle reine, de 20,000 reichsthalers de revenu assis sur diverses villes, fiefs et châteaux, et on promit secours au Brandebourg s'il avait la guerre avec la Pologne pour le motif de ce mariage. Le roi s'en rapportait entièrement à la cour électorale pour la fixation de la dot assurée à la princesse. Telles furent les instructions données à Oxenstierna chargé de conclure la négociation matrimoniale et d'amener la fiancée.

Les préparatifs furent magnifiques. Gustave se rendit à Calmar pour y attendre Marie-Éléonore. Huit vaisseaux de guerre prirent la mer, portant le chancelier Oxenstierna, avec une suite de soixante-treize personnes, onze voitures et cinquante-sept chevaux.

Cette ambassade débarqua à Travemünde et se rendit à Berlin, où l'Électeur n'ouvrait plus les lettres qui arrivaient, soit du roi de Pologne, soit de l'Électeur, alors résidant en Prusse, afin de ne pas s'exposer à un changement de résolution.

On ne voulut pas perdre de temps à rédiger un contrat de mariage; et après quatre jours de séjour à Berlin, Oxenstierna alla chercher à Wolfenbüttel la princesse, que sa mère elle-même rejoignit à Wismar avec sa sœur et sa plus jeune fille. Cette société princière arriva à Calmar le 7 octobre 1620. Trois conseillers d'État suédois vinrent à bord recevoir la princesse, que Gustave-Adolphe attendait sur le rivage [1].

La peste avait éclaté dans quelques maisons du faubourg de Calmar. Le roi fit livrer ces maisons aux flammes et éloigner les habitants de la ville pour empêcher la propagation de la peste. On ne pensa plus qu'aux fêtes dont la durée fut de plusieurs jours.

Le mobilier était venu de Stockholm ; les épiceries et les confitures provenaient d'Allemagne ;

1. Cronholm, dans l'ouvrage plus haut cité, nous a fourni beaucoup de documents sur le mariage de Gustave-Adolphe.

les comptes de vins du Rhin, de France et d'Espagne bus dans la suite des fêtes furent énormes [1].

Après quelques jours passés à Calmar, on se mit en marche pour Stockholm. La noblesse des pays traversés fournissait des voitures en supplément au train royal. Des tapis étaient étendus pour orner les locaux où il fallait stationner.

A Stockholm, on prit les mesures nécessaires pour procurer le plus de bien-être et de commodité possible et pour réunir tout ce qui pouvait contribuer à des fêtes joyeuses et brillantes. Les chambres des dames allemandes furent pourvues de poêles « pour que les demoiselles n'eussent pas trop froid ». On vit des bassins et des pots d'argent, ainsi que des crédences dorées. Il y avait aussi des pots et des flambeaux d'étain pour les gens de cour.

Une parure brillante fut achetée par le prince, pour être offerte en présent à Marie-Éléonore. Mais on ne put trouver autant de peaux de martre que le roi en aurait désiré.

La garde du palais portait des pertuisanes argentées.

Le 25 novembre, la fiancée royale fit dans

1. Fryxell, p. 57.

Stockholm une entrée brillante, et le mariage fut célébré le même jour; le couronnement eut lieu le 28, et, à cette occasion, des médailles furent distribuées à la foule. En général, une grande magnificence fut déployée dans ces fêtes.

Une représentation théâtrale prit place dans ces réjouissances de la cour. Prytz avait écrit un drame intitulé : *Le Roi Enfant Olaf.* Le sujet était l'introduction du christianisme en Suède ; il montrait le roi Olaf demandant des prêtres à Ethelred, en Angleterre, pour répandre la nouvelle doctrine ; et on y voyait saint Siegfrid abandonner le siége archiépiscopal d'York pour devenir missionnaire du Nord. Le réveil de l'art scénique fut ainsi dû au goût de la cour suédoise pour l'histoire nationale préférée aux mystères et aux moralités du moyen âge.

Marie-Eléonore fut, par sa bonté, sa beauté et sa grâce, l'ornement du trône suédois. Sa sollicitude pour Gustave-Adolphe était quelquefois un ennui pour ce dernier. La jeune reine était douée d'une imagination vive, passionnée pour la musique, les beaux-arts et les représentations théâtrales, et ses goûts n'étaient pas en parfait rapport avec la pauvreté de son

peuple. Il lui arrivait parfois de faire des dettes à l'insu de son mari, mais sans que la bonne harmonie des royaux époux fût jamais sérieusement troublée. Gustave-Adolphe a tout au plus traité parfois la reine comme un enfant [1].

Excitée par la guerre de Trente-Ans récemment allumée, la pensée de Gustave-Adolphe se tourna dès cette époque vers l'Allemagne.

Elle devait trouver presque un commencement d'intervention, dans la poursuite de la guerre soutenue par Charles IX contre la puissance suzeraine de la Prusse, contre cette Pologne catholique qu'un historien allemand de nos jours a considérée comme étant à cette époque le bastion septentrional de l'influence des Hapsbourg, et dont le roi traitait d'ailleurs Gustave-Adolphe d'usurpateur.

De 1620 à 1626, une guerre dont la Livonie fut le principal théâtre et devint la récompense du vainqueur, manifesta la supériorité constante des armées suédoises, conduites par leur roi, sur celles de la Pologne, dirigées par les généraux d'un gouvernement faible, que les Turcs attaquaient au sud, tandis que Gustave le pressait au nord, et qui faisait un vain appel

1. Fryxell, p. 57.

aux secours lointains des flottes espagnoles. La prise de Riga par Gustave-Adolphe, en 1621, fut le fait le plus brillant de cette guerre. La ville libre fut secourue insuffisamment par la Pologne, sous la protection de laquelle elle était placée, et elle se rendit après un siége en règle conduit par Gustave et son frère, Charles-Philippe. L'évêché de Wenden, suffragant de l'archevêché de Riga, fut donné à Oxenstierna. Gustave Horn et Jean Baner, deux officiers dont le nom devient inséparable de celui de Gustave-Adolphe, furent nommés chevaliers, en récompense de leur valeur pendant le siége.

La Livonie, jointe à l'Esthonie, compléta la force de la Suède sur les rives sud-occidentales de la Baltique ; mais cette guerre contre la Pologne n'était que le prélude des vrais desseins de Gustave-Adolphe, qui se proposait de prendre pied en Prusse et de là en Allemagne.

La guerre contre la Prusse devait commencer le principal drame de la vie de Gustave-Adolphe.

CHAPITRE II

Etat de l'Allemagne en 1625

Au moment où nous sommes arrivés, l'Allemagne est déchirée par des guerres, dans lesquelles les mots de ralliement servent d'expression à des confessions opposées ; et les passions politiques se sont mêlées aux passions religieuses pour y allumer un vaste incendie.

Il est nécessaire de jeter les yeux en arrière pour étudier le pays qui sert de théâtre et en partie aussi d'enjeu à ces luttes acharnées et sanglantes, et dans lequel se sont formés les deux grands partis, à la fois politiques et religieux, que nous trouvons aux prises.

Nous ne rencontrons point ici un cadre pareil à celui qui entoure en France des guerres contemporaines analogues, au sein d'une nation déjà en partie formée, et dont l'unité s'enferme de plusieurs côtés dans des limites géographi-

ques précises, avec des instincts de centralisation précoces.

L'Allemagne n'a jamais eu et n'avait pas surtout alors cette forme et cette cohésion précises.

Au sud-est, elle est ouverte par la vallée du fleuve le plus puissant de l'Europe, le Danube; et les possessions de la maison d'Autriche, investie déjà, au commencement du dix-septième siècle, de la couronne impériale, semblent y étendre l'Allemagne au delà de ses véritables domaines.

Au nord-ouest, les confins de la Germanie avec les Gaules sont, pour ainsi dire, oscillants depuis un temps immémorial avec la fortune des combats.

Au nord-est, les bassins slaves de la Vistule et de la Wartha ne sont séparés du bassin plus allemand de l'Oder que par des hauteurs sans importance.

Le grand domaine germanique, qui n'était ainsi, depuis plusieurs siècles, circonscrit avec précision qu'au nord, par la mer et par la rivière d'Eider du côté du Jutland, ne trouvait dans son organisation intérieure, à l'époque dont nous nous occupons, qu'un principe d'unité non moins vague et non moins débile.

Continuation prétendue de l'Empire romain,

l'Empire allemand avait aspiré toujours à s'étendre au dehors de l'Allemagne proprement dite, et particulièrement du côté de l'Italie, à cause du titre romain dont il avait recueilli le séduisant héritage. Il était soumis au dedans à un pouvoir électif presque sans attributions, et qui ne se fortifia que tardivement par la fixation de diverses élections successives dans la maison de Hapsbourg. Il n'avait point de capitale véritable, et le siége de ses diètes était ambulatoire; la division religieuse n'y fut que la suite et le développement, pour ainsi dire, des scissions fréquentes du passé.

L'indépendance des princes temporels et celle des électeurs ecclésiastiques placés sous l'influence de la cour de Rome avaient en effet réduit presque à rien, dans le quinzième siècle, le pouvoir des modernes Césars!

Les deux forces aristocratique et cléricale, qui s'étaient longtemps unies contre le gouvernement impérial et qui l'avaient, sous le long mais peu glorieux règne de l'empereur Frédéric III, ramené à son minimum de force, entrèrent cependant en lutte; et l'ambition des princes, aidée par la bourgeoisie, fut vivement tentée par les riches dépouilles que le clergé catholique avait tirées de l'Empire.

Cette situation et ce danger inspirèrent à un grand archevêque de Mayence, à la fin du quinzième siècle, des desseins qui avaient en quelque sorte pour but la consolidation de l'unité germanique et la restauration de la puissance impériale. L'archevêque Berthold voulait resserrer les liens affaiblis qui retenaient les membres du corps germanique, et cela par l'institution de diètes annuelles, d'une haute juridiction indépendante, et de finances générales, constituées à l'aide d'un impôt, nommé *le denier commun*. L'Empereur n'aurait pu déclarer la guerre sans l'approbation de la Diète, et toute nouvelle conquête aurait appartenu à l'Empire.

Berthold développa ses plans à la Diète de Worms, en 1495, et à celle de Lindau, en 1496. Suivant certains historiens, leur application aurait très-probablement empêché plus d'une intervention abusive de la cour de Rome, favorisée dans les affaires allemandes par la constitution imparfaite et anarchique de l'Empire.

C'était dans les premières années du règne de Maximilien Ier que les propositions de l'archevêque de Mayence vinrent à une sorte de maturité; mais elles échouèrent contre l'oppo-

sition que leur fit le nouvel Empereur, après d'apparentes concessions. Maximilien s'inquiétait beaucoup moins de l'Empire que de ses États héréditaires qu'il accroissait par d'heureuses alliances; et Berthold, mourant en 1504, emporta ses nobles ambitions dans la tombe.

La réforme de Luther prit en quelque sorte la place de celle qu'avait voulue le grand archevêque. Toutefois, son point d'appui ne fut pas posé sur l'unité de l'Empire, mais sur l'indépendance de ses États particuliers, avec leurs nouvelles universités de fondation récente, et dont la principale, celle de Wittenberg, fut fondée par l'Électeur de Saxe, en 1502.

Cette dernière institution se plaça sous le patronage de saint Augustin, dont la doctrine sur la grâce occupait fort, à cette époque, les esprits, en opposition avec celle de saint Thomas d'Aquin, qui prévalait dans les écoles allemandes. Ce fut comme protecteur déclaré de la doctrine augustinienne que Luther fut appelé, en 1508, à remplir la chaire de philosophie dans cette université, où Mélanchthon vint occuper, deux ans plus tard, une chaire de littérature ancienne [1].

1. Gfrœrer, p. 130

On sait que le 31 octobre 1517, Luther publia ses quatre-vingt-quinze propositions contre les indulgences, point de départ de la réforme religieuse. Ce sujet se liait à celui de la justification; et peut-être, par réaction contre le matérialisme de l'indulgence en quelque sorte vénale, telle qu'elle était alors pratiquée, Luther s'attachait-il naturellement à la doctrine de la justification gratuite par la foi en Jésus-Christ.

Maximilien descendit peu après (en 1519) dans la tombe; et ce fut devant Charles-Quint, son successeur, que Luther fut traduit, l'année suivante, à la Diète de Worms.

Charles-Quint voulait certaines réformes dans l'Église, et Luther ne reçut qu'une punition morale. Quelques conseillers de l'Empereur auraient même souhaité que ce prince se servît du protestantisme pour combattre, en Allemagne, l'influence romaine.

Mais ni l'Empereur d'Allemagne, ni surtout le roi d'Espagne, dont les pouvoirs étaient réunis dans la personne de Charles-Quint, n'auraient pu jouer un jeu aussi dangereux ; et Luther, sans espoir de ce côté, se jeta dans les bras des princes, avides de s'approprier les grands biens de l'Église.

Alors apparaît dans l'histoire de la Réforme

ce ressort économique, si souvent caché dans l'histoire générale, et cependant souvent si important.

Le désir d'employer aux besoins mondains les biens de l'Église fut un des principaux mobiles de l'institution protestante ; et la cour de Rome le comprit si bien, que, pour retenir le duc de Bavière dans l'orthodoxie, à laquelle il resta fidèle, elle lui céda le cinquième des revenus ecclésiastiques, très-considérables dans ses États.

Le mouvement contre l'Église propriétaire, en faveur des souverainetés locales, fut accompagné d'un autre mouvement plus démocratique et plus centralisateur, qui tendait à faire profiter les classes rurales, sous la protection demandée à l'Empereur, des dépouilles dont le partage était entrevu, suivant un plan qui dépassait les idées des réformateurs religieux.

Inutile d'indiquer les mobiles moraux qui se mêlaient à ces mobiles économiques : l'examen opposé à la foi, la parole de Dieu opposée au symbolisme et aux images, la prédication l'emportant sur le ritualisme, la langue comme les formes du culte tendant à rendre plus clair et plus direct le rapport de l'homme avec la Divinité, un sacerdoce se soumettant à l'État et plus déta-

ché de toute souveraineté temporelle ecclésiastique, voilà ce qui tendait à attirer vers le protestantisme la fierté et même la présomption des âmes austères. Les projets de l'archevêque Berthold furent rappelés, sous l'influence de ces aspirations, dans des publications répandues en Allemagne.

La petite noblesse s'insurgea sous la conduite de Franz de Sickingen, qu'Ulrich de Hutten soutenait par ses écrits, en cherchant à lui rallier les bourgeois des villes et les paysans.

Malgré la secrète protection qu'aurait donnée, suivant certains historiens, Charles V à ses plans, Sickingen fut écrasé après une attaque infructueuse sur Trèves.

Mais trois ans plus tard, en 1525, on vit éclater la guerre des Paysans, soutenue surtout par d'anciens lansquenets, formés, par l'institution des nouvelles armées permanentes, au service militaire, avec l'aide de quelques nobles tels que ce Goetz de Berlichingen illustré par Goëthe. Cette insurrection prit pour programme l'unité des populations allemandes, sous la direction de l'Empereur.

Aussi le ministre Gattinara conseillait-il à Charles V de protéger ce mouvement. Laissée à elle-même, l'insurrection fut écrasée par les

efforts communs de l'Électeur Palatin, de celui de Saxe et notamment aussi de plusieurs princes de Souabe ; en même temps qu'elle était désavouée par la prudence de Luther, appliqué à contenir la Réforme dans l'ordre théologique.

La ligue de Smalkalde formée entre les princes protestants, en 1530, scinda l'unité de l'Empire, et vint consacrer, dans ce vaste corps, une cause de division encore plus profonde que celle dont la faiblesse du lien fédéral était, depuis tant de siècles, le germe vivace.

Charles V fut empêché longtemps, par les guerres de France et de Turquie, de toute immixtion dans les questions religieuses de l'Allemagne.

Mais en 1544, après la signature du traité de Crespy, qui terminait ses différends avec la France, il entreprit l'exécution du grand dessein de réformer l'Église dans son intérieur même, et de concilier sa mission de chef d'un Empire saint et romain avec les instincts novateurs de son temps.

Une des tendances les plus constantes du protestantisme était le rapprochement de la condition du fidèle laïc et du pasteur. Charles concéda aux luthériens les deux mesures qui tendaient le plus à ce but : le mariage pour

les prêtres, et la communion sous les deux espèces pour les laïques, en y ajoutant quelques concessions dogmatiques. Il essaya en retour de faire reconnaître par les luthériens l'autorité du pape, et celle du concile dont il avait demandé la réunion à Trente, sur la frontière méridionale de l'Empire. La victoire, remportée contre les confédérés de Smalkalde, vint à son aide et effraya le pape peut-être plus que ne l'eût fait sa défaite, en donnant à son arbitrage une autorité qui paraissait sans limites.

L'unité de confession allait fortifier l'unité de l'Empire ; et les députés luthériens se préparaient à paraître au concile de Trente, lorsque la révolte de l'Électeur Maurice de Saxe interrompit le vaste dessein de Charles-Quint.

Au nom de cette vieille liberté des princes allemands, que la transmission renouvelée récemment de la couronne impériale dans la maison de Hapsbourg semblait menacer, Maurice fit alliance, en 1551, avec la France, à laquelle il facilita la conquête des Trois-Évêchés [1]; et il renversa ainsi l'ambitieux et noble espoir, conçu

1. Metz fut surpris par le connétable de Montmorency, le 10 avril 1552. L'antique capitale des rois austrasiens, république vassale de l'Empire, passa dans le domaine de la France. V. Henri Martin, *Histoire de France*, t. VIII, p. 415.

par l'Empereur, de fonder sur la conciliation religieuse l'accroissement de la force placée sous sa direction.

La paix religieuse fut conclue à Augsbourg, en 1555, dans des termes non exempts d'obscurité et d'équivoque; et l'Empereur découragé abdiqua la couronne en gémissant sur les discordes de l'Eglise, que son conseil et son bras n'avaient pu calmer [1]. Au couvent de Juste, où il alla finir ses jours, il entendit, à son lit de mort, de la bouche de l'archevêque de Tolède, comme un dernier écho des querelles doctrinales qui avaient divisé l'Allemagne avant de diviser la catholicité tout entière [2].

Les luthériens d'Allemagne goûtèrent, sous les successeurs de Charles-Quint, soixante ans de paix religieuse. La Bible traduite en allemand fut portée à la connaissance des masses. Mais le principe de la justification par la foi que Lu-

1. « La dernière fois que je suis allé en Allemagne, dit-il dans son discours d'adieu, j'étais déterminé à faire ce que vous me voyez faire aujourd'hui; mais je ne pus rien résoudre encore en voyant le misérable état de la république chrétienne livrée à tant de tumultes, de nouveautés d'opinions particulières dans la foi, de guerres plus que civiles, et finalement tomber dans d'aussi déplorables désordres.» V. Mignet, *Charles-Quint*, son abdication, etc., p. 95, 7e édit.

2. Mignet, *Charles-Quint*, p. 438.

ther avait opposé aux pratiques extérieures trop encouragées avant lui dans l'Église romaine, laissa voir ses défectuosités morales pour la direction de la vie, en même temps qu'il était exploité par les pasteurs chargés de fixer la croyance, au profit de leur suprématie à l'égard des fidèles et de l'orgueil de leurs disputes [1]. Cette situation, qui n'empêchait pas les ministres du culte de s'incliner souvent d'une manière servile devant les princes, dont le despotisme réunissait la suprématie ecclésiastique au pouvoir civil, fit germer à cette époque dans l'Allemagne protestante le régime de la bureaucratie. L'exemple gagna même en partie les États catholiques, malgré la division profonde résultant de la paix d'Augsbourg, entre les deux parties de l'Allemagne soumises à des confessions différentes.

On peut dire que, dès la consolidation de la Réforme par la convention de Passau en 1552 et par la paix d'Augsbourg en 1555, la séparation entre l'Allemagne protestante et un Empire autrichien et catholique n'était qu'une question de temps. Cependant son accomplissement a été l'affaire de deux siècles.

1. Gfrœrer, p. 249.

Sous la double forme du luthéranisme fondé sur le pouvoir des princes et du calvinisme appuyé sur l'autonomie communale, le protestantisme fit en Allemagne de grands progrès, à l'abri de la règle alors admise que la religion du prince faisait celle de l'État.

Il n'y avait plus, au commencement du dix-septième siècle, que trois maisons souveraines restées catholiques : Hapsbourg-Autriche, Bavière, Clèves et Juliers. Elles auraient peut-être cédé au torrent sans l'influence des réformes du concile de Trente et sans l'activité des Jésuites. Constitué en 1539, cet ordre prit quelques années plus tard, grâce à une instruction et à une culture intellectuelle très-supérieures à celles des ordres qui l'avaient précédé, grâce aussi à une conduite souple et adroite, à une organisation puissante, à un zèle chevaleresque, qu'explique le pays de son origine, grâce enfin aux privilèges que lui confia la cour de Rome, une situation très-forte dans diverses parties de l'Allemagne et notamment dès 1556 en Autriche et en Bavière. Pendant une administration de quarante ans, Canisius de Cologne, provincial de la Haute-Allemagne et visiteur de l'Université de Vienne, acquit la renommée d'un *second Boniface* et établit une sorte de coalition entre

l'ambition de la cour de Vienne aspirant à la domination de l'Allemagne, et celle de la cour de Rome et de l'ordre des Jésuites cherchant à extirper le protestantisme sans toutefois grandir démesurément le pouvoir impérial. On craignait, en effet, du côté de l'Église, que le poids de l'Empire ne retombât sur l'Italie; et on s'appuyait spécialement, pour parer à cette éventualité, sur l'influence catholique, mais indépendante, de la Bavière.

La trilogie de l'impérialisme autrichien, du catholicisme bavarois et du protestantisme dominant l'Allemagne du centre et du nord, constitue la base du drame de la guerre de Trente ans.

Ce fut en 1607 que la première atteinte à la paix religieuse, dont les bases avaient suscité déjà certaines difficultés d'application, fut portée par le duc Maximilien de Bavière. A l'occasion de troubles religieux dans la ville impériale et protestante de Donawerth, il s'y établit par la force, y introduisit les Jésuites et en fit une ville bavaroise.

Cet événement détermina la formation en 1608, sous le nom d'*Union,* d'une alliance de plusieurs princes protestants, tels que l'Electeur Palatin Frédéric IV, Philippe-Louis de Neu-

bourg, le margrave George Frédéric de Bade, le duc Jean Frédéric de Würtemberg et les margraves de Brandebourg, Christian et Joachim-Ernest. L'influence française dont le prince d'Anhalt était l'interprète, ne fut pas étrangère à cette convention d'assistance mutuelle entre les princes unis.

L'Union demanda en vain à l'empereur Rodolphe le rétablissement de la constitution de Donawerth, mais elle se grossit bientôt par l'accession de plusieurs princes et villes libres, tels que le comte Palatin Jean des Deux-Ponts, l'Electeur de Brandebourg, le landgrave de Hesse et les villes impériales de Strasbourg, Ulm, Nürenberg, etc.

La formation d'une sainte ligue catholique, fondée à Munich en 1609, répondit aux progrès de l'Union formée dans le cloître d'Anhausen en Franconie l'année précédente. Les trois Electeurs ecclésiastiques de Mayence, de Cologne et de Trèves, les évêques de Würtzbourg, Constance, Augsbourg, Ratisbonne et Strasbourg, le prévôt d'Ellwangen et l'abbé de Kempten furent membres de la ligue avec le duc de Bavière.

La succession de Clèves et de Juliers, ouverte sur ces entrefaites, mit aux prises divers pré-

tendants de confessions diverses ; notamment l'archiduc autrichien Léopold, qui appela la Ligue à son secours, et les princes de Neubourg et de Brandebourg, appuyés sur l'Union et patronnés aussi par la France.

C'était l'époque des plans d'Henri IV pour le remaniement de l'Europe et l'abaissement de la maison d'Autriche.

Les princes protestants, alliés du roi de France, commencèrent la lutte dans le duché de Juliers, en opposition à l'archiduc Léopold[1]; mais le poignard de Ravaillac étouffa dans ses germes les projets d'une intervention qui aurait probablement ouvert la guerre de Trente ans, dix ans plus tôt qu'elle ne le fut en réalité.

Cependant des prétentions personnelles à la succession de Clèves et Juliers, convoitée par les princes de Neubourg et de Brandebourg, tenaient l'Electeur de Saxe sous l'influence de l'Empire et en dehors de l'Union à laquelle sa confession l'eût naturellement rattaché.

D'un autre côté de l'Allemagne, des concessions à la liberté de conscience furent faites par les empereurs Rodolphe et Mathias, spé-

1. Juliers fut pris, le 1er septembre 1610, avec l'aide des troupes françaises. H. Martin, XI, p. 16.

cialement au profit des protestants de Bohême et de Silésie. La secte des Hussites était toujours nombreuse en Bohême et gardait avec jalousie le privilége de la communion sous les deux espèces qui lui avait été reconnu par le concile de Bâle. *La lettre de Majesté*, contenant les concessions impériales, fut jurée de nouveau à Prague par le successeur désigné de Mathias, Ferdinand II, en 1617. Mais ce prince, animé d'un zèle catholique extrême, semblait se prémunir contre l'autorité de ses propres engagements, et il ne quitta point la Bohême sans retirer au comte de Thurn le burgraviat de Carlstein qui lui conférait la garde des archives et des joyaux du royaume et spécialement de *la lettre de Majesté*.

Des difficultés s'élevèrent bientôt au sujet de certains temples, dont les protestants en grand nombre voulaient exiger la remise. L'agitation religieuse grandit : quelques-uns des officiers de Ferdinand furent, au mois de mai 1618, saisis par les révoltés et jetés par les fenêtres du château de Prague. On essaya de relever l'ancienne forme de la royauté du pays [1], trans-

1 La couronne de Bohême, par exception aux autres principautés électorales, était déclarée élective par l'art. 8 du

formée depuis trois quarts de siècle; et l'Electeur Palatin, gendre du roi d'Angleterre, Jacques Ier, fut élu roi de Bohême, en 1619, pendant que le roi héréditaire Ferdinand était lui-même élu Empereur en remplacement de Mathias.

La guerre de Trente ans était commencée par ce dualisme de pouvoir en Bohême; mais son premier incident fut en grande partie clos par la chute du nouveau trône élevé à Prague et que l'Electeur Palatin occupa pendant une année seulement. L'Union protestante, qui eût dû le soutenir, l'abandonna, soit par défiance du succès, soit à la suggestion de la France, guidée par une politique spécialement catholique, et peut-être jalouse de l'importance que paraissait prendre le calvinisme établi à sa frontière, dans le Palatinat. Le roi *d'un hiver,* comme on l'appela, n'eut guère que l'assistance, un moment puissante, du prince de Transylvanie, Bethlen Gabor, qui, réuni aux troupes bohêmes du comte de Thurn, menaça Vienne pendant quelques jours.

chapitre VII de la Bulle d'or, pour la constitution de l'Empire promulguée en 1356 par Charles IV. V. l'*Histoire de l'Empire,* par Heiss; Paris, 1711, t. V.

L'armée du nouveau roi fut complétement vaincue à la *Montagne Blanche,* près Prague, le 8 novembre 1620 [1], par les troupes austro-bavaroises, sous le commandement de Tilly, qui allait jouer dans les événements ultérieurs un si grand rôle. Descartes, âgé de vingt-quatre ans, et qui devait plus tard être le correspondant de la princesse distinguée, fille du souverain qu'il combattait, servait comme volontaire dans l'armée catholique.

Le roi vaincu fut mis au ban de l'Empire et privé de l'Electorat. On vit se réaliser la prédiction sinistre que sa mère lui avait adressée lorsqu'il partait, pour accepter la couronne qui lui était offerte et qu'elle le dissuadait d'accepter : « Tu emportes, lui avait dit sa mère affligée, le Palatinat en Bohême. »

Le rétablissement de Ferdinand en Bohême fut accompagné de sévérités de tout genre. La restauration du culte catholique et celle de la

1. Nouveau style, comme dans le reste de cet écrit, quand l'auteur a eu le choix; car l'ancien style, conservé en Allemagne jusqu'en 1700, est parfois le seul indiqué dans les sources avec précision. La différence étant alors de dix jours, la conversion réciproque est facile au lecteur, sauf parfois à la transition des mois.

langue allemande en lutte contre la langue tchèque [1] en furent les suites.

Tilly s'empara du Palatinat et envoya la célèbre bibliothèque d'Heidelberg à l'Electeur de Bavière, qui en transmit la plus grande partie au pape, pour la joindre à la collection du Vatican.

Le contre-coup ressenti dans la constitution générale de l'Empire fut grand, lorsque, sur la demande de l'Empereur, le chapeau électoral du malheureux Frédéric fut transféré sur la tête de Maximilien par la Diète des princes allemands réunie à Ratisbonne, en 1623. C'était, avec les trois électeurs ecclésiastiques des bords du Rhin et avec la voix de la Bohême, une majorité de cinq électeurs catholiques, en présence des deux électeurs protestants de Saxe et de Brandebourg.

Le premier acte de la guerre de Trente ans, ce qu'on a appelé quelquefois la période palatine, était terminé. Le protestantisme n'acceptait point, cependant, toutes les conséquences de sa défaite ; et plusieurs de ses représentants, qui n'avaient pas cru pouvoir soutenir l'entreprise du roi de Bohême, se réservaient d'arrêter

1. Gfrœrer, p. 348.

sur un autre terrain la grandeur croissante de la maison d'Autriche. Les diverses causes de la longue durée de la guerre, à savoir le partage des forces religieuses opposées, la faiblesse de la constitution germanique, les nombreuses interventions étrangères, devaient compliquer de plus en plus, sous diverses formes, leur action sur le sol allemand.

CHAPITRE III

Guerre Danoise. — Guerre de Prusse (1625-1629)

Gustave-Adolphe n'était pas resté étranger, par ses sympathies, à la cause du roi de Bohême, et il lui avait même promis quelques secours en munitions [1]. Il est permis cependant de supposer qu'il n'avait pas cru à la possibilité de son succès, tout en se réservant la chance d'en tirer parti s'il s'était réalisé.

Il y avait dès lors, au reste, une tendance au rapprochement de toutes les puissances protestantes du Nord contre la tendance à la monarchie catholique et universelle, à laquelle aspirait la maison de Hapsbourg, et dont un diplomate suédois expliquait éloquemment les dangers devant les Etats généraux des Provin-

1. Droysen, t. Ier, p. 142

ces-Unies, un peu avant l'explosion de la guerre de Trente ans [1]. Mais les intérêts étaient souvent divergents; et lorsque Gustave-Adolphe demanda, en 1617, l'alliance des Pays-Bas, la mort de Barnevelt, son partisan, fit échouer son dessein, et la Pologne elle-même fit l'offre d'un traité, en sens contraire, aux Etats généraux.

Après la mise de l'Electeur palatin au ban de l'Empire, son beau-père, le roi Jacques, désireux de rétablir l'Electeur dans ses possessions rhénanes, était devenu l'âme de cette coalition, conjointement avec le prince de Galles, depuis lors Charles Ier, attaché comme son père à soutenir les droits du malheureux Frédéric. C'étaient là toutefois des points d'appui éloignés de l'Allemagne; et pour des coups décisifs, il fallait chercher des instruments plus rapprochés.

En présence de la défaite essuyée en Bohême, les espérances des protestants vaincus se tournè-

1. V. les discours de Skytte analysés par Droysen, t. Ier, p. 113 et suiv. L'ambassadeur suédois adressa trois discours éloquents aux Etats généraux. Il exposa les dangers de la coalition entre l'Espagne, le Pape, l'Italie, la Pologne, il réchauffa contre la vieille domination espagnole les ressentiments de la Hollande et il fit un long appel à la concorde des partis dans les Provinces-Unies.

rent vers les souverains scandinaves, leurs coreligionnaires. Ceux-ci sentaient bien aussi que leur intérêt était engagé à ne pas laisser la puissance de l'Autriche atteindre les rives de la Baltique.

L'ambition de Gustave-Adolphe était de marcher en Allemagne au secours de la cause protestante, dont certains chefs s'étaient adressés à lui dès 1614 [1], et d'agir avec l'aide de l'Angleterre, du Danemark, des Pays-Pas et de Bethlen Gabor, prince de Transylvanie ; il espérait même le secours du duc de Savoie, de Venise et de la France qui, par l'influence de son premier ministre et par suite du mariage de la princesse Henriette avec le prince Charles, fils de Jacques Ier, se rangeait parmi les adversaires de l'ambition hispano-autrichienne.

L'Angleterre, disait-on alors, avait posé le pied dans le jardin des lis [2]. Richelieu, placé depuis 1624 à la tête de la politique française, cherchait en effet son point d'appui contre la maison d'Autriche dans la coalition de tous ses ennemis. Dès le début de son pouvoir, il avait

1. *Histoire de Suède*, par Geijer, p. 3, p. 137 de la traduction allemande.

2. Droysen, p. 162.

subventionné la Hollande, et attaqué la Valteline, trait d'union entre les domaines principaux de la maison de Hapsbourg. Plus tard, sans heurter la Bavière et la Ligue catholique allemande, il s'était occupé de rapprocher pour une action commune la Suède et le Danemark, et avait promis des subsides à ce dernier Etat [1].

Mais quel devait être le chef de la guerre ainsi préparée?

Le roi de Suède se montrait prêt à agir.

C'était par la Pologne et par la Silésie que Gustave voulait marcher contre l'Autriche.

Christian IV, qui régnait à Copenhague, n'était pas comparable au jeune prince, si remarquablement instruit et actif, qui gouvernait la Suède. Il était dans la force de l'âge, mais peu capable, et cependant désireux d'occuper le premier rang parmi les adversaires de l'Autriche et de la Ligue catholique. Le roi de Danemark était jaloux du grand rôle que son voisin scandinave ambitionnait [2] ; et après de longues négociations, ce fut lui qui, avec le concours du roi Jacques, son parent, obtint la direction de la

1. Droysen, p. 215 et suiv.

2. Droysen, p. 104 et suiv., expose les vues de Gustave-Adolphe avec détail, notamment d'après les documents de l'année 1624.

guerre, trop lourde pour ses forces et écrasante pour son inhabileté.

Gustave-Adolphe résolut alors d'agir pour son compte en opérant contre la Prusse. Il préparait ainsi, en réalité, sa base d'opération pour une action ultérieure en Allemagne, et espérait d'ailleurs humilier le roi Sigismond, prétendant à la couronne de Suède, qui niait la légitimité de son propre pouvoir.

Ainsi commencèrent deux guerres pour ainsi dire collatérales, d'issues très-différentes, et qui n'eurent, malgré leur affinité, que des points de contact tardifs, par les secours que l'Empire donna à la Pologne et par l'alliance conclue en 1628 entre les deux rois maritimes, de Suède et de Danemark, comme on les appelait quelquefois en Allemagne, à cette époque [1].

Ce fut en 1625 que commença la guerre danoise qui rentre imparfaitement dans notre sujet et dont nous ne dirons que peu de mots. Elle fut, dès l'année suivante, désastreuse pour la cause protestante dont les deux chefs principaux étaient le roi de Danemark et le comte de Mansfeld, célèbre partisan déjà éprouvé dans la période de guerre précédente.

1. Wasserkœnige (rois de l'eau).

Mansfeld était le fils naturel d'un petit prince allemand qui s'était engagé au service de l'Espagne dans les Pays-Bas. Il avait obtenu de l'Empire la légitimation qui lui assurait le nom paternel, mais il s'était vu refuser la réintégration dans les biens que le comte Pierre de Mansfeld son père avait laissés dans les Pays-Bas.

Le désir de vengeance l'avait jeté, pendant la guerre de Juliers, dans la religion et l'armée du protestantisme. Il se mit à lever des troupes qu'il nourrissait de pillage. Ayant pris part à la guerre palatine, le roi de Bohême fugitif lui octroya le titre de feld-maréchal. L'Union protestante ayant licencié ses troupes en 1621, Mansfeld en attira les débris sous ses ordres, avec les subsides de la Hollande, de l'Angleterre et de la France ; il tint tête à Tilly sur les bords du Rhin et ne quitta le sol de l'Empire que l'année suivante après avoir congédié ses troupes. Bien accueilli du gouvernement anglais, en 1624, il en obtint des promesses d'argent et un corps de douze mille hommes, engagés pour servir sous lui, et qu'il combina avec les troupes levées en France par un autre petit prince allemand d'un caractère analogue au sien, Christian de Halberstadt. Il se rendit d'abord à Brême, et, traversant en 1626 le Mecklembourg et le Bran-

debourg, il vint attaquer Wallenstein, général des Impériaux, qui avait élevé une tête de pont sur la droite de l'Elbe, à Dessau. Mansfeld fut mis en déroute avec de grandes pertes [1].

Peu de semaines après, Tilly, général de la Ligue, défit à Lutter, près de Wolfenbüttel, le roi Christian lui-même, le 27 août 1626. Tous les plans de Christian avaient été anéantis par la défaite de Mansfeld. Il avait compté sur le succès de ce partisan pour isoler Wallenstein de Tilly et le rejeter en Bohême ou en Silésie; mais Wallenstein, vainqueur, était venu occuper à Halberstadt une position gênante pour ses mouvements. Richelieu fait aussi ressortir, dans ses Mémoires si instructifs, une autre cause de la défaite du roi de Danemark. « Ses gens de guerre, dit-il, n'étaient point payés et se débandaient tous les jours, à cause que les Anglais manquaient à leurs promesses et ne tenaient rien de ce qu'ils avaient promis. »

La victoire de Tilly à Lutter fit perdre au roi de Danemark ses alliés dans le cercle de la Basse-Saxe, dont il avait été élu chef, et il subit

1. Ce partisan alla mourir peu de temps après en Bosnie, en route pour la Dalmatie, d'où il voulait repartir pour Venise ou l'Angleterre, afin d'en tirer des ressources contre l'Empire.

l'année suivante une nouvelle défaite qui le rejeta sous Glückstadt, aux bouches de l'Elbe. Peu de jours après, il se retirait dans ses îles.

L'ambitieuse pensée de Wallenstein, dont les armées avaient pénétré jusque dans le Jutland, était, tantôt de faire transférer à l'Empereur, par les Etats danois, une couronne à laquelle il ne pouvait aspirer lui-même [1]; tantôt d'asseoir au moins l'influence de la maison de Hapsbourg sur les ports de la Baltique, au détriment futur de la Hollande, qui en tirait ses ressources et l'appelait *la mère de son commerce*. Commençant toutefois par servir ses propres intérêts, Wallenstein se fit attribuer personnellement par l'Empereur le duché de Mecklembourg, dont le possesseur avait appuyé les Danois. Ses autres projets pour l'accroissement de l'Empire furent suspendus par la paix conclue à Lübeck au mois de mai 1629, sous l'œil de l'envoyé français Charnacé, paix dans laquelle le roi Christian sauva la presque totalité de ses domaines, et subit seulement l'obligation de rester étranger aux affaires de l'Empire, en toute autre qualité que celle de duc de Holstein.

La victoire de la Ligue et de l'Empire contre

1. Gfrœrer, p. 543.

le Danemark fut suivie de violentes réactions. L'édit de Restitution par lequel, deux mois avant la paix de Lübeck, Ferdinand, contre l'avis de certains de ses conseillers, tels que l'ambassadeur et historien Khevenhüller [1], rendit aux catholiques les biens dont ils avaient été dépouillés par la Réforme, fut une mesure imprudente qui désintéressa en réalité les membres de la Ligue catholique, et irrita les protestants, ennemis de l'Empire. Ceux-ci cherchèrent auprès du jeune monarque suédois un appui nouveau. Ce fut, d'ailleurs, une entreprise énorme que celle qui dut porter sur la possession des deux archevêchés de Brême et de Magdebourg, de douze évêchés et d'une multitude de fondations collégiales et de couvents détenus par les protestants, contrairement aux conditions de la paix d'Augsbourg, et spécialement de la *réserve ecclésiastique,* comme on appelait la clause qui obligeait les princes convertis au protestantisme de réserver les droits des fondateurs catholiques dans leurs Etats. Si la rigueur du droit était pour l'édit, l'esprit du temps et la puissance des faits accomplis lui étaient contraires [2].

1. Droysen, p. 299.
2. Gfrœrer, p. 642.; Klopp, *Tilly*, t. II, p. 2 et 3.

La même politique qui avait conduit Ferdinand à des concessions exorbitantes envers les Ligueurs catholiques allemands, l'avait séparé du puissant général qui commandait ses armées. Wallenstein avait dû se retirer devant les demandes de la Diète de Ratisbonne, outrée des exactions commises dans les pays occupés par ses troupes, et effrayée peut-être de ses essais pour constituer en Allemagne une nouvelle aristocratie militaire en même temps que pour étendre jusqu'à la Baltique l'influence impériale. Il prit même le titre d'amiral de la Baltique, il est vrai, dit Fryxell, *amiral sans navires* [1].

Les délibérations de Ratisbonne avaient été, suivant quelques historiens, dominées par Richelieu, qui voulait affaiblir la puissance impériale, en détachant d'elle son plus efficace défenseur, au moment même où un nouvel et redoutable lutteur prenait place dans le camp opposé à celui que l'Empereur venait d'affaiblir.

C'est ici que nous devons revenir en arrière et reporter notre attention vers Gustave-Adolphe,

1. V. dans le premier volume de l'ouvrage de Droysen sur Gustave-Adolphe, p. 319, le chapitre intitulé : « Le projet des Hapsbourg sur la Baltique. »

au moment où, déçu de son espoir d'entreprendre en Allemagne la grande guerre protestante, il commence contre la Prusse une lutte, dans laquelle il va exercer son armée et préparer ses forces pour une entreprise qui ne doit être que différée.

Le 15 juin 1626, Gustave-Adolphe s'embarqua sur une flotte de 150 voiles, et vint débarquer à Pillau, petite ville située sur le détroit qui rattache à la Baltique une grande lagune ou mer intérieure entre Kœnigsberg et Dantzig, nommée le *Frische Haff.*

Il attaquait un pays feudataire de la Pologne [1], mais feudataire protestant d'une puissance catholique, gouverné par le beau-frère et le coreligionnaire de l'agresseur lui-même. La résistance de l'Electeur de Brandebourg, d'abord sérieuse, parut plus tard affaiblie par de secrètes sympathies pour le monarque suédois. Aussi celui-ci, favorisé par la neutralité de Kœnigsberg, s'empara-t-il presque sans résistance d'Elbing et de tout le nord de la Prusse, bloquant Dant-

1. La Prusse ducale, que les électeurs de Brandebourg avaient acquise en 1618 par la succession d'Albert, dernier grand-maître de l'ordre Teutonique. C'est seulement en 1657, et par le traité de Wehlau, que la Prusse a cessé d'être un fief polonais.

zig, expulsant les Jésuites des villes qu'il occupait, envoyant à Upsal les bibliothèques de leurs colléges, et relevant le culte protestant là où le culte catholique lui avait infligé quelque dommage.

Après ces succès, Gustave se rembarqua à Pillau, au mois de novembre, en laissant l'administration de sa conquête au chancelier Oxenstierna. Il revint à Stockholm, où naquit, le mois de décembre suivant, sa fille et son héritière la célèbre Christine, qui n'a pas démenti tout à fait la remarque qu'on a pu faire sur la paternité souvent malheureuse des conquérants.

Le printemps rappela Gustave en Prusse, où l'Electeur de Brandebourg paraissait vouloir céder à ses devoirs de vassal et à la pression de la cour de Vienne qui l'invitait à les remplir. Il avait pris position à Hochstadt, entre Kœnigsberg et Pillau.

Gustave obtint bientôt de lui une convention de neutralité et reprit la campagne.

Il attaqua l'ennemi campé auprès de Dirschau, point important sur la Vistule, qui était alors le centre habituel de ses opérations. Il préparait une manœuvre qui semblait devoir être couronnée de succès lorsqu'une balle de mousquet reçue dans l'épaule le força de quitter le lieu

où il se trouvait et fit manquer son entreprise.

Déjà il avait été blessé d'une balle à la hanche droite, à l'attaque d'un poste sur la Vistule, au commencement de l'année; et il pratiquait dès lors ce courage aventureux, qui caractérisa sa vie militaire tout entière et qu'il regardait comme nécessaire pour compenser l'infériorité résultant souvent du nombre des troupes qu'il commandait.

Une partie de l'année 1627 fut occupée par des négociations entreprises sous la médiation des Etats de Hollande, mais qui échouèrent devant les prétentions que Sigismond conservait toujours sur le trône de Suède et devant les espérances que lui donnaient les promesses de l'Espagne et quelques secours envoyés par la cour de Vienne, inquiète de la position prise par Gustave-Adolphe en Prusse. Celui-ci, de son côté, cherchait des appuis dans le nord de l'Allemagne, offrait aux villes de Wismar et de Rostock des garnisons suédoises et envoyait à Stralsund, menacé par Wallenstein, des secours d'artillerie qui furent plus tard accompagnés d'autres secours en hommes et en munitions. Le siége infructueux de la ville impériale défendant son indépendance fut levé l'année suivante, au mois de juillet, après avoir coûté

aux Impériaux douze mille hommes [1]. Peu de mois après, sur un rivage fort éloigné, une autre ville maritime, boulevard aussi du protestantisme, cédait à un siége opiniâtre; et tandis que Wallenstein s'était retiré confus devant la résistance de Stralsund, Richelieu faisait une entrée solennelle dans la ville de la Rochelle, forcée de se rendre.

Tout ne fut pas cependant succès pour la Suède en 1627. Les habitants de Dantzig, à l'aide d'une flotte commandée par un Danois, battirent les vaisseaux suédois qui bloquaient leur port, après le retour de Gustave-Adolphe dans ses Etats, à la fin de l'année.

Le roi essaya l'année suivante quelques entreprises contre Dantzig; mais contrarié par l'élévation du cours de la Vistule, il se décida à se porter dans l'intérieur du pays. Il tourna le camp de Mewe, força les Polonais à l'abandonner et mit le siége devant Strasburg sur le Drebnitz. La ville, dont la garnison était commandée par un Français nommé Montagne, fut contrainte à capituler après cinq jours d'investissement et en présence de l'armée polonaise, dont l'impuissance fut vengée sur la personne

1. Gfrœrer, p. 602.

du malheureux Montagne, condamné à mort par un conseil de guerre, quoiqu'il eût fait son devoir.

Le général polonais Koniecpolski se retirait devant les Suédois en dévastant le pays et en évitant les batailles rangées. Il résulta de cette tactique de grandes pertes pour l'armée suédoise accablée de privations et de souffrances de tout genre.

Oxenstierna ouvrit, en l'absence du roi resté en Suède après l'hiver, les opérations de 1629.

Le feld-maréchal Wrangel, chargé par lui de ravitailler Strasburg, battit complétement les Polonais sous le commandement de Potowski à Gorzno. Strasburg fut ravitaillé, mais une tentative contre Thorn resta sans succès. Toutefois l'épouvante fut telle en Pologne que la Diète de Varsovie se décida, malgré les traditions contraires de l'Etat, à autoriser la solde de dix mille étrangers pour la défense du pays. Ils furent envoyés de l'armée de Wallenstein sous la conduite de Georges d'Arnim (ou d'Arnheim), personnage qui a joué un rôle assez important dans les événements de cette époque. « Allez en Prusse, écrivit Wallenstein à Arnim, et chassez le *roi de neige* : si vous ne réussissez pas, faites-lui mes compliments, en lui annon-

çant ma prochaine arrivée. » Tel est le langage que prête un historien [1] au général des Impériaux, considérant le roi de Suède comme une de ces créations éphémères de l'hiver, que la main des enfants élève et que le premier accident fait disparaître.

Né en 1581 dans le Brandebourg, et conciliant la vie de l'homme de guerre avec le tempérament ecclésiastique et diplomatique, Arnim a été appelé parfois le capucin luthérien, et Richelieu disait qu'il eût été dans l'Eglise romaine un jésuite accompli. Avant d'entrer au service de l'Autriche, où son caractère souple et actif lui avait procuré l'amitié de Wallenstein et le grade de feld-maréchal, Arnim avait combattu avec les Suédois contre les Russes, avec les Polonais contre les Turcs, et ce fut au service de l'Electeur de Saxe qu'il acheva plus tard sa vie militaire [2].

Pendant que l'armée polonaise recevait ce renfort, accueilli par Sigismond avec quelque défiance, Gustave arrivait de Suède ; et il replia ses forces devant celles de Koniecpolski et d'Arnim réunis. Il y eut dans cette retraite,

1. Fryxell, p. 105.
2. Voir, sur G. d'Arnim, Gfrœrer, p. 209.

près de Stumm, un engagement de cavalerie très-vif où le roi de Suède, engagé dans les escadrons impériaux, perdit son chapeau qu'Arnim envoya à Wallenstein en guise de trophée, et eut la vie sauvée par Eric Soop quelques instants après. La première partie de cet incident, retracé souvent par la peinture suédoise, devint parfois un texte de plaisanteries de la part du roi de Suède.

Gustave se retrancha à Marienbourg, et l'armée polono-impériale se plaça devant lui à Gross-Mausdorff. Mais bientôt Arnim, en mauvaise intelligence avec les Polonais, demanda un congé et fut remplacé dans son commandement par le duc de Saxe-Lauenbourg.

Les renforts reçus par le roi de Suède et les privations que souffrait l'armée polonaise dans ce pays dévasté forcèrent de bonne heure le roi de Pologne, après une tentative infructueuse contre le camp suédois, à se retirer vers Graudenz, au milieu d'août.

Des négociations d'hiver entre les belligérants avaient déjà eu lieu annuellement en 1626, 1627, 1628 et 1629; et elles avaient quelquefois échoué, soit devant d'opiniâtres contestations d'étiquette, soit par suite du désir secret qu'avait Gustave de faire de la Pologne un camp

pour former son armée [1]. Elles furent reprises, le 7 août 1629, sous l'influence de l'Angleterre et surtout de la France, dont le grand ministre avait conçu la pensée, après l'échec du Danemark, de tourner contre l'Empire les forces employées par Gustave contre la Pologne.

Son ambassadeur, Charnacé, était venu conseiller la paix avec la Pologne, et, le 15 septembre, une trêve de six ans termina en effet la guerre de Prusse dans les conditions suivantes : Gustave rendait, en Courlande, Mittau, et en Prusse Strasburg, Dirschau, le Werder de Dantzig [2], Gutstadt, Wormdit, Melsack et Frauenburg [3] sans le port, en réservant aux Suédois le droit de passage dans le district de cette petite ville. Outre leurs conquêtes en Prusse, ceux-ci gardaient les villes d'Elbing, Braunsberg, Tolkemit et une partie du grand Werder (entre la Vistule et le Nogat), Pillau et une partie de la

1. Oxenstierna combattit cette idée, mais il dut se rendre, et, en vrai ministre d'un souverain absolu, *hurler avec les loups*, ou plutôt, en termes exprès, *cum vulpibus vulpinari*, suivant ce que rapporte Droysen, t. Ier, p. 314.

2. Ile entre deux rivières; dans l'espèce, un véritable delta formé par deux branches de la Vistule.

3. Copernic a été chanoine de Frauenburg. Mauvillon, I, 313.

presqu'île voisine. Le restant du grand Werder et les villes de Marienbourg et Stumm, sur la droite du Nogat, étaient remises en dépôt entre les mains de l'Electeur de Brandebourg pour être restituées à la couronne de Suède un mois après l'expiration de ce traité, si une paix durable n'en était la suite. Pour sûreté de cette restitution, Gustave gardait Memel, quelques autres places ou territoires, enfin la presqu'île basse qui ferme en partie la lagune de Courlande et que les Allemands nomment Kurische-Nehrung [1].

Les deux parties contractanctes devaient retirer leurs troupes de la Prusse et n'y laisser que des garnisons.

Telles furent les principales stipulations de la trêve d'Altmarck, qui mettait le roi de Suède en possession de territoires précieux comme base d'opérations militaires ultérieures, complétait pour lui la possession d'une partie considérable des rives orientale et méridionale de la Baltique, et resserrait ses relations avec la puissance de son beau-frère l'Electeur de Brandebourg, qui partageait dans une certaine mesure les fruits de ses victoires.

(1) Gfrœrer, p. 218.

Au commencement de l'année suivante, le 8 février 1630, la ville de Dantzig, qui n'était point partie dans la convention d'Altmarck, dut traiter avec Gustave-Adolphe. Le magistrat de la ville s'engagea à ne rien entreprendre ni laisser entreprendre contre la Suède, et il lui abandonna les sept onzièmes du produit des douanes du port, par lequel s'opérait presque tout le commerce extérieur de la Pologne. Ces droits étaient de 5 1/2 pour 100 de la valeur des marchandises importées et exportées ; et le produit devait en être considérable, puisque la douane voisine de Pillau, dont Gustave s'était emparé depuis 1627, lui rendait, suivant Gfrœrer, 500,000 thalers par an.

Ainsi finit la guerre que Sigismond avait soutenue contre Gustave-Adolphe, surtout à raison de prétentions dynastiques d'une réussite impossible.

Il en coûta beaucoup au roi et à la Diète polonaise de souscrire à ces conditions, mais une nécessité impérieuse les imposait.

Sigismond survécut peu à son humiliation, et mourut peu de temps avant son heureux rival, après un règne long et sans gloire.

Gustave n'avait pas attendu la signature de la trêve pour remonter sur sa flotte et retourner

en Suède, d'où il ne devait plus sortir que pour jouer un rôle éclatant dans la guerre de Trente ans. Il y était tout à la fois préparé par ses succès et par les échecs du roi de Danemark, qui laissait sans rival un prince vers lequel se tournaient toutes les espérances de l'Allemagne protestante. « Ce roi de Suède, a dit Richelieu, était un nouveau soleil levant [1]. »

1. *Mémoires*, t. V, p. 19.

CHAPITRE IV

De Stockholm à Düben

(1630-1631)

Tout avait préparé une intervention de Gustave-Adolphe dans les affaires allemandes. Lorsqu'il étendait ses regards vers la côte méridionale de la Baltique, il voyait d'un côté à Stralsund, de l'autre à Dantzig, des points d'appui solides, acquis successivement par lui, pour les ailes d'une armée envahissante ; et entre deux points extrêmes, comme le cap Skagen et les bouches de la Vistule, il pouvait choisir à son gré son point de débarquement et d'attaque. En face de ses regards était une Allemagne divisée, mais dans laquelle plus d'un sentiment timide et réservé chez les populations protestantes (remplacé chez les princes par une profonde défiance) faisait appel à son aide, après

les longues oppressions que la terre germanique avait subies [1].

En se préparant à porter la guerre dans l'Empire, Gustave-Adolphe céda à plusieurs mobiles.

C'était d'abord l'instinct de sa supériorité militaire à affirmer, et l'ambition naturelle, chez un jeune prince, de la gloire et des conquêtes contribuant à la grandeur de son Etat ; ensuite le désir peut-être un peu affecté et grossi d'arrêter l'accroissement de la puissance impériale envahissant les rives de la Baltique. Wallenstein lui avait fourni sous ce rapport, au besoin, un excellent prétexte, en envoyant au roi de Pologne dans sa guerre contre la Suède des secours, même peu efficaces, et qu'il excusait en prétendant qu'il s'agissait de troupes licenciées [2]. Enfin, il faut tenir grand compte du zèle protestant dont Gustave parut toute sa vie

1. Wallenstein avait eu sur pied plus de 105,000 hommes. Klopp, tome II, page 24.

2. Chemnitz, p. 13. Suivant Fryxell, p. 106, Wallenstein aurait répondu à la réclamation de Gustave-Adolphe contre l'envoi des troupes de l'Empereur au secours des Polonais : « L'Empereur a plus de troupes qu'il ne lui en faut, il a donc licencié quelques régiments en leur permettant d'entrer au service de son ami le roi de Pologne; il n'a plus d'ordres à leur donner. »

animé, et qui lui faisait désirer et pressentir pour ses coreligionnaires en Allemagne un avenir plus indépendant et plus fort que leur situation d'alors. Si l'intérêt religieux n'était pas le premier peut-être de ses motifs, il était, dans tous les cas, un auxiliaire utile.

On voit apparaître ces motifs dans la lettre que Gustave adressa d'Elbing le 26 mai (1629) aux Etats suédois pour leur demander les ressources et l'appui, qu'ils lui octroyèrent avec déférence [1]. « La République de Suède, pour parler le langage assez singulier de Richelieu [2], s'accorda au désir de son roi. » Et, toutefois, les Etats ne voulaient la guerre que si la paix était impossible à négocier et ils désiraient que la charge en fût rejetée sur l'ennemi [3].

Une grande partie de l'année 1629 fut occupée par des délibérations et des préparatifs diplomatiques relatifs à la guerre projetée.

Les conseillers les plus rapprochés du roi avaient peu encouragé son entreprise, dès qu'il leur en avait communiqué le projet [4].

Le chancelier Axel Oxenstierna conseillait au

1. Droysen, t. II, p. 26 et 30.
2. *Mémoires*, t. IX, p. 148.
3. Klopp, t. II, p. 69.
4. Klopp, t. II, p. 58.

roi l'offensive en Allemagne, en s'appuyant sur Stralsund, où les Suédois avaient obtenu le droit de garnison en 1628. Gustave-Adolphe répondait que les adversaires de la Suède du côté du Danemark et de la Pologne avaient plus de vaisseaux que la Russie, avec laquelle il avait précédemment traité, et qu'il fallait les éloigner en s'emparant des ports méridionaux de la Baltique. Il intéressait ainsi à la guerre offensive l'ambition maritime et commerciale de son pays; il revendiquait pour lui la domination de la Baltique, avec une énergie que les idées d'alors, peu affermies sur le principe de la liberté des mers, autorisaient pour son ambition. Il voulait en faire, pour ainsi dire, un lac suédois.

C'est à son avis belliqueux que se rangea le Conseil d'Etat suédois [1] dont l'histoire a conservé les délibérations prolongées du 27 octobre au 3 novembre 1629 et qui vota à l'unanimité pour la guerre offensive [2].

1. Appelé aussi *Sénat* dans les histoires suédoises.

2. V. Droysen, t. II, p. 31 à 38, et Mauvillon, t. II. Ce dernier donne les noms des onze conseillers d'Etat qui auraient pris part à la délibération, p. 288. Droysen n'en énumère que huit. Skytte, d après ce dernier historien et contrairement à l'assertion de Gfrœrer, qui a confondu avec le vote quelques objections préalables, vota comme ses collègues pour l'offensive, sauf des mesures intermédiaires d'at-

Dans ces délibérations, au château d'Upsal, les relations de la Suède avec la France, l'Angleterre, les Provinces-Unies et le Danemark furent soigneusement discutées; les dangers pour la personne du roi et la difficulté pour lui de recruter des troupes ne furent pas oubliées; mais il y eut aussi d'autres arguments curieux.

Jean Skytte demanda (et il est singulier que cette question ait été posée par l'esprit le plus démocratique du conseil de Gustave) si l'offensive en Allemagne contre l'Empereur n'était pas contre la nature de *la monarchie*, si détruire la monarchie par excellence n'était pas agir contre Dieu et contre la conscience.

En d'autres termes, et pour parler le langage de nos jours, Skytte demanda si l'offensive en Allemagne ne serait pas une guerre révolutionnaire. Cronholm [1] pense cependant qu'il y a eu une erreur dans le procès-verbal et que Skytte considérait simplement la guerre comme dangereuse pour la dynastie des Wasa.

La réponse de Gustave, représentant d'une dynastie nouvelle, est curieuse : « La monarchie, dit-il, a changé souvent de représentant;

tente suivant le possible *(media)*. M. Droysen est remonté aux sources et aux archives d'Upsal en particulier.

1. P. 83.

la monarchie gauloise est sortie de l'italienne et la monarchie française de la gauloise; elle a résidé à Rome dans cent familles différentes. Ce n'est pas dans les personnes, c'est dans les lois que réside la monarchie. »

A mes yeux, la réponse même un peu obscure de Gustave-Adolphe fixe le sens de l'objection de Skytte. Celui-ci demandait au roi s'il n'irait pas contre ce titre de son autorité en tournant les princes allemands contre celui à qui l'Europe reconnaissait le nom de César. Gustave répondait que la monarchie était mobile. Il rappelait ainsi combien de monarchies avaient, d'Auguste à Charlemagne, précédé celle des Hapsbourg, et justifiait d'avance une ambition qu'il parût sentir pour son compte plus tard.

N'oublions pas à cet égard que, même après son entrée en Allemagne, Gustave-Adolphe protesta souvent de son respect pour l'autorité impériale.

Un conseiller plus pratique et plus perspicace peut-être que Skytte posa la plus délicate, au fond, des questions du débat : « Si le roi est vainqueur en Allemagne, dit-il, les Allemands ne s'allieront pas pour cela à lui ; mais s'il est vaincu, ils lui feront certainement défection. »

Le jeune conquérant trahit par sa réponse

l'irrésistible résolution de ses desseins et de ses espérances. Il prononça un mot célèbre, renfermé pendant longtemps sous les voûtes des archives d'Upsal, mais qui en a été retiré par l'érudition : Si le roi est vainqueur, dit Gustave, les Allemands seront sa proie : « *Si rex victor, illi præda erunt.* »

Les motifs résumés en faveur de l'offensive, et destinés surtout à impressionner l'opinion suédoise, furent les suivants :

1° L'Empereur aspire à la monarchie universelle. Mieux vaut traiter avec lui à la frontière, le casque en tête, que l'attendre en Suède ;

2° L'offensive, en dominant les ports de la Baltique, sera la meilleure sûreté pour la domination de cette mer elle-même ;

3° L'offensive privera l'ennemi des ressources pour ses armées ;

4° Si on n'y a point recours, les possessions livoniennes et prussiennes de la Suède seront en péril ;

5° Les Hollandais, maintenant alliés, mais peut-être plus tard dangereux, profiteront aussi de la situation pour devenir dans la Baltique plus puissants que l'Autriche elle-même ;

6° Lors même que l'Autriche et la Hollande n'en agiraient point ainsi, les protestants du

nord de l'Allemagne, disposés à accueillir Gustave, désespèreraient et donneraient la main aux papistes, s'ils étaient abandonnés par la Suède;

7° Comment répondre devant Dieu et devant les hommes de l'abandon de Stralsund et de tous les alliés et coreligionnaires de la Suède?

8° Et quand même l'entreprise échouerait et qu'aucun guerrier suédois ne reverrait sa patrie, la Suède, avec ses trente vaisseaux de guerre, ne pourrait-elle garder la mer et avoir encore les avantages de la défensive?

D'après ces motifs, où la Baltique tient, on le voit, beaucoup plus de place que la religion, tous les huit conseillers : Abraham Brahé, Carlson Güldenhielm, Claes Horn, Jean Skytte, Gabriel Oxenstierna, Per Baner, Jean Sparre et Mathias Soop [1], votèrent pour la guerre offensive, sauf quelques nuances et mesures dans leur adhésion.

Le chancelier Oxenstierna était absent; mais ce grand ministre, qui a su remplir avec plus de dignité peut-être qu'aucun autre homme dans

1. Mauvillon a ajouté à ces noms ceux d'un second Brahé et d'un Gustavson, et il paraît avoir vu deux personnes distinctes dans celle de Carlson Güldenhielm, fils naturel du roi Charles.

l'histoire, depuis Parménion jusqu'à Cambacérès, le rôle ardu de sage conseiller d'un conquérant, avait donné précédemment l'avis que nous avons rappelé : avis que le grand Frédéric, se plaçant au point de vue du droit des gens positif, a confirmé hautement plus tard, en trouvant insuffisants les motifs allégués par Gustave, à l'appui de son entreprise.

Beaucoup d'historiens modernes ont insisté dans le même sens et l'un d'eux a fait observer qu'en réalité Gustave-Adolphe n'avait rien à craindre de la flotille *insignifiante* de Wismar [1].

Le 29 mai 1630, à la suite de longues négociations qui n'avaient pas abouti à assurer à Gustave les secours désirés de la France ni des Pays-Bas, celui-ci prit, ayant à ses côtés sa jeune fille âgée de quatre ans, solennellement congé des Etats de son royaume dans des termes touchants.

Il leur adressa un long discours par lequel il les exhortait non seulement à orner la patrie qui leur était confiée, mais encore à disséminer et propager de plus en plus par leurs efforts, de jour et de nuit, la gloire de l'ancienne vaillance gothique, longtemps endor-

1. Cronholm, p. 87.

mie, maintenant réveillée et répandant les rayons de sa lumière dans toute l'Europe. Ce discours était couronné par une prière familière au roi et tirée du quatre-vingt-dixième psaume. Il fut suivi d'un banquet, après lequel les Etats furent congédiés [1].

Après avoir adopté des mesures pour la régence qu'il avait partagée entre les sénateurs et le comte palatin (Jean-Casimir, son beau-frère), le roi s'embarqua à Elfsnabben, petit port de la Sudermanie, où des envoyés du duc de Poméranie vinrent le prier de ne pas porter la guerre sur leur territoire [2]. Il se rendait bien compte des chances compliquées de son entreprise. « Il me semble, écrivait-il du bord de son vaisseau, à Oxenstierna, que toute cette guerre tirera en longueur, et finira plutôt par la fatigue et l'épuisement que par un coup violent [3].

Gustave, longtemps contrarié par les vents, débarqua le 4 juillet 1639 avec quinze mille hom-

1. Chemnitz, p. 39.

2. Chemnitz, p. 40.

3. Klopp, t. II, p. 71. Peu après son entrée en Allemagne, il disait aussi à Wilmerstorf, envoyé brandebourgeois « Dieu peut renverser l'Empire allemand. L'œuvre que j'ai entreprise peut durer cinquante ans, et Dieu peut faire sortir pour cela des hommes de nos cendres. » Klopp, t. II, p. 116.

mes de troupes dans l'île d'Usedom. *Ce n'était pas un Rubicon, mais la vaste mer qu'il venait de passer*, suivant le langage expressif d'un diplomate du temps [1].

Il s'assura des îles d'Usedom et de Wollin, qui ferment les bouches de l'Oder, et il força Bogislas, duc de Poméranie, à lui ouvrir Stettin et à traiter avec lui. Ses soldats, suivant Gualdo et Fryxell, se croyaient en marche pour Rome.

Quant à lui, il s'occupa de se concilier l'opinion en Allemagne et en Europe. Laissons, à ce sujet, parler, avec quelque excès de sévérité, un de ses plus illustres successeurs dans la lignée des conquérants :

« Gustave, selon l'usage des rois, fit paraître un manifeste, dans lequel il détaillait les griefs qu'il avait contre l'Empereur. Ses sujets de plainte consistaient en ce que l'Empereur avait assisté le roi de Pologne d'un puissant secours, qu'il avait déposé son allié le duc de Mecklembourg et qu'il avait usé de violence envers la ville de Stralsund, avec laquelle Gustave était en alliance. L'Empereur aurait pu répondre qu'étant en alliance avec le roi de Pologne, il aurait été obligé de le secourir en vertu de

1. Droysen, t. II, p. 151.

ses engagements; que le duc de Mecklembourg n'aurait point été déposé s'il ne s'était pas joint à la ligue de Lauenbourg, et qu'enfin il n'était point permis à une ville anséatique, comme Stralsund, de faire d'autres traités avec les rois et princes étrangers que relativement à son commerce. A bien considérer les raisons de Gustave, elles ne valaient pas mieux que celles que Charles II d'Angleterre employa pour chercher querelle aux Hollandais; les voici en peu de mots : le roi se plaignait que les sieurs Witt avaient dans leur maison un tableau scandaleux. Faut-il que des sujets aussi frivoles arment les nations les unes contre les autres, causent la ruine des plus florissantes provinces, et que l'espèce humaine répande son sang et prodigue sa vie pour contenter l'ambition et le caprice d'un seul homme! [1] »

Tout favorisait les desseins de Gustave; et pendant qu'il faisait voile pour la Poméranie, la Diète de Ratisbonne s'assemblait autour de l'Empereur pour lui demander le rappel de Wallenstein. Celui-ci restait immobile à Memmingen en Souabe, depuis le mois de juin, sans prendre aucune mesure contre l'invasion suédoise, soit

1. *Œuvres de Frédéric,* 2e édition. Decker; t. Ier, p. 34.

qu'il obéît à la trahison, à l'indifférence ou à l'indécision, soit qu'il se préoccupât surtout, suivant le rapport d'un envoyé vénitien, de frapper au besoin, avec l'assentiment de l'Empereur, un coup sur ses ennemis réunis à Ratisbonne. Il en partit le 3 octobre pour se rendre dans ses terres de Bohême, après s'être résigné aux volontés de la Diète [1].

Plus tard, et le 8 novembre seulement, sur la demande de cette assemblée, Tilly remplaçait Wallenstein et devenait à la fois général de l'Empire et des troupes de la Ligue. Torquato Conti, son lieutenant en Poméranie, avait établi son camp à Gartz, sur la rive gauche de l'Oder, lieu réuni à Greiffenhagen, placé vis-à-vis sur la rive droite, par une chaîne de fer interceptant la navigation.

Gustave-Adolphe, après avoir observé la forte position de Gartz-Greiffenhagen, se rejeta sur la droite dans le duché de Mecklembourg, où il s'empara de divers postes, notamment de Stargard, et mit le siége devant Colberg, que les Impériaux cherchèrent en vain à faire lever. Ce fut après la prise de Stargard que Gustave-Adolphe faillit perdre la liberté ou la vie dans

1. Klopp, t. II, p. 85, et Gfrœrer, p. 672.

une embuscade préparée par la trahison d'un officier italien à son service. Ce *Quintius de Ponte* (d'après Chemnitz), *Quintin Aligheri*, d'après du Jarrys, échappa aux conséquences de sa trahison en fuyant avec l'ennemi. Un de ses complices fut pendu par les Suépois [1].

Gustave eût peut-être pénétré plus à l'ouest, si un mouvement en sa faveur, organisé par les ducs de Mecklembourg dépossédés et par le duc François Charles de Saxe-Lauenbourg [2], n'avait été comprimé par le général Pappenheim. Gustave revint sur l'Oder, plus confiant dans la force de son armée que dans ses ressources financières. Il pensa même, au mois de septembre, à se rendre en Suède pour se procurer de l'argent; mais il en fut détourné par Oxenstierna.

Le résultat de la campagne de 1630 fut d'élargir à l'ouest la base d'opérations sur les rives de la Baltique, déjà acquise dans la guerre de Prusse. De Stralsund aux lieux où est aujour-

1. V. sur cet incident Cronholm, p. 132 à 135 et du Jarrys : *Der Dreissig Jæhrige Krieg et Schaffhausen,* 1831, p. 20, t. II.

2. Chemnitz l'appelle le duc de *Basse-Saxe,* p. 68. V. Gfrœrer, p. 730.

d'hui Saint-Pétersbourg, la domination suédoise était partout assurée.

Une heureuse alliance vint bientôt fortifier Gustave et lui assurer les secours financiers qui lui faisaient défaut. Les négociations qui avaient déjà, en 1629, amené l'ambassadeur français, Charnacé, en Suède, où il avait été accueilli *avec une grande acclamation de joie de tout le peuple par tous les lieux où il passait* [1], se terminèrent enfin ; et Richelieu s'engagea, par le traité de Barwalde, sous la date du 23 janvier 1631, à fournir à Gustave un million de livres de subsides annuels jusqu'au 1er mars 1636, moyennant certaines stipulations pour la sauvegarde des intérêts du culte catholique. L'amitié ou la neutralité était réservée à la Bavière et aux autres Etats de la Ligue catholique, dans le cas où ils fourniraient la réciprocité : clause difficile à exécuter, à moins qu'un médiateur n'en réglât l'application.

Ce traité fut le point de départ du grand essor de la fortune de Gustave. Il le dédommagea de négociations moins heureuses entreprises dans le courant de 1631 avec les Suisses et la république de Venise [2]. Outre les

1. *Mémoires* de Richelieu, t. V, p. 150.
2. Chemnitz, p. 160.

difficultés que renfermait la clause de neutralité, Gustave se serait plaint, dit-on, dès le début, de quelques hauteurs de la France [1].

L'année 1631 allait voir se prononcer la marche du roi en avant, et le drapeau suédois parcourir l'Allemagne, aussi vainement, en définitive, que les bannières anglaises avaient été promenées en France quelques siècles auparavant.

Dès les derniers jours de décembre 1630, Greiffenhagen et Gartz furent forcés par l'armée suédoise, sortie de son camp d'hiver où elle avait bravé le froid dans des fourrures de Laponie, retenue sous une discipline laborieuse qui faiblit trop souvent plus tard.

Gustave éprouvait cependant souvent de vives émotions, en s'éloignant des côtes de la Baltique et commençant sa marche en Allemagne : « Notre cause est bonne et juste, écrivit-il un jour à Jean-Casimir ; mais le succès est douteux à cause de nos péchés. Nous confions tout à la grâce de Dieu et nous vous prions en notre absence de consoler amicalement dans tous les cas notre épouse et ses héritiers. » Il écrivait à Oxenstierna sur le même ton de résignation religieuse et de triste pressentiment pour les dou-

1. Fryxell, p. 268.

leurs qui pouvait atteindre les siens par les accidents de la guerre [1].

Les Impériaux, découragés par les lenteurs de Tilly qui les laissait sans secours, se retirèrent à Landsberg et à Francfort sur l'Oder, pour couvrir la Silésie. Tilly arriva à Francfort au milieu de janvier. Gustave se tourna alors vers le Mecklembourg, où Tilly le suivit et prit Neu-Brandebourg d'assaut. Quatre cents soldats suédois ou bourgeois de la ville furent massacrés par des soldats indisciplinés et privés de solde, sans qu'il y eut rien à reprocher, suivant Cronholm, à l'humanité du général qui les commandait [2].

La ville de Colberg, d'un autre côté, ne tarda pas à se rendre aux Suédois qui, ayant ainsi affermi davantage leur base d'opérations sur la Baltique, et voyant Tilly s'arrêter et rétrograder sur l'ordre du duc de Bavière vers Magdebourg, pour y fortifier l'armée qui assiégeait cette ville, marchèrent à leur tour sur Francfort et sur Landsberg, qu'ils emportèrent successivement dans les premiers jours d'avril 1631.

A Francfort, le pillage et le carnage furent

1. Droysen, t. II, p. 204.
2. *Gustave-Adolphe en Allemagne*, p. 261.

grands. En prétendant venger la cruauté de Neu-Brandebourg, les Suédois la dépassèrent [1].

En s'avançant sur Francfort, les Suédois avaient détruit plusieurs bandes de Croates, chargés d'or et d'argent pour la plupart. Une partie fut tuée et le reste envoyé plus tard dans les mines de Fahlun [2]. L'indiscipline était grande dans les deux armées, et Gustave-Adolphe fit rendre par Torstenson les cloches qu'il avait enlevées à Demmin [3].

L'effroi, après la prise de Francfort, devint immense dans l'Allemagne catholique. On y faisait des prières pour être délivré du Démon suédois, de ses Finlandais et de ses Lapons [4]. Pappenheim signalait à Wallenstein la stratégie nouvelle de Gustave, habile à tirer parti des routes et des rivières.

Le but de Gustave en attaquant Francfort avait paru être de faire une diversion favorable à Magdebourg, qui résistait énergiquement à un siége en règle, et dont Tilly préférait la prise à la défense des places de l'Oder.

La ville anséatique de Magdebourg s'était si-

1. Cronholm, p. 276.
2. Fryxell, p. 276, et Cronholm, p. 269.
3. Cronholm, p. 268.
4. Droysen, t. 2, p. 290. On voit, dans le petit livre de

gnalée dès le seizième siècle par son zèle religieux, et elle avait alors résisté longtemps à l'admission de l'intérim d'Augsbourg [1]. Le fanatisme caractérisé par cet incident ne s'y était point éteint; et on y avait vu plus tard un prédicateur démagogue excommunier le conseil de la ville, qui avait eu besoin d'une force armée considérable pour expulser le perturbateur. D'autres germes de discorde avaient éclaté plus tard dans la malheureuse cité. Elle était le siége d'un archevêché doté de revenus immenses et disputé, en 1630, entre divers prétendants protestants et catholiques, parmi lesquels on comptait un fils de l'Electeur de Saxe et un archiduc d'Autriche. Au milieu des discussions religieuses, politiques et communales qui déchiraient cette ville, l'*Administrateur,* comme on appelait alors l'un des prétendants protestants à l'archevêché, qui en avait été investi depuis 1608, mais l'avait perdu en s'alliant au roi de Danemark, le margrave Christian Guillaume, prince de la maison de Brandebourg, s'était réintroduit furtivement dans la ville. Sous la pression de quelques partisans et aussi un peu sous la fallacieuse promesse

Burgus qui avait servi dans l'armée catholique, qu'on craignait fort les *sorciers suédois.*

1. Henri Martin, *Histoire de France,* t. VIII, p. 408.

des secours prochains de Gustave qu'il avait annoncés, l'*Administrateur* y avait fait reconnaître son autorité au mois d'août 1630. Il avait pris notamment possession de la cathédrale, et à ce moment un prédicateur y avait, comme par une prophétie indirecte étrange, commenté un texte de saint Luc sur la destruction de Jérusalem [1].

Gustave avait-il vu avec satisfaction tout ce qui se passait à Magdebourg? On l'ignore, et son esprit d'autorité permet d'en douter [2]; toutefois,

1. Droysen, t. II, p. 176. Mauvillon (t. III, p. 75) parle aussi d'un poëte qui aurait prédit un siècle d'avance l'incendie de Magdebourg.

2. Plusieurs historiens, depuis Joseph Ricci, ont prétendu que Gustave-Adolphe avait porté peu d'intérêt à Magdebourg. Le capitaine badois du Jarrys, dans son livre sur *la Guerre de Trente ans, étudiée au point de vue militaire*, pense que Gustave-Adolphe aurait pu secourir Magdebourg, mais n'avait pas cru sa chute si prochaine. (T. II, p. 73 à 75.) Cronholm croit que Gustave manquait de forces et d'argent, p. 348. D'après Klopp, la victoire du parti démagogique à Magdebourg avait mal coïncidé avec les plans du roi, jusqu'à ce que, par la mission donnée à Falkenberg, il employât la ville, dit-il, à ce à quoi elle pouvait servir. (T. II, p. 65.) Ce qui paraît le plus probable, c'est que le danger de Magdebourg avait servi surtout à Gustave-Adolphe comme motif de pression pour faire sortir les ducs de Saxe et de Brandebourg de la neutralité qu'ils s'efforçaient de garder. (V. le *Theatrum Europæum* et Chemnitz, p. 121.) Après la chute de la ville, il fit une déclaration tendant à en rejeter la responsabilité sur les Electeurs. (Chemnitz, p. 134.)

il avait conclu un traité avec la ville, et un officier allemand au service de Suède, Falkenberg, dirigeait la défense de la place.

Cependant les chefs protestants, assemblés à Leipzig pour délibérer sur les intérêts communs, s'étaient, dès le mois de février 1631, coalisés timidement pour demander à l'Empereur la révocation de l'Edit de Restitution.

Les actes de la réunion de Leipzig doivent nous arrêter. Elle s'ouvrit le 6 février, sans l'assentiment de l'Empereur, mais aussi sans une prohibition qu'il jugea imprudent de lancer.

Parmi les assistants nombreux de la réunion, treize princes et comtes, et autant de représentants d'autres États, ce ne furent point les princes puissants, ayant un chapeau électoral à perdre, ni les envoyés des riches villes libres, qui prirent le débat le plus au sérieux : ce furent surtout de petits princes, ou des fils de familles princières plus importantes, qui proposèrent des résolutions vives pouvant conduire à la guerre.

Le jeune duc Bernard de Saxe-Weimar proposa une ligue analogue à celle de Smalkalde.

Le discours du chancelier saxon qui avait ouvert les délibérations, était loin de pareilles

ardeurs. Il voulait concilier le respect de la majesté impériale avec le salut de la liberté allemande.

Le chancelier brandebourgeois, de Goetze, proposa une organisation de défense, reposant sur trois armées à lever : 25,000 hommes pour protéger les deux Cercles saxons, 15,000 pour la Franconie et la Souabe, 10,000 pour la région du Mein et du Weser.

L'Électeur de Saxe combattit ce plan et promit seulement de lever 11,000 hommes pour la défense de son cercle.

Plusieurs des princes trouvèrent cette proposition insuffisante et voulaient qu'on secourut Magdebourg.

L'Électeur de Brandebourg demanda qu'on levât au moins 40,000 hommes : 11,000 par la Saxe, 5,000 par le Brandebourg ; par le cercle de Souabe, 10,000 ; par celui du Rhin, 15,000 hommes, etc., etc.

On accepta le plan d'une défense commune et une caisse fut formée à cet effet : quinze États y versèrent 1,732,400 florins.

On ne voulait pas, du reste, d'alliance plus étroite et plus resserrée, par crainte de se mettre en conflit avec les constitutions de l'Empire ; et on réservait cette mesure pour le cas où

l'Empereur se refuserait à toutes les concessions que l'on comptait lui demander.

Cette organisation d'une défense commune fut le seul résultat de la réunion, et il fut surtout dû à l'influence d'Arnim qui inspirait l'Électeur de Brandebourg ainsi que ses conseillers Goetze, Knesebeck et Loeben, présents à Leipzig.

Homme de diplomatie et de guerre, désireux de constituer en Allemagne un tiers parti, Arnim, alors au service de l'Électeur de Brandebourg, avait accompagné ce prince à Leipzig, mais sans prendre lui-même aucune part aux délibérations. Revenu sur les bords de la Sprée, il avertit l'Électeur de Brandebourg du danger que ce prince aurait à courir si Gustave-Adolphe était repoussé par Tilly; et il lui inspira une attitude énergique.

Sous des formes respectueuses envers l'Empereur, la réunion demanda l'abrogation de l'Edit de Restitution et la renonciation aux impôts arbitraires.

Pendant que les conseillers des princes traitaient ces questions politiques et religieuses, les princes eux-mêmes ne négligeaient point les distractions de Leipzig : « Nos seigneurs sont gais et joyeux comme des fils du siè-

cle, » disait-on. « Ils poursuivent de tous côtés, ajoutait-on, le plaisir et les banquets, pour défendre la parole de Dieu et la liberté allemande. Ces héros du gobelet sont occupés des mêmes soins que l'évêque qui brûle ses doigts au rôti. *Quid non patimur propter regnum Christi?* » C'était en ces termes que se traduisait l'ironie satyrique des spectateurs [1].

Cependant les pasteurs réformés et luthériens essayaient de s'accorder sur le terrain religieux, mais toujours en vain.

Quoique les portes de Leipzig fussent fermées aux étrangers, les envoyés de France, de Venise, de Suède, y avaient accès et ils faisaient, au nom de leurs gouvernements, des offres qui tendaient à augmenter l'opposition contre l'Empereur.

Mais la réunion, dont les derniers actes furent du 12 avril 1631, ne se décida à aucune alliance extérieure et elle laissa Magdebourg sans appui.

De leur côté, les États de la Ligue catholique s'assemblèrent à Dinkelsbühl, augmentèrent leurs levées de 11,000 hommes, et s'unirent de plus en plus étroitement à l'Empereur.

1. Cronholm, p. 254.

Bien qu'encouragés peut-être par le voisinage du monarque suédois, les princes protestants étaient loin, comme on le vit à Leipzig, de se donner à lui; et Gustave, qui cherchait à les enflammer pour la cause dont il s'était fait le champion, se plaignait souvent de leur neutralité : « Ils ne savent pas, disait-il un jour, s'ils veulent être luthériens ou papistes, impériaux ou Allemands, libres ou esclaves [1]. » Gustave leur offrait d'une manière pressante un secours dont ils se défiaient, et il demanda à l'Electeur de Brandebourg, avec lequel il s'aboucha, la possession de Cüstrin et de Spandau, pour assurer sa marche à la défense de Magdebourg. Il ne put obtenir que la dernière de ces deux places, bien qu'il eut fait sentir sa force, et dit aux princesses de la cour de Berlin qu'il dépendait de lui de leur faire passer un hiver en Laponie.

L'Electeur de Saxe, quoique l'aidant secrètement [2], lui refusa, de son côté, le passage sur

1. Droysen, t. II, p. 296.

2. Il y a à ce sujet des détails curieux donnés par Chemnitz, p. 115 et 116. Ce même chroniqueur nous apprend comment Gustave faisait offrir à l'Electeur de Saxe de porter la guerre dans les Etats catholiques. L'esprit du traité de Bœrwalde était donc compromis et quoiqu'il fut encore de date très-récente, il semble que certain malentendu éclatait dans la manière de l'appliquer. Le premier adversaire que Richelieu

son territoire ; et pendant ces délais, Magdebourg, livré au fanatisme de ses prédicateurs et à l'obstination du commandant suédois, qui l'empêchaient de se rendre, succomba le 10 mai 1631 à un assaut, qui eut pour suite le pillage de la ville, couronné par un incendie dû à des mains inconnues, mais dans lequel l'intervention des assiégés, signalée dès l'origine par le rapport du général Pappenheim[1], a été rendue très-probable depuis par les recherches de plusieurs historiens et notamment de M. Klopp.

« Le sac de Magdebourg fut, suivant l'expression de Schiller, une scène d'horreurs, pour laquelle l'histoire n'a point de burin, la poésie n'a point de pinceau[2]. »

et Gustave s'étaient accordés pour combattre, semblait devenir le second pour le roi de Suède; et comment comprendre que, lors du traité de Bœrwalde Richelieu, eût pu attendre des Etats catholiques qu'ils ouvrissent aisément leur pays et leurs places fortes à un monarque qui venait d'écraser l'armée de leur chef?

1. V. ce rapport dans l'ouvrage de M. du Jarrys, t. II, p. 57. Après avoir porté à 20,000 personnes le nombre des victimes, Pappenheim ajoute : « Pendant l'assaut, un vaste incendie, occasionné par divers dépôts de poudre préparés malicieusement par l'ennemi, est devenu, par le tumulte et la chaleur, impossible à éteindre et il a détruit la ville entière, à l'exception de la cathédrale et de quelques maisons.»

2. Le détail des opérations du siége de Magdebourg se

L'Electeur de Brandebourg n'avait autorisé l'occupation de Spandau par les Suédois que jusqu'à la délivrance de la ville assiégée.

Magdebourg pris, l'occupation n'avait plus de motif et l'Electeur de Brandebourg, sous l'influence de celui de Saxe toujours défiant de Gustave-Adolphe, réclama l'évacuation.

Gustave, pressé, fit sortir ses troupes de Spandau, mais pour les diriger sur Berlin, dont il demanda que les portes lui fussent ouvertes. Il menaça l'Electeur de Brandebourg de lui faire la guerre et de s'approprier la Poméranie, à la succession de laquelle celui-ci revendiquait certains droits. La cour de Berlin fut effrayée; des négociations furent entamées au commencement de juin, à Cologne sur la Sprée, et l'Electeur de Brandebourg promit non-seulement la disposition et l'appui de ses deux forteresses,

trouve dans l'ouvrage de Gfrœrer, p. 804 à 812. De cette grande et riche ville il ne resta, dit l'auteur, qu'environ cent quarante cabanes sur le quai des Pêcheurs, quelques maisons autour de la cathédrale, cette église elle-même et le cloître de la Vierge. Les circonstances de la prise de la ville, du pillage et de l'incendie sont discutées minutieusement aussi par Klopp dans son ouvrage sur Tilly. Voir aussi Droysen, t. II, p. 307 à 335, et Mauvillon, t. III. Un passage de Chemnitz, p. 124, montre que les assiégeants employaient devant Magdebourg des projectiles explosibles.

mais encore des contributions alimentaires et pécuniaires aux Suédois. Il y eut, à la suite de cette négociation, un incident que le grand Frédéric, dans ses mémoires sur la maison de Brandebourg, a raconté en ces termes: « Lorsque l'Électeur s'en retourna à Berlin, l'armée suédoise le salua d'une triple décharge de canons. Comme ces pièces étaient chargées à balles et braquées vers la ville, il y eut beaucoup de maisons et de toits que les boulets endommagèrent ; les habitants trouvèrent cette civilité un peu gothique et hérule [1]. »

On pense qu'un projet de mariage entre Christine, fille de Gustave, et le prince brandebourgeois qui fut depuis le grand Electeur, avait facilité la résignation de l'Electeur, dont la résistance, d'après certains historiens, n'avait même été que simulée.

Après les arrangements de Berlin, Gustave-Adolphe alla en Poméranie pour presser le siége de Greifswald, qui venait en réalité de se rendre. Tilly forçait de son côté l'archevêque luthérien de Brême, parent de Gustave-Adolphe, à renoncer à l'alliance de Leipzig, formée par les princes protestants et notamment par la

1. *Œuvres de Frédéric II*, 2e édition de Decker, t. Ier, p. 10.

Hesse, dont le Landgrave défendit sa neutralité contre les exigences du généralisme catholique.

A la fin de juin, Tilly réunit toutes ses troupes à Vieux-Brandebourg et en passa la revue. Mais tandis que ce général perdait son temps en marches indécises, sans utiliser l'effet moral de la chute de Magdebourg, le roi de Suède se fortifiait dans le vaste quadrilatère qu'il occupait, ayant la Baltique à dos, l'Elbe à sa droite, l'Oder à sa gauche, et la ligne de la Sprée et du Havel sur son front.

Bientôt il étendit et fortifia cette situation ; maître de la rive droite de l'Elbe, il s'agissait pour lui de s'emparer de la rive gauche pendant l'absence de Tilly. Il passa le fleuve près de Tangermünde et alla camper dans la forte position de Werben, qui, bien que placée sur la rive gauche, commandait l'embouchure du Havel dans la rive opposée de l'Elbe.

Adossé à une concavité de la rive gauche de ce dernier fleuve, couvert sur son front par la ville de Werben, par des marais et de vieilles digues fortifiées, le tout lié par un pont de bâteaux avec la rive droite de l'Elbe, maître ainsi de l'angle formé par l'embouchure du Havel et aussi de la ville voisine de Havelberg, le roi pouvait attendre, dans cette situation inexpugna-

ble, la décision des princes protestants, qu'il voulait voir se prononcer en sa faveur.

Tilly, qui n'avait pas défendu sérieusement le passage de l'Elbe, accourut et parut le 26 juillet (ancien style) devant le camp de Werben. Mais il ne put lui livrer que d'infructueuses attaques, et il se retira le 29 juillet vers Tangermünde, et plus tard sur Wolmirstadt. Il y eut, pendant une partie du mois d'août, au sud-ouest de Werben, diverses escarmouches entre les Suédois et les Impériaux, dont Chemnitz s'est plu à narrer les détails, en vrai chroniqueur militaire [1].

Le Mecklembourg, ainsi coupé de tout secours de la part de Tilly, se rendit aux Suédois; et au commencement d'août, il ne restait de cette province que Rostock, Wismar et Domitz dans la possession des Impériaux. Ces places se rendirent quelques mois plus tard.

Les anciens ducs de Mecklembourg qui avaient dès l'année précédente noué des intelligences actives avec le roi [2], furent rétablis en grande

1. Il raconte qu'un soldat suédois n'eut pas, dans une de ces affaires, moins de 2,000 ducats hongrois pour sa part de butin. La Hongrie a été un des principaux centres de la production de l'or, jusqu'à la découverte des mines du Brésil.

2. V. Chemnitz, p. 67 à 69.

pompe par le roi de Suède, et les habitants des duchés furent solennement déliés de toute obéissance envers Wallenstein [1].

Pendant qu'il occupait Werben, Gustave y reçut le renfort de quelques milliers de Suédois qui lui furent amenés par la reine de Suède, et d'un corps anglais levé au moins en apparence aux frais du marquis Hamilton, qui en avait le commandement, mais qui, en désaccord avec le général suédois Baner, n'en tira presque aucun service et le laissa se fondre dans l'indiscipline et les privations. Ce corps servit de prétexte à des réclamations du ministre anglais Henry Vane, en faveur du gendre du roi Jacques, le malheureux Electeur palatin, dont Gustave ménageait la personne, mais ne voulait point épouser la cause.

Jusque-là, Gustave n'avait reçu presque aucun secours spontané de l'Allemagne protestante. Mais la victoire venait de parler efficacement pour lui.

1. Les ducs Adolphe-Frédéric et Jean-Albert de Mecklembourg ayant été soupçonnés par l'empereur Ferdinand d'entretenir des relations secrètesavec le roi de Danemark, avaient été mis au ban de l'Empire, et, par une patente du 1er février 1628, dépossédés de leur duché au profit de Wallenstein.

Ce fut à Werben qu'au mois d'août 1631, Gustave conclut avec le Landgrave de Hesse un traité qui devint, pour ainsi dire, le type d'autres conventions avec les princes protestants d'Allemagne.

Gustave assurait au Landgrave sa protection et la garantie de ses possessions, même celle des conquêtes qu'il pourrait faire sur la Ligue, la restitution des armes qui seraient empruntées par les troupes suédoises, le commandement des troupes en l'absence du roi.

Le Landgrave promettait, de son côté, de secourir le roi avec ses troupes et son argent, et de lui ouvrir ses forteresses, que le roi de Suède aurait la faculté même d'agrandir. Mais les troupes suédoises sur son territoire devaient lui prêter serment de fidélité.

Il devait y avoir une caisse commune pour les frais de la guerre. Les Suédois campés dans le pays du Landgrave durent recevoir des prestations déterminées à la charge des habitants.

Le Landgrave pouvait, enfin, pendant certain délai, associer d'autres princes au bénéfice de son traité avec la Suède.

Un écrivain de notre temps a comparé cette diplomatie conquérante de Gustave-Adolphe avec celle que Napoléon porta cent soixante-quinze ans plus tard en Allemagne.

Ce fut aussi à Werben que le duc Bernard de Saxe-Weimar, militaire déjà éprouvé, quoique âgé seulement de 26 ans, vint se mettre au service de Gustave, qui lui fit espérer la possession des évêchés de Bamberg et de Würtzbourg avec le titre de duc de Franconie, et qui le nomma, après un combat brillant, colonel de ses gardes à cheval.

Ce fut là encore que Gustave-Adolphe fut joint par un jeune volontaire du midi de la France, qu'il prit en amitié, fit entrer dans sa garde et mit en relation avec son fils naturel. Ce jeune béarnais suivit ses drapeaux et sa personne de Breitenfeld à Lützen, sous un nom de guerre qui cachait celui de sa famille, et il avait obtenu du roi de Suède la commission nécessaire pour la levée d'un régiment dont il devait être le chef. Il s'appela plus tard, en France, le maréchal de Gassion [1].

Tilly, ayant sur sa droite la Marche de Brandebourg dévastée et sur sa gauche la Hesse révoltée, devait se replier sur l'Electorat de Saxe. Comme il s'y vit refuser les vivres dont il avait besoin, il viola pour son compte cette neutralité

1. *Vie du maréchal de Gassion*. Paris, 1673. (V. chap. IV à XXIII.)

saxonne que le roi de Suède n'osait violer lui-même.

C'était sur ce nouveau terrain que la lutte décisive allait s'engager.

Le duc de Bavière voulait ménager dans l'Electeur de Saxe les princes protestants : l'Empereur ne le voulait point, et il donna à Tilly des renforts de troupes revenus d'Italie, à condition de les employer contre l'Electeur de Saxe.

Au lieu d'écraser immédiatement la petite armée saxonne, comme son lieutenant Pappenheim le lui conseillait, Tilly, peut-être par un sentiment de ménagement pour l'opinion de l'un de ses deux maîtres, laissa l'armée saxonne se retirer à Torgau et se contenta de forcer Mersebourg et Leipzig, en pillant et rançonnant le pays d'alentour.

L'Electeur de Saxe, poussé à bout, envoya son feld-maréchal Arnim implorer le secours du roi de Suède, qui s'était avancé de Werben à Wittenberg, et qui conduisit plus tard ses troupes entre Coswig et Torgau. Gustave fit revenir trois fois Arnim avant de lui dicter ses conditions, qui se réduisirent au payement d'un mois de solde des troupes suédoises, à l'ouverture des places fortes sur l'Elbe, à l'entretien des troupes suédoises par les Saxons tant qu'elles

seraient sur le territoire de l'Electeur et à la réunion des deux armées, après une alliance offensive et défensive entre les deux princes [1].

L'armée suédoise et l'armée saxonne opérèrent, le 15 septembre, leur jonction à Düben, sur la Mulde, et l'Electeur de Brandebourg vint y saluer le roi.

La scission religieuse et politique était désormais plus profonde en Allemagne qu'elle ne l'avait jamais été depuis le début de la guerre de Trente ans. Gustave se trouvait à la tête du protestantisme allemand. La pensée fondamentale de son expédition était réalisée, et il n'avait plus qu'à en poursuivre le développement et le succès.

1. Fryxell, p. 324.

CHAPITRE V

De Düben à Mayence
(1631)

Quand les armées suédoise et saxonne furent réunies, on délibéra sur le plan à suivre, et Gustave affecta une grande réserve, avant de livrer une bataille dans laquelle, disait-il, deux chapeaux d'électeur seraient plus compromis que sa propre couronne; mais l'Electeur de Saxe, dont le pays était le théâtre de la guerre, insista pour la marche en avant, et il fut résolu de se diriger sur Leipzig et d'attaquer l'ennemi. Dès le 16 septembre, Gustave passa la Mulde à Düben et se rendit à Wolkau.

Cependant Tilly avait forcé Leipzig à lui ouvrir ses portes, et il prit position au nord de la ville, en face de l'avant-garde ennemie. Il commandait en personne l'infanterie, qui constituait le centre de son armée, et avait sa cavale-

LEIPZIG.

Histoire de Gustave-Adolphe.

rie sur ses ailes sous les ordres de Fürstenberg à sa droite et de Pappenheim à sa gauche.

L'armée de Gustave avait son centre et sa droite composés des troupes à la solde du roi, mais dont une partie seulement était suédoise [1]; les Saxons formaient l'aile gauche.

L'armée protestante était, dans toutes ses parties, composée de deux lignes de bataille distinctes. Gustave inaugurait cet amincissement des formations qui a progressé continuellement jusqu'à nos jours, et a fait même aujourd'hui presque disparaître les lignes régulières devant les formations éparses des tirailleurs.

Quand les armées furent en présence, Gustave-Adolphe adressa une allocution à ses officiers [2]. Il leur dit qu'il ne leur avait, jusqu'à présent, promis aucune richesse; mais que, s'ils étaient vainqueurs, ils seraient non-seulement maîtres d'un camp plein de trésors, mais que la *rue des prêtres (rasæ cohortis,* dit Chemnitz) leur serait ouverte pour les récompenser de leurs fatigues [3].

1. Un tiers seulement, d'après Klopp, t. II, p. 331, qui porte à la moitié le contingent *allemand* dans l'armée du roi de Suède. Cette nationalité dominait presque exclusivement dans les armées saxonne et impériale.

2. Klopp, t. II, p. 332.

3. Il fit observer à ses cavaliers, suivant Chemnitz, que la

Par ce mot, empreint d'une trivialité familière que Gustave-Adolphe laissait paraître assez souvent dans ses discours, le roi annonçait le projet qu'il réalisa, en effet, de marcher vers les Electorats ecclésiastiques du Rhin, après la victoire.

Après avoir exhorté ses soldats en visitant leurs bivouacs, Gustave passa le reste de la nuit dans sa voiture, avec les généraux Horn, Baner et Teufel et pendant un moment d'assoupissement il rêva qu'il luttait contre Tilly et que, l'ayant enfin jeté à terre, il en avait été cruellement mordu au sein gauche [1].

Tilly n'était point, suivant certains historiens, pressé de combattre; il préférait attendre des renforts qu'Aldringer lui amenait d'Italie, et il avait établi son camp dans une forte position, à Euttriz, petit bourg près de Leipzig. Mais Tilly avait pour son meilleur lieutenant le feld-maréchal Pappenheim, arrivé jeune encore à une haute position militaire, et à qui était due surtout la prise de Magdebourg.

Pappenheim, opposé aux lenteurs et aux précautions de Tilly, aurait engagé un combat de

cavalerie impériale l'emportait par la grandeur des chevaux, et que leurs premiers coups devaient tendre à démonter les cavaliers ennemis en tuant leurs montures.

1. Villermont, *Tilly, ou la guerre de Trente ans*, t. II, p. 172.

cavalerie qui força le vieux général à descendre dans la plaine où eut lieu la bataille du 7 septembre, bataille qui a reçu souvent le nom de *Leipzig*, mais à laquelle les écrivains plus exacts donnent celui de *Breitenfeld*, du nom du lieu près duquel elle fut livrée, à un mille allemand au nord de Leipzig, entre les villages de Breitenfeld, de Wetteritz, de Seehausen, de Gœpschelwitz et de Podelwitz.

Suivant d'autres écrivains peut-être plus exacts, Tilly s'était librement avancé jusqu'à Breitenfeld; et ce fut sur ce champ de bataille, accepté par lui, que l'initiative de Pappenheim hâta le début de l'action [1].

L'armée suédoise comptait treize mille fantassins et huit mille chevaux, l'armée saxonne était composée de dix-huit mille hommes : total, trente-neuf mille hommes pour les deux armées combinées [2]. Les Impériaux étaient seulement au nombre de trente-quatre mille.

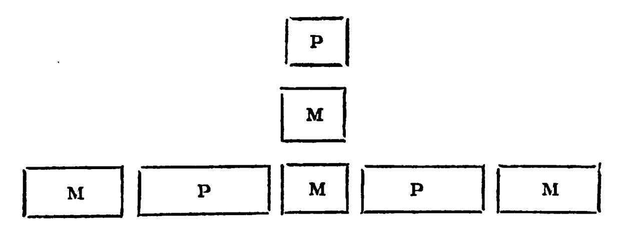
On vit aux prises, dans la bataille de Breitenfeld, la vieille tactique espagnole, avec ses for-

1. Voir dans ce sens le Mémoire annexé à l'ouvrage de Gualdo, traduit par Francheville, p. 414.

2. Droysen attribue, non trente-neuf mille, mais quarante-six mille hommes à ces deux armées réunies sous le commendement du roi de Suède.

mations épaisses, lourdes et compactes, contre la nouvelle tactique suédoise, avec ses formations plus articulées, plus minces et plus mobiles. D'un côté, des masses d'infanterie, armées de piques, ressemblant à des châteaux-forts avec des bastions de feu sur les quatre angles, et souvent aussi des rangées de mousquetaires sur tous leurs côtés; de l'autre, des demi-brigades d'un effectif d'environ douze cents hommes, subdivisées en groupes de piquiers et de mousquetaires se soutenant réciproquement et fortifiant par leur mélange l'imperfection de leurs armes séparées [1]. Cette dernière tactique l'emporta, et

1. Droysen, p. 403, t. II. La formation de la demi-brigade est figurée ainsi qu'il suit, avec ses subdivisions de piquiers et de mousquetaires :



Cette formation aurait été, d'après Harte, le résidu d'une formation en brigades plus compliquée, et elle aurait été quelquefois remplacée par une formation en *quart de brigade*. V. Gfrœrer, p. 912, pour les plans de ces deux autres formations.

Breitenfeld est le plus beau fleuron de la gloire militaire de Gustave-Adolphe.

La bataille eut en quelque sorte trois actes.

Dans le premier, la cavalerie impériale chercha à déborder la droite suédoise commandée par Baner, mais fut rompue par celle-ci.

Dans le second, les Impériaux, après avoir échoué contre l'extrême droite suédoise, enfoncèrent les Saxons, dont la cavalerie seule fit une sérieuse résistance. Mais Gustave-Adolphe, ayant placé ses réserves à sa gauche sur une ligne formant un angle obtus avec sa ligne de bataille principale, parvint, par la supériorité de son feu de mousqueterie et d'artillerie légère, à rétablir la bataille avec avantage.

Le régiment de cavalerie d'Ostrogothie, joint aux mousquetaires d'élite, commandés par le feld-maréchal Horn, mit enfin en déroute les Impériaux, mal protégés par une grosse artillerie, que leur mouvement avait laissée à trop grande distance du combat et qui fut prise par les Suédois. Pour employer les expressions mêmes du rapport du feld-maréchal Horn que Gustave-Adolphe paraît avoir fait publier peu de jours après l'action [1] : « Le corps de bataille des

1. Ce rapport que nous avons trouvé dans la bibliothèque

Impériaux, après avoir fait essuyer aux Suédois quelques *salves furieuses,* fut rompu et dispersé, à l'exception de quatre régiments [1], qui se sauvèrent dans l'obscurité absolue produite par une épaisse poussière. » Rédigé pour la publicité, le rapport du feld-maréchal Horn garde le silence sur les canons enveloppés de cuir, employés par l'armée suédoise et dont d'autres relations constatent les puissants effets. Il est possible que Gustave tînt à ce qu'ils ne fissent de bruit que sur le champ de bataille.

Un écrivain militaire attribue la victoire de Breitenfeld à la présence d'esprit de Baner en résistant à Pappenheim, à la prompte expédition des renforts envoyés par Gustave à sa gauche, et à la faute qu'aurait commise Tilly de trop poursuivre les Saxons au lieu de se rabattre sur la gauche suédoise [2].

Tilly, toujours victorieux jusqu'à ce jour, n'échappa aux vainqueurs que par une grande fer-

de l'Université de Leipzig, a été imprimé en 1631 sous ce titre : *Copia eines schreibens des hochgebornen Herrn Gustavi Horn, feld-marschalls, schriftlicher bericht wie es in der schlacht des* 7 *september*, etc.

1. C'étaient les régiments wallons de Blankart, Balderon, Dietrichstein et Geysa.

2. Du Jarrys, t. II, p. 106.

meté à ne pas se rendre. Il se retira blessé à Halle, et ensuite au nord-ouest, près de Gœttingen avec un noyau de 5,000 hommes environ, laissant son artillerie aux mains des vainqueurs, ainsi qu'une centaine de drapeaux, et 10 à 12,000 hommes couchés sur le champ de bataille.

Pappenheim, qui avait fait des efforts considérables, mais infructueux pour le succès, écrivait à Wallenstein, peu de jours après, qu'il n'avait plus d'espoir que dans son retour à la tête des armées de l'empereur. Mais le duc de Friedland hésitait sur la ligne à suivre, et essayait de traiter avec Gustave [1].

L'Electeur de Saxe, qui avait quitté le champ de bataille après la retraite de ses troupes, rejoignit le roi à la hâte; et dans une conversation avec Salvius, envoyé près de lui par Gustave, il lui dit qu'il ne tiendrait pas à lui que la couronne du roi des Romains fût placée sur la tête de son puissant allié [2]. Voulait-il exciter ou seulement sonder son ambition?

L'effet moral de la victoire de Breitenfeld fut immense, et le portrait du roi de Suède se ré-

1. Droysen, t. II, p. 435.
2. Droysen, t. II, p. 418 à 420.

pandit jusque dans les plus humbles chaumières de l'Allemagne. La terreur fut extrême à Vienne; et, si l'on en croit un historien suédois, les moines y élevèrent au nord du Danube une chapelle en l'honneur de sainte Brigitte, afin de l'engager à détourner des fidèles la fureur de ses compatriotes [1].

Gustave, ayant marché sur Halle, qui dépendait de l'archevêché de Magdebourg, commença à y appliquer le système, qu'il poursuivit depuis, de s'assujettir directement les principautés électives et ecclésiastiques, en se bornant à faire des traités avec les princes héréditaires d'Allemagne. Il exigea le serment et hommage de la ville de Halle. Il y fit une convention avec le prince Louis d'Anhalt, qu'il prit sous sa protection, et il l'assujettit à lui fournir une contribution mensuelle [2].

A ce moment solennel de son histoire, si Gustave-Adolphe n'avait eu pour objet que la souveraineté de la Baltique et la sécurité de la Suède, le but prétendu défensif de la guerre pouvait paraître assuré. Une épaisse ceinture d'Etats protestants affranchis séparait désor-

1. Fryxell, p. 351.
2. Klopp, t. II, p. 338, et Droysen, t. II, p. 430.

mais la Suède des domaines de l'Empereur et des centres de son pouvoir. La paix à une fin délimitée pouvait être bientôt obtenue ou imposée.

Si notamment l'abolition de l'Edit de Restitution avait été le simple but de Gustave, il pouvait y arriver rapidement; et, sur la route de Vienne, il rencontrait seulement l'objection stratégique tirée des retours offensifs, que Tilly, grossissant successivement les débris de son armée, pouvait encore faire sur les derrières de l'armée victorieuse.

Mais tout indique que la question était placée sur un terrain plus large, et qu'une grande ambition, animant le roi de Suède, le disposait peu à une paix trop facile et dominait les questions militaires qui pouvaient se placer à côté de sa pensée politique.

Ce fut à Halle qu'eut lieu la grande délibération de Gustave avec ses généraux et ses alliés sur la marche à suivre.

L'Electeur de Saxe proposa de se diriger avec ses troupes vers la Franconie, pour y faire prévaloir la cause protestante et anéantir les soutiens de la Ligue catholique, tandis que Gustave s'avancerait sur Vienne. La résolution inverse fut proposée par le prince Guillaume de Saxe-Weimar, frère aîné de Bernard, et elle fut rati-

fiée par le roi de Suède. Celui-ci, dit Chemnitz, se décida à pénétrer en Franconie, pour y relever ses coreligionnaires affligés dans la haute Allemagne, y visiter *la troupe rasée* dans son *nid*, et faire face à Tilly s'il voulait s'opposer à sa marche [1].

La politique du roi aimait mieux compromettre l'Electeur de Saxe avec l'Empereur que lui laisser prendre la direction des confédérés de Leipzig, et Gustave voulait se réserver en Allemagne des conquêtes dont il avait annoncé d'avance le partage à ses compagnons d'armes.

Le résultat des délibérations de Halle est un sujet des plus graves.

Il n'y a pas dans l'histoire de Gustave-Adolphe de point plus controversé. Sa marche stratégique après Breitenfeld, et la véritable nature de ses desseins généraux dans la guerre d'Allemagne ont été vivement discutés. La première question n'est jusqu'à certain point, pour nous, qu'une branche de la seconde.

A ne regarder que certaines autorités, il faudrait condamner, sans hésitation, le parti pris par le roi de Suède.

Son habile chancelier Oxenstierna lui mani-

1. P. 180.

festa, peu de temps après, son regret de ne l'avoir pas vu marcher sur Vienne.

Et le cardinal de Richelieu s'est exprimé avec moins de réserve encore : « Ou Dieu, dit-il dans ses *Mémoires* et en parlant de la maison d'Autriche, ne voulait pas l'entière destruction de cette maison, qui eût été lors trop préjudiciable à la religion catholique, et détourna le roi de Suède du conseil qui lui était avantageux de prendre, ou le même Dieu, qui ne donne pas tout à tous, mais divise ses dons diversement à un chacun, avait donné à ce roi, comme à Annibal, la science de vaincre, mais non celle d'user de la victoire [1]. »

Quelle que soit la gravité de ces jugements, il nous semble juste, dans certaine mesure, de les récuser.

Oxenstierna était un grand et sage esprit, qui avait donné un conseil utile au bonheur matériel de son roi et de son pays en repoussant l'idée de la guerre en Allemagne ; mais, à ce point de vue, pouvait-il désirer autre chose que la conclusion de cette entreprise, et au besoin peut-être son désaveu par les voies les plus promptes ?

1. *Mémoires*, t. VII, p. 265.

Quant à Richelieu, aux prises avec le corps à deux têtes de la maison de Hapsbourg, qui l'inquiétait pour l'indépendance française, il était un juge imparfait de la politique de Gustave, toujours plus différente de la sienne propre qu'il ne l'avait peut-être compris, à son point de vue exclusif, dès l'origine.

Richelieu luttait contre l'Espagne-Autriche, et Gustave contre l'Empire catholique. Richelieu eût été désarmé si la couronne impériale eût été transmise à la maison de Bavière. Gustave n'aurait vu dans un pareil changement aucun motif de renoncer à ses desseins.

Richelieu combattait la maison d'Autriche, quoique catholique. Et c'était surtout parce que le catholicisme était enraciné dans la constitution germanique, que Gustave, souverain d'un pays de protestantisme exclusif, combattait l'Empire et voulait modifier son organisation d'une manière sérieuse et profonde.

On peut juger contraire aux intérêts du pays dont Gustave était souverain, la pensée qui lui avait inspiré sa descente en Allemagne. On peut même penser qu'elle était périlleuse pour l'Allemagne, et dire, avec l'historien allemand Spittler, que la mort du héros n'a pas été un malheur pour ce dernier pays.

Mais quand on examine le but que l'ensemble des actes de Gustave mit de plus en plus en relief, les paroles par lesquelles il avait annoncé la longueur de la guerre et les effets mêmes qui ont été la suite de son intervention, il semble qu'il existe entre tous ces faits un lien logique puissant, qui ne lui permettait guère d'hésiter sur la marche à suivre après la bataille de Breitenfeld. Un de ses plus grands admirateurs ne s'y est pas trompé : « Le conseil d'Oxenstierna eût été bon, dit Mauvillon, si Gustave n'avait eu réellement et uniquement en vue que de forcer l'Empereur à rétablir les choses sur l'ancien pied, qu'à affermir la religion protestante et à procurer satisfaction pour le passé et sûreté pour l'avenir. Mais il songeait encore plus à ses propres intérêts qu'à tout, et je ne sais si ceux qui soupçonnèrent que la délivrance des protestants n'était que le prétexte de son expédition et qu'il pensait véritablement à la conquête de l'Allemagne, lui firent beaucoup de tort. »

Gustave ne voulait point une prompte paix. Il avait besoin pour ses plans de réorganiser et de reconstituer en quelque sorte l'Allemagne protestante. Il l'avait vue divisée pendant les premières périodes de la guerre de Trente ans; il voulait la voir unie sous sa direction.

Il avait vu les protestants de l'Ouest écrasés par l'influence catholique; c'étaient ceux-là qu'il voulait surtout relever, et c'est au milieu d'eux que ses successeurs trouvèrent, à Heilbronn, leurs meilleurs appuis.

Il avait vu l'ascendant du clergé catholique régnant aux bords du Rhin, et c'était là même qu'il voulait asseoir son influence et poser les premiers jalons de cette confédération protestante, dont un ciment suédois devait, dans sa pensée, constituer la force et la solidité à venir. Cette politique resta celle du gouvernement suédois. Lorsque le feld-maréchal Horn traita avec Colmar à la fin de 1632, il déclara que la couronne de Suède ne réclamait d'autres droits que ceux des Empereurs [1].

Voilà comment nous considérons cette question de la direction des opérations militaires de Gustave après Breitenfeld. Des militaires l'ont discutée avec talent [2]; Chemnitz n'a même vu dans les motifs du roi que la crainte d'un retour offensif de Tilly contre l'Electeur de Saxe trop faible pour lui tenir tête; mais la question nous

1. Chemnitz, p. 356.

2. V. Grimoard, *Histoire des conquêtes de Gustave-Adolphe*, t. III, p. 6.

paraît en réalité moins stratégique que politique.

Nous nous rangeons donc au fond sur cette matière complexe à l'avis d'un auteur allemand renommé pour ses écrits de stratégie, Clausewitz, qui a laissé dans ses œuvres posthumes une appréciation remarquable de la conduite de Gustave-Adolphe après la victoire de Breitenfeld [1].

« Le reproche, dit-il, que le chancelier Oxenstierna a fait au roi de n'avoir pas alors marché sur Vienne est aussi connu que les recherches de tous les écrivains sur ce point contesté de son plan d'opérations. Mais ce plan dépendant des visées politiques que Gustave-Adolphe renfermait dans son âme, ces recherches sont assez inutiles. Si l'on fait abstraction des conséquences politiques que cette marche sur Vienne eût pu amener, il paraît démontré qu'elle était sans difficultés et plus décisive que l'opération préférée par Gustave. Mais quels résultats eût-elle amenés? Qu'on étudie les princes allemands de l'époque et qu'on voie combien ils étaient peu disposés à s'atteler au

1. Extrait du deuxième volume de l'ouvrage sur la *Guerre de Trente ans*, publié à Schaffhausen, en 1831, par M. Charles du Jarrys, baron de la Roche, capitaine badois.

char d'un conquérant heureux, combien ils aimaient leur indépendance et combien certains d'entre eux avaient déjà préparé de forces. Gustave-Adolphe n'était pas un capitaine hardi et envahisseur, comme ses trois campagnes en Allemagne le démontrent : il préférait la guerre technique, manœuvrière, méthodique ; en y ajoutant les raisons politiques ci-dessus, on peut comprendre aisément comment il en est venu à préférer la formation d'un théâtre de guerre régulier à une marche sur Vienne. Il eût pu obtenir à Vienne tout pour les protestants, rien pour lui-même. Mais pour se constituer un théâtre de guerre régulier, il n'y avait aucun moyen plus naturel et meilleur que celui qu'il choisit. La Poméranie entière était dans ses mains ; il possédait dans la Marche les villes les plus importantes, l'Electeur de Brandebourg était son allié et il n'y avait là point d'ennemis. La Saxe, il est vrai, était toujours plus ou moins menacée du côté de la Silésie, mais son Electeur était assez fort pour se soutenir : la défense de son pays et la conquête de la Bohême qui lui était possible sollicitaient d'ailleurs naturellement son activité. Un petit corps composé principalement d'Ecossais était donc suffisant pour Gustave-Adolphe du côté de la Saxe et de la

Silésie, afin d'y empêcher tout grand malheur. Magdebourg était encore dans les mains des Impériaux, et Baner avait été laissé en arrière pour l'assiéger. Le Mecklenbourg était conquis jusqu'à Rostock et Wismar. Tott, avec son corps d'armée, devait assiéger ces deux villes. Dans le Brunswick, les troupes du cercle de Basse-Saxe tenaient en respect les faibles contingents de l'ennemi. En Westphalie, les Impériaux avaient peu de troupes. Les Etats catholiques du Rhin étaient faibles pour leur défense. La Hesse où Tilly s'était rendu, était alliée à Gustave-Adolphe. La riche Franconie offrait des trésors et des provisions. Elle était sans forteresse importante, remplie de petits princes plus faciles à gagner que les grands. Qu'y avait-il de plus naturel que d'y marcher en partant de Leipzig, et, après l'avoir occupée, de couper Tilly d'avec l'Autriche et la Bavière, de le faire sortir de la Hesse et, par cette position, de séparer de l'Autriche les Etats catholiques du Rhin moyen et inférieur, ainsi que les troupes ennemies laissées dans la Westphalie et la Basse-Saxe, enfin d'isoler tout le Nord de tout le Sud de l'Allemagne. Telle était l'idée de Gustave-Adolphe, et il l'a exécutée sauf la prise de Philippsbourg et de Heidelberg dont les affaires de Franconie le

détournèrent, et sans lesquelles il eût étendu sa base jusqu'à Strasbourg son alliée. Cette opération est en réalité un bel ensemble stratégique, et témoigne de l'esprit riche en combinaisons de Gustave-Adolphe. »

Gustave marcha donc vers l'Ouest, précédé d'envoyés chargés de préparer des arrangements avec les villes de Nürenberg, Ulm et Strasbourg, à l'aide des pasteurs luthériens, et d'une sorte de diplomatie relativement démocratique, qu'il déployait dans ses rapports avec ces villes et qu'il savait, à l'égard de Nürenberg notamment, appuyer par de violentes menaces, en refusant aux protestants tout droit de rester neutres.

Erfurt, avec sa bourgeoisie luthérienne et ses fondations catholiques, avec une chancellerie relevant de l'archevêque de Mayence, se trouvait dans une situation hybride et éprouvait des hésitations qui furent levées par l'arrivée soudaine d'un régiment de cuirassiers suédois. Le roi tint aux conseillers et aux notables de la ville un long discours, dans lequel il fit briller à leurs yeux l'espérance d'être constitués un jour en libre république [1]. Il leur déclara qu'il n'avait

1. Klopp, t. II, p. 242.

entrepris la guerre que pour se défendre contre l'Empire menaçant la sécurité de ses Etats; que, dans la tempête essuyée par le protestantisme, personne n'avait le droit de se croiser les bras, mais que tous devaient travailler à sauver le navire; qu'il lui serait facile de conclure la paix avec l'Empereur, mais *qu'un instinct divin,* une *vocation divine*, l'appelaient à assurer la sécurité de ses coreligionnaires et de ses frères.

Malgré sa confiance dans l'effet de ses paroles, il prit à l'égard des habitants d'Erfurt des sûretés immédiates.

Les clefs de la ville furent remises à Gustave et ne furent rendues au conseil qu'après la mort du roi. Serment fut prêté au roi et à l'Electeur de Saxe; une chancellerie saxonne remplaça la chancellerie mayençaise [1], et la reine de Suède fut installée dans un palais que lui fournit la ville, sous la garde d'une garnison suédoise.

Ce fut à Erfurt qu'à la fin de septembre, Gustave fit, avec les ducs de Saxe-Weimar, un traité analogue à celui qui l'unissait déjà au landgrave de Hesse.

Arrivé à Würtzbourg sans difficulté, dans

1. Gfrœrer, p. 874.

les premiers jours d'octobre, après s'être emparé de Kœnigshofen et de Schweinfurt, le roi prit d'assaut la forteresse de Marienbourg, voisine de Würtzbourg. Le colonel d'artillerie Léonard Torstenson se distingua dans cette opération. C'est la première fois qu'on voit paraître dans les fastes de l'histoire suédoise le nom de ce grand homme de guerre, duquel on a écrit dans son épitaphe, à l'église des Chevaliers de Stockholm, qu'élève militaire du grand Gustave, il fut en quelque sorte le maître de Charles X.

A la garnison de Marienbourg qui demandait quartier, les Suédois répondirent : « Oui, le quartier de Magdebourg. » Le carnage fut affreux, quinze cents hommes de garnison furent passés au fil de l'épée, des prêtres et des femmes y périrent [1]; et le commandant seul fut épargné à la condition de livrer les trésors et approvisionnements accumulés par le riche évêque de Würtzbourg dans la forteresse, où se trouvaient de nombreux foudres du meilleur vin de Franconie. Les bibliothèques de l'évêque, de l'Université et du collége des Jésuites furent envoyées à Upsal.

1. Chemnitz dit cependant qu'un ordre du roi assura (*præclaro edicto*) la vie et la pudeur des femmes.

Dans l'abondance qui suivit cette conquête, le soldat suédois perdit sa frugalité, et Salvius écrivait à ce sujet : « Nos gens s'habituent fort bien au vignoble. Dans les guerres polonaises, ils devaient se contenter d'eau et de gros pain moisi pour leur souper; maintenant le Finlandais mélange le pain de froment au vin dans le fond de son casque. »

L'impression produite par la prise de Würtzbourg sur les princes catholiques fut considérable.

L'évêque de Bamberg offrit d'ouvrir ses portes à Gustave; mais les choses ayant traîné en longueur, le prélat eut le temps de se jeter dans les bras de Tilly et de retarder sa soumission au roi de Suède.

Celui-ci traita, à Würtzbourg, avec le duc de Lünebourg, avec les envoyés du duc de Würtemberg et de la ville de Nürenberg, avec Anspach et Bayreuth, enfin avec tous les princes et Etats du cercle de Franconie.

L'évêque de Würtzbourg s'étant éloigné, Gustave convoqua tous les princes protestants du cercle de Franconie, réclama l'hommage du pays et institua des administrations nouvelles.

Il y eut deux gouverneurs royaux et un chancelier qui présidèrent à l'administration civile,

s'emparèrent des cloîtres, maisons et châteaux du clergé catholique, et rétablirent divers pasteurs et instituteurs luthériens.

Il y eut aussi une administration financière distincte, pour percevoir les revenus du pays, et un collége militaire composé d'un commandant supérieur et de plusieurs conseillers nobles.

Enfin, le roi fit donation de plusieurs biens ecclésiastiques, soit à des généraux suédois [1], soit à des hommes importants du pays qui s'étaient rattachés à sa cause.

Dans ces mesures importantes, concernant le cercle de Franconie, que Gustave appelait *son duché* de Franconie, le conquérant affectait toutefois une possession provisoire plutôt que définitive.

Il ne quitta pas Würtzbourg sans faire appel au zèle des protestants de la Souabe et sans sommer les trois Electeurs ecclésiastiques de se déclarer pour lui comme amis ou ennemis et de lui livrer des contributions en vivres et en argent [2].

Dans son édit adressé aux habitants du dio-

1. Sur un autre point, dans l'archevêché de Magdebourg, le roi avait fait aussi diverses donations au général Baner. Klopp, t. II, p. 375.

2. Droysen, t. II, p. 449.

cèse de Würtzbourg [1], il avait parlé de la neutralité promise par lui en traitant avec la France, neutralité qu'il se plaignît d'avoir été violée à son égard, quoiqu'il eût prévenu l'évêque de son arrivée. Il promettait aussi aux catholiques la liberté de leur religion.

Gustave voulait se mettre en règle avec la promesse faite à Bærwalde; mais n'exigeait-il pas plutôt la soumission que la neutralité lorsqu'il se présentait les armes à la main, et reste-t-il probable que si l'évêque de Würtzbourg eût cherché à traiter, le roi lui eût demandé autre chose que ce qu'il réclamait des trois Electeurs ecclésiastiques, c'est-à-dire le passage, des vivres, et enfin la violation de la neutralité en sa faveur?

Cependant Tilly avait reçu de nombreux renforts par sa jonction avec Aldringer et avec le duc de Lorraine, à qui l'Empereur avait fait espérer, suivant quelques historiens, un chapeau d'Electeur pris en Saxe ou en Brandebourg [2]. Il s'était reconstitué une armée plus nombreuse qu'avant la bataille de Breitenfeld. Ayant reformé son artillerie dans l'arsenal de la Ligue, à

1. Chemnitz, p. 196.
2. *Id.*, p. 194.

Hameln, il suivait Gustave-Adolphe et aurait voulu délivrer Würtzbourg; mais il était arrivé trop tard et ne sut pas même ultérieurement arrêter Gustave aux défilés du Spessart, dans sa marche sur Francfort [1].

Cette ville sujette de l'Electeur de Mayence se rendit, après quelques difficultés, aux Suédois ; elle fit entendre en vain, pour parler le langage de Chemnitz, *la chanson (cantilenam) de la neutralité*, mais Gustave fit avancer son armée en bataille dans le faubourg de Sachsenhausen. Le conseil de la ville lui fit ouvrir les portes, et le roi y fit une entrée magnifique. C'était la première fois, dit un historien, que cette capitale de l'Empire allemand ouvrait ses portes à un conquérant étranger [2].

Le 17 septembre, l'avant-garde de Gustave passa le Rhin malgré quelques résistances des troupes espagnoles qui occupaient la rive gauche, et dont le roi de Suède ne triompha pas sans avoir hésité sur le danger de se commettre avec une branche des Hapsbourg, avec laquelle

1. Voir, sur toute cette stratégie malheureuse, Klopp, t. II, p. 347, 348 et 353. L'auteur, quoique panégyriste de Tilly, ne l'excuse pas en soutenant, comme d'autres écrivains, que le duc de Bavière lui interdisait de livrer bataille.

2. Klopp, t. II, p. 357.

il n'avait eu encore aucune hostilité [1]. Par une particularité qui fait bien connaître la force respective des armes de cette époque, les cavaliers espagnols brisèrent deux fois les lignes des mousquetaires suédois qui avaient passé le fleuve sous les ordres du comte Brahé, mais ils furent ensuite arrêtés par les piques du reste de l'infanterie [2].

Ce passage du Rhin exalta l'esprit des Suédois ; le comte Brahé qui l'avait opéré, méritait, suivant l'historiographe Chemnitz, plus qu'une couronne murale pour avoir franchi une pareille barrière. Un monument commémoratif de marbre fut placé entre Stockstadt et Germersheim [3].

Les lieutenants de Gustave coopérèrent à ses succès.

Le Rhingrave poursuivait les Espagnols jusqu'à Baccarach, célèbre, dit Chemnitz, par la générosité de son vin.

Le duc Bernard de Weimar prit Mannheim par surprise.

Le feld-maréchal Horn se rendit maître de

1. Voir, sur les avis demandés par Gustave-Adolphe au Sénat de Suède à cet égard, Droysen, t. II, p. 458 à 468.

2. Klopp, t. II, p. 536. — Gualdo, p. 108.

3. Gfrœrer, p. 891.

Mergentheim, dont il fit un centre d'approvisionnement, et de Heilbronn, où il trouvait dans la garnison beaucoup de Français qu'il fixa sous son drapeau.

Ake Tott s'empara, dans le Mecklenbourg, de Rostock, de Domitz, et un peu plus tard de Wismar.

Baner s'établit sur les ruines de Magdebourg, et quelques cabanes s'y rebâtirent sous sa protection.

Quant à l'Electeur de Saxe, il avait fait pénétrer son armée en Bohême. Il arriva jusqu'à Prague qu'il trouva sans défense, dévastant les propriétés des catholiques, à l'exception de celles de Wallenstein, qui furent de sa part l'objet des plus grands ménagements. Le comte de Thurn et plusieurs autres nobles bannis rentrèrent dans leurs propriétés ; mais la guerre était conduite mollement par l'Electeur, tenté par des négociations espagnoles, et peut-être déjà désireux d'une réconciliation avec l'Empereur.

La diplomatie de Gustave-Adolphe n'était point inactive dans le nord de l'Allemagne. Les princes et ordres du cercle de Basse-Saxe réunis à Hambourg, au mois de novembre 1631, avaient décidé la levée de six mille fantassins et de cinq

cents cavaliers pour libérer le pays des troupes impériales. L'archevêque de Brême s'était rapproché de Salvius, envoyé de Gustave. Les ducs de Lünebourg et le duc de Brunswick traitaient avec le roi de Suède, et l'Electeur de Brandebourg l'appuyait sans se lier absolument avec lui et en laissant, suivant l'expression de Chemnitz, la *toile du traité imparfaite jusqu'à la mort même du roi* [1].

Sans inquiétude sur les forces de Tilly, qui, après des tentatives infructueuses contre Wertheim et Nürenberg (cette dernière ville récemment alliée avec Gustave-Adolphe), semblait paralysé par l'âge, par l'hiver et par le rappel des troupes impériales placées sous le nouveau commandement de Wallenstein rappelé [2], Gustave passa les derniers jours de 1631 et les premiers jours de 1632, alternativement à Francfort et à Mayence.

L'année précédente il avait hiverné à Bærwalde, et maintenant il se trouvait dans le premier siége épiscopal de l'Allemagne, dans la *Ville d'or,* comme on appelait alors Mayence.

1. P. 217.

2. Dès le 15 décembre 1631, Tilly avait renvoyé dix mille hommes à l'Empereur. Klopp, t. II, p. 360.

De là, il donnait des ordres à de nombreuses troupes habilement distribuées en Allemagne, et à des administrations civiles, militaires et financières, qu'il avait établies en Franconie et sur les bords du Rhin. Il tenait une cour brillante ; la reine de Suède était venue d'Erfurt pour le rejoindre ; des envoyés de toutes les puissances et beaucoup de membres de la haute aristocratie allemande étaient accourus auprès de lui. Il était parvenu à placer, en quelque sorte sous son vasselage, presque tous les Etats protestants d'Allemagne, à l'exception de l'Oldenbourg et de l'Ost-Frise qu'il avait admis à la neutralité. Et sa diplomatie laborieuse conclut avec divers princes et diverses villes, dans le commencement de l'année suivante, des arrangements fort intelligents, dont Chemnitz nous a donné le détail [1].

Le landgrave de Hesse-Darmstadt était aussi auprès de lui, mais avec une sorte de mission médiatrice qu'il s'était donnée, et qui le faisait appeler par Gustave, en plaisantant, l'*archipacificateur* de l'Empire.

L'Electeur Palatin, l'infortuné *roi d'un hiver*, était venu de La Haye chercher la protection du

1. V. p. 231 à 234.

vainqueur suédois, mais il n'en recevait que de vains honneurs [1]. Gustave voulait un engagement du roi Jacques en sa faveur.

La France ne laissait pas voir trop d'inquiétudes sur la marche de Gustave. Les troupes de Louis XIII ayant, à la fin de 1631, chassé les Impériaux de Moyenvic, la diplomatie française expliquait à Gustave cette mesure comme nécessitée par les plaintes de l'évêque de Metz contre les déprédations des troupes de l'Empereur. Les mêmes explications étaient transmises à Strasbourg, en y ajoutant l'offre de toute espèce de secours pour le cas où cette ville voudrait, avec l'aide du roi de France, revendiquer sa liberté civile ou religieuse [2]. Cependant le dissentiment des vues était déjà visible et, suivant certains historiens suédois, l'alliance pesait à Gustave comme à Richelieu [3].

Au milieu de ces triomphes, la voix grave du chancelier Oxenstierna, qui avait différé avec Gustave sur la marche à suivre après la victoire de Breitenfeld, le salua, au renouvel-

1. Consulter, sur les rapports de Gustave avec les divers Etats protestants, Klopp, t. II, p. 126, 361, 363, 370, 371, 373, 374, etc.

2. Chemnitz, p. 221.

3. Fryxell, p. 371 à 373.

lement de l'année, de ces mots pleins d'avertissements : « J'aurais mieux aimé vous offrir mes vœux à Vienne qu'à Francfort [1]. »

Si, comme presque tous les souverains, Gustave n'eût pas eu probablement quelques secrets pour ses meilleurs conseillers, il eût pu répondre à Oxenstierna : qu'à Vienne il eût été plus près de la paix et du repos, mais qu'à Mayence il était plus près de ces modifications de l'ordre germanique, objet discutable mais constant de sa politique et de ses efforts, et dont la cour de Vienne elle-même ne pouvait traiter. Oxenstierna avait raison comme ami de son souverain et de son peuple. Gustave était dans la logique de son ambition et de ses ardeurs religieuses qui ont tourné, jusqu'à un certain point, au profit de la civilisation, sinon à celui de l'ambition qui y était mêlée. Rien n'altérait du reste l'union du souverain et du ministre, au milieu de ces contradictions fréquentes. Gustave-Adolphe fit présent à Oxenstierna de la riche bibliothèque de l'archevêque de Mayence, et le chancelier en fit don aussitôt au collége de Westeras

1. Les regrets d'Oxenstierna à ce sujet furent encore exprimés par lui longtemps après dans le Sénat de Suède (*Histoire de Gustave-Adolphe*, d'après les manuscrits d'Arkenholz, p. 384).

qui venait d'être créé en Suède. Le navire chargé de cette précieuse collection fit naufrage dans la traversée.

Du reste, à ce moment du séjour à Mayence, la position diplomatique de Gustave-Adolphe n'était pas moins forte en Europe que sa position militaire.

Gustave avait à la fin de 1631 un effectif de guerre puissant, échelonné en sept corps depuis la Baltique jusqu'à Mayence, et qui devait recevoir des accroissements considérables.

C'étaient : l'armée royale proprement dite, la plus forte de toutes, comptant plus de dix-huit mille hommes ;

L'armée de Franconie de plus huit mille hommes, commandée par Horn.

Il y avait un corps presque égal sous les ordres du landgrave de Hesse, et un autre d'environ quatre mille hommes dans le Mecklenbourg.

L'armée de Basse-Saxe de treize mille hommes était sous les ordres du feld-maréchal Tott, et celle de Magdebourg, presque égale, sous ceux du général Baner. Enfin, les ducs de Weimar commandaient quatre mille hommes.

En tout, Gustave avait, y compris quelques garnisons, soixante-trois mille sept cents hommes d'infanterie et seize mille hommes de cavalerie,

qu'il comptait porter dans l'année 1632 à cent cinquante-trois mille fantassins et à quarante-trois mille cinq cents cavaliers [1].

Les subsides de la France étaient assurés, par le traité de Bærwalde, à l'ennemi de la maison d'Autriche.

Ceux des Provinces-Unies n'étaient pas moins garantis au souverain protestant qui avait ouvert en Franconie la voie des sécularisations appliquées aux propriétés du clergé catholique, et devant les armes duquel les Jésuites s'enfuyaient de tous côtés en France [2].

Le roi Charles Ier d'Angleterre, dont le beau-frère sollicitait l'appui du roi de Suède pour rentrer dans son palatinat, convoitait déjà, lui aussi, une part dans les statues et les peintures que l'armée victorieuse de Suède pouvait ravir à Munich [3].

Les Turcs inspiraient des craintes à l'Empire, et le patriarche de Constantinople correspondait avec Oxenstierna [4].

Enfin le pape Urbain VIII lui-même, quoiqu'il eût félicité Tilly sur la prise de Magde-

1. Droysen, p. 464.
2. Klopp, t. II, p. 391 et 392.
3. *Ibid.*, p. 399.
4. *Ibid.*, p. 482.

bourg, semblait redouter plus les exigences éventuelles des Allemands et des Espagnols que l'influence lointaine du jeune conquérant, qui faisait démentir dans les pays catholiques toute intention religieuse mêlée à ses entreprises. Le pontife, ébloui ou résigné, comparait à Jules César [1] ce favori de la fortune, dont la chute prématurée devait donner prochainement à la comparaison d'Urbain VIII une confirmation fatale et inattendue.

1. Klopp, t. II, p. 396.—Ce pape aurait cependant envoyé 100,000 écus à Vienne, d'après la traduction du livre de Gualdo par Francheville, p. 95.

CHAPITRE VI

De Mayence à Munich

(1632)

Les hommes d'initiative trouvent souvent l'isolement, au milieu des sociétés auxquelles ils appartiennent, et dont leurs propres intérêts ne sont en rien séparés. Les obstacles qu'ils rencontrent s'accroissent naturellement, si quelque contrariété d'intérêt vient s'y ajouter.

Gustave-Adolphe, en voulant relever la situation politique du protestantisme en Allemagne, s'était armé pour une idée d'avenir, et avait répondu à d'anciennes demandes de secours que ses coreligionnaires lui avaient adressées. Mais il était étranger à l'Allemagne et il représentait des intérêts nationaux, liés en quelque sorte à sa personne, et distincts de l'intérêt religieux plus général dont il avait épousé la cause. Si ses victoires firent cesser les craintes qu'inspirait sa faiblesse à certains princes pro-

testants, elles en firent naître d'autres, fondées sur les exigences possibles de sa puissance. Si ces princes n'avaient pas entendu tout ce que le roi avait dit à Upsal dans son conseil d'Etat, ils pouvaient en avoir le vague pressentiment. Certains de ses alliés, malgré les pompes de son séjour à Mayence, ne lui prêtaient qu'un concours conditionnel et circonspect, qui l'entourait de continuels périls.

L'Electeur de Saxe aidait Gustave-Adolphe, mais il ne voulait pas rompre absolument avec l'Empereur pour un Scandinave dont la fortune et les visées personnelles restaient entourées de mystère. Ses généraux, d'ailleurs, s'isolaient pour ne pas être subordonnés aux Suédois, et Arnim ne voulait à aucun prix être commandé par Baner [1].

Le Brandebourg était animé de sentiments analogues à ceux de la Saxe et songeait aussi à la paix [2].

La France était bien plus isolée au fond du plan de Gustave, surtout sous le rapport religieux. Elle ne s'était alliée à ce prince que dans

1. Chemnitz, p. 241.

2. Sur les conférences de Torgau entre les deux Electeurs, voir Chemnitz, p. 240.

un ordre d'idées politiques spécial. Elle avait intérêt à ce qu'il combattît exclusivement la maison d'Autriche et ne passât point ce Rhin, objet d'ambitions patriotiques naissantes [1]. Gustave-Adolphe recherchait tous les moyens de rassurer la France, et demandait à avoir dans ses rangs quelques soldats de la nation amie qu'il déclarait douée pour la guerre de qualités supérieures [2]. Mais Richelieu pouvait-il méconnaître qu'en écrasant les Electeurs ecclésiastiques et menaçant la Bavière, Gustave se détournait de l'ennemi commun pour abattre dans cette dernière une puissance intermédiaire avec laquelle la France avait un traité secret? Quelle déception pour le cardinal dont la politique reposait en grande partie sur le catholicisme, et qui avait naguère célébré la messe dans La Rochelle reconquise, de voir le monarque du Nord,

1. Dans les instructions pour M. de Varane, envoyé par le roi de France auprès du roi de Suède, sous la date du 9 novembre 1631, on déclarait « à propos que le roi de Suède prit pour soi les Etats de la maison d'Autriche au delà du Rhin, et le roy ceux du duc (de Lorraine) comme étant à la bienséance de l'un et de l'autre. » Archives des affaires étrangères de France, 2e volume de 1631 sur la Suède, n° 104.

2. Archives des affaires étrangères de France, Suède 1631, vol. n° 2, pièce 260 et 285.

assisté de ses subsides, les employer dans un sens diamétralement opposé aux intentions véritables et aux intérêts de la puissance qui les lui donnait! Il lui arriva, dit-on, d'exprimer, les larmes aux yeux, dans le conseil d'Etat, les alarmes que lui causait une politique si contraire à ses vues et à l'opinion catholique de son pays [1]; il rassembla une armée dans l'évêché de Metz et il dépêcha ambassadeur sur ambassadeur pour concilier Gustave-Adolphe avec les princes de la Ligue [2] en même temps qu'il cherchait à réconcilier la Bavière avec la Saxe pour ne pas trop jeter celle-ci dans les bras de Gustave [3]. L'évêque de Würtzbourg s'était réfugié en France, et il y faisait entendre ses plaintes. Plus d'un Etat allemand catholique relevait les pensées de neutralité que le traité de Bærwalde avait en quelque sorte provoquées et ménagées, pensées qui avaient été au fond aussi inconciliables avec les intentions du roi de Suède qu'avec les liens mutuels des membres de la Ligue catholique et de l'Empire, et que nous avons vues si étrangement interprétées par Gus-

1. Klopp, t. II, p. 397.
2. *Mémoires,* VII, p. 29 et 32.
3. Klopp, t. II, p. 481.

tave-Adolphe dans sa sommation de Würtzbourg aux trois Électeurs ecclésiastiques.

Aussi l'hiver de 1631-1632 devint-il une époque de crise pour la politique du monarque suédois, crise que rendait suprême l'imminence des destinées qui l'attendaient sur les champs de bataille.

Richelieu, qui avait, depuis le mois de mai 1631, signé un traité secret avec l'Electeur Maximilien, essaya, par l'intermédiaire de Charnacé, du marquis de Brézé et de M. de l'Isle, de négocier un traité de neutralité entre la Suède et la Bavière.

Il apporta toute son habileté dans cette occasion et donna, notamment à son beau-frère le marquis de Brézé, des instructions remarquables, résumées surtout dans ces mots :

« La restitution totale de ce que le roi de Suède et les princes d'Allemagne ses confédérés ont occupé sur la Ligue catholique ; ou qu'ils déposent ce qu'ils ont occupé de ladite Ligue entre les mains du roi, jusqu'à ce qu'en une Diète il soit résolu ce qu'on doit restituer. » Et plus loin il allait droit au fond de la question : « Il faut porter le roi de Suède, autant qu'on pourra, à aller promptement attaquer la maison d'Autriche en Bohême, Autriche et autres pays

héréditaires. Mais il est nécessaire aussi que le Palatinat en deçà du Rhin soit nettoyé des Espagnols. Or, d'autant que la légèreté et la faiblesse du Palatin doit faire appréhender que s'il l'avait, dès cette heure, entre les mains, il ne le gardât pas ou en usât mal ; il semble qu'il suffit que le roi de Suède en promette la restitution, par l'accord général qui se fera en la Diète, et cependant le garde [1]. »

Gustave-Adolphe exigea des restitutions qui firent échouer les efforts de Richelieu.

Gustave-Adolphe, en accordant pour les négociations une trêve de quatorze jours à la Bavière et à la Ligue catholique, y mettait en effet pour condition l'évacuation de la Westphalie, de l'archevêché de Magdebourg et de la Bohême [2]. Cette proposition, quoique patronnée par le cardinal, était peu acceptable pour Maximilien, lié

1. Voir aussi le mémoire à l'appui des *Instructions* dans les *Lettres, instructions diplomatiques et papiers d'Etat du cardinal de Richelieu,* par Avenel, t. V, p. 251, 254, 256, etc.

2. Droysen, t. II, p. 490.— D'après Chemnitz, il se serait borné, au début de la négociation, à demander le maintien de ses conquêtes, excepté dans l'électorat de Trèves qu'il aurait été disposé à évacuer, sauf Spire, ainsi que les territoires litigieux entre l'Electeur palatin et le duc de Bavière dans le Palatinat, qu'il aurait rendus provisoirement à ce dernier (p. 227).

d'ailleurs par des engagements fédéraux, par une alliance de famille et par une reconnaissance personnelle envers l'Empereur, qui lui avait conféré l'électorat. Richelieu, dans ses *Mémoires,* s'est fait la partie un peu trop belle, en rejetant sur l'opiniâtreté du duc de Bavière la cause des malheurs que ce prince eut à essuyer par l'hostilité suédoise.

Au sujet de l'Alsace, si l'on en croit Khevenhüller, Gustave-Adolphe aurait décliné envers la France toute obligation particulière de ménagement, cette province étant considérée par lui comme faisant partie de l'Empire, dont il voulait être le protecteur et non l'ennemi. Suivant d'autres écrivains, le roi de Suède aurait calmé les inquiétudes du cardinal en laissant à ce dernier sa liberté d'action sur la rive gauche du Rhin [1], en vertu d'une sorte de contrat tacite consistant de la part de Gustave, pour parler le langage des *Mémoires* de Richelieu, à ne pas *entrer plus avant dans l'Alsace, en se contentant de tenir dans Strasbourg un des siens pour tâcher, par négociation, de le réduire à ce qu'il désirait* [2].

1. Klopp, t. II, p. 102.
2. *Mémoires,* VII, p. 30.

La Ligue catholique allemande tomba en dissolution, dans cette crise redoutable ; et il n'y eut de neutralité, sous les coups du vainqueur, que pour l'archevêque de Trèves qui se plaça sous la protection de la France et lui ouvrit les places de Philipsbourg et d'Ehrenbreitstein (juillet 1632).

« L'Electeur, ayant bien pesé toutes ses raisons, a écrit Richelieu, ratifia le traité de neutralité, que les ambassadeurs du roi et ses députés arrêtèrent de nouveau avec Oxenstierna, et fit encore un traité particulier avec eux, par lequel il promit de remettre Hermenstein, Coblentz et Philipsbourg entre les mains de Sa Majesté [1]. » Ce fut par l'intermédiaire du général suédois Horn que plus tard Coblentz, Trarbach et diverses autres places de l'électorat de Trèves furent même remises à la France [2].

Quelques-unes des négociations du commencement de 1632 manifestèrent les nouvelles prétentions inspirées à Gustave par ses succès.

1. *Mémoires*, VII, p. 50.

2. Gualdo, p. 153. Chemnitz rapporte qu'en cédant Coblentz à la France, les Suédois se réservèrent le libre passage par terre et par eau le long de la Moselle et du Rhin, p. 299.

L'Electeur de Mayence ayant obtenu de l'Empereur la permission de soumettre au roi des propositions de paix, celui-ci posa, suivant plusieurs historiens, les conditions suivantes :

1° L'annulation de l'Edit de Restitution;

2° La tolérance des deux religions catholique et luthérienne;

3° Le rétablissement du protestantisme en Bohême, en Moravie et en Silésie, et la restitution aux bannis de leurs propriétés;

4° La reddition à l'Electeur Palatin de ses Etats;

5° La restitution du chapeau électoral par Maximilien de Bavière à l'Electeur Palatin;

6° Le rétablissement à Augsbourg de l'exercice du culte évangélique et des anciennes libertés ;

7° Le bannissement des Jésuites hors de l'Empire ;

8° L'admission égale des catholiques et des évangéliques dans toutes les fondations ;

9° Le rétablissement dans l'état ancien des couvents du Würtemberg, pris par les catholiques ;

10° L'élection du roi de Suède à la dignité du roi des Romains, en reconnaissance de l'Empire allemand sauvé;

11° La réparation des dommages causés dans les villes impériales et dans le duché de Würtemberg, par l'Edit de Restitution ;

12° L'institution de chanoines catholiques et luthériens en nombre égal dans les églises collégiales.

Ces conditions, qui ne pouvaient évidemment conduire à la paix, sont reproduites par Khevenhüller et par les auteurs contemporains du *Theatrum europæum*, comme par l'écrivain français Mauvillon, qui a utilisé les Mémoires d'Arkenholz [1].

Mais Richelieu a omis, en les mentionnant, la condition si remarquable relative au choix d'un futur roi des Romains. L'ambition qu'elle aurait trahie est, quant à sa réalité, l'objet d'une controverse des plus épineuses, touchant les desseins intimes de Gustave-Adolphe, controverse que notre intention n'est pas d'aborder en cet instant.

1. *Histoire de Gustave-Adolphe* (Amsterdam 1764), p. 448; et Gfrœrer, p. 931. Geijer ne cite ces *postulata* qu'avec doute, t. III, p. 205. Le *Soldat suédois* (publié en 1634), en rappelant la plupart de ces conditions, dit qu'elles coururent l'Allemagne, *sans aveu*. Il ne peut reconnaître comme émanant de Gustave-Adolphe, à la mémoire duquel il est dévoué, que la demande de restitution du Palatinat et celle de contributions payées et de libres passages consentis par les Etats catholiques à son profit (p. 206 à 212).

C'était du reste vers la même époque, qu'à propos d'un projet de mariage entre sa fille Christine et le fils de son beau-frère l'Electeur de Brandebourg, Gustave-Adolphe faisait briller aux yeux de Gœtze, chancelier brandebourgeois, l'espoir de l'électorat de Mayence pour son futur gendre. Il demandait en retour au Brandebourg quelques concessions au sujet de la différence de religion, qui firent renoncer au projet matrimonial [1].

A côté des négociations diverses tendant à réconcilier le roi de Suède avec quelques-uns des membres de la Ligue catholique allemande, il y eut aussi, dans l'hiver de 1631 à 1632, des négociations générales dont la réussite eût changé la destinée de Gustave-Adolphe et épargné à l'Allemagne la plus grande partie des longs ravages dont la guerre de Trente ans a laissé les traces empreintes encore sur certaines parties de son sol.

Le landgrave de Hesse-Darmstadt, gendre de l'Electeur de Saxe, avait pris l'initiative des pourparlers pour une paix générale, dont les conditions auraient été débattues entre les prin-

1. V. à ce sujet Gfrœrer, p. 933. Geijer cite une lettre du conseil d'Etat suédois qui, postérieurement à la mort de de Gustave, rappelait ce projet de mariage (t. III, p. 248).

ces allemands et dans laquelle Gustave-Adolphe eût obtenu une *satisfaction*, dont il se montra peu empressé à marquer les termes.

Il avait été question, à l'origine, d'une sorte de congrès à Francfort, puis à Mülhausen en Saxe, et plus tard à Nürenberg. Gustave-Adolphe s'inquiéta de voir qu'au milieu de ces pourparlers, les princes protestants ne s'entendaient point d'avance avec lui et qu'il courait le risque d'être isolé par des combinaisons qu'il n'eût pas suffisamment dirigées. Il pensa que l'influence catholique n'était point assez affaiblie pour que ces négociations lui fussent dès lors favorables, et la guerre dut continuer.

Les opérations militaires de 1632, dans lesquelles les masses engagées furent plus considérables que l'année précédente, commencèrent après un grand conseil de guerre où deux avis se trouvèrent en présence. Le duc Bernard de Saxe-Weimar voulait marcher contre l'Autriche et ne pas laisser aux Impériaux le temps de se reconnaître. Gustave-Adolphe préféra s'affermir dans l'ouest de l'Allemagne, couper à ses ennemis les renforts de la Flandre, des électorats catholiques et de la Lorraine, et observer la France [1].

1. Gualdo, p. 118.

Au nord de l'Allemagne, Tott tenait tête à Pappenheim qui faisait preuve d'activité et de ressource. « Il était, dit Chemnitz de ce dernier, plus prompt à se retourner *qu'une roue de potier* » *(rota figulari versutior)*.

Le feld-maréchal suédois Horn s'empara de Hochstedt et de Bamberg, mais il fut obligé d'évacuer cette dernière ville devant l'arrivée de Tilly avec des forces supérieures. Le roi de Suède quitta Mayence, en y laissant pour gouverneur le sénateur suédois Sparre, avec les intructions les plus précises pour le ménagement des croyances et des intérêts catholiques qu'il voulait se concilier. Il courut au secours de Horn et opéra sa jonction avec lui près de Kitzingen.

L'armée suédoise comptait alors plus de trente mille hommes et reçut bientôt d'autres renforts. Tilly battit à son tour en retraite et se replia sur le Danube pour couvrir la Bavière.

Invité à Nürenberg, Gustave-Adolphe, qui se trouvait à Fürth, près de cette ville, fit entrer quelques personnes de sa suite dans la cité patricienne, et campa la nuit à la belle étoile [1] jusqu'au lendemain (3 mars), où il fit solennellement son entrée.

1. *Unter freiem hiemmel*, dit Droysen, t. II, p. 531.

Cette ville de Nürenberg était digne du prix que Gustave attachait à son alliance. Elle avait été dotée depuis longtemps de grands priviléges. L'Empereur élu y devait tenir sa première diète. Elle avait la garde des joyaux du Saint-Empire, une banque en rapport avec celle de Venise, un commerce étendu jusqu'aux Indes. On vantait la sagesse et le bonheur de son gouvernement, et elle était considérée souvent comme la première ville de l'Allemagne [1].

« A dix heures du matin, dit un chroniqueur du temps, le cortége s'approcha de la ville. En avant marchaient les cavaliers nurenbergeois avec leurs trompettes, puis les délégués du conseil de la ville [2]. A la suite venaient les trompettes suédoises et un timbalier, puis le cheval du roi avec ses armes brodées en jaune et en noir ; le maréchal de la cour suivait ; puis le roi avec une suite princière. Le cortége comptait enfin deux compagnies de cavaliers, trompettes en tête, portant un drapeau rouge couleur de sang, sur lequel

1. Wolfgang Heider, dans un discours composé en 1588, avait dit : « *Noriberga civitas forma reipublicæ, legum æquitate, civium virtute, opificum præstantia, horum omnium gloria, ceteras Germaniæ urbes longissimo post se intervallo relinquit.* » V. la description de la Franconie par Mathieu Merian, p. 43.

2. Droysen, p. 531.

on voyait une tête et des ossements de mort à côté d'un dragon, pour signifier la vanité de toutes choses. Les serviteurs fermaient la marche. »

Le chroniqueur qui décrit ainsi l'entrée du roi, ajoute que ce spectacle varié, ces gardes avec leurs pertuisanes ornées de banderoles, ces dames brillantes, ces litières, ces voitures ne charmaient pas autant que la personne héroïque du roi, devant lequel les gens sentaient leurs joues mouillées de larmes. Chemnitz rapporte que la réception du roi dépassa en magnificence celles qui avaient été faites par Nürenberg à divers Empereurs.

L'entrée du monarque fut chantée en vers latins et allemands ; son portrait fut peint et gravé aussi sur cuivre et sur bois. Un lettré de la ville établit généalogiquement que Gustave descendait d'un burgrave de Nürenberg. Le roi reçut de riches présents, notamment, pour parler le langage du *Soldat suédois* : « quatre pièces de batterie choisies d'une fonte exquise et d'un artifice singulier, avec l'affûtage requis et tout l'assortiment des munitions nécessaires [1], » enfin deux globes d'argent, représentant la sphère terrestre et la sphère céleste. On indiquait ainsi par ces globes, destinés à servir de vases à boire,

1. *Soldat suédois*, p. 260.

qu'après la possession de la terre, leur possesseur devait compter sur les jouissances du ciel [1].

Gustave donna à son tour certains biens de l'ordre Teutonique [2] et de l'évêque de Bamberg à la ville de Nürenberg, dont il flatta fort le conseil dans un discours religieux où il protestait de son dévouement pour la cause évangélique et pour la liberté allemande. Les affaires religieuses le préoccupaient toujours et il avait fait venir à Halberstadt l'évêque de Linkœping pour y rétablir le culte pur qui tendait à s'éloigner de la règle de la confession d'Augsbourg [3].

Le roi de Suède, à la poursuite de Tilly, se dirigea sur Donawerth, que la garnison abandonna après des pertes sérieuses, et qui fut rétablie dans sa situation de Ville Impériale avec culte protestant.

1. Klopp, t. II, p. 414.

2. L'ordre Teutonique, après la conversion au protestantisme de son grand-maître Albert de Brandebourg, avait été reconstitué par Walter de Cronberg; et Mergentheim en Franconie était devenu son chef-lieu à la place de Marienbourg. Dans les écrits protestants allemands de l'époque de Gustave, on se plaint souvent de l'influence de Mergentheim · et il n'est pas étonnant que Gustave-Adolphe ait commencé à l'égard des biens de l'ordre Teutonique la sécularisation consommée en 1809 par Napoléon. V. la *Real Encyclopedie* de Herzog, au mot *Deutsche-Orden*.

3. Chemnitz, p. 234.

Tilly se retrancha près de Rain, à l'ouest du confluent du Lech et du Danube, entre le Lech et l'Aicha. Quelque forte que fût sa situation, Gustave résolut de la forcer.

Le Lech décrit une courbe dont le saillant était du côté des Suédois, favorisés d'un autre côté par la hauteur de la rive qu'ils occupaient, et, d'après Gualdo, aussi par l'existence d'une île [1]. Après avoir reconnu en personne la position [2], Gustave fit jeter sur le Lech un pont sur chevalets de bois, sous la protection des feux croisés de soixante-douze canons qui écrasaient les Bavarois sur la rive opposée et tournaient contre eux le couvert d'un bois sous lequel ils

1. Cet écrivain, qui avait servi successivement sous Maurice de Nassau, sous Mansfeld, puis sous Wallenstein, et qui entra enfin dans les troupes de Horn et du duc de Saxe-Weimar, a laissé une *Histoire des dernières campagnes et négociations de Gustave-Adolphe,* où se trouvent quelques détails précieux, laquelle a été traduite en français par l'abbé de Francheville, chanoine d'Oppeln. Berlin, 1772.

2. M. Droysen (t. II, p. 537) rapporte, au sujet de cette reconnaissance, des détails d'une témérité singulière de la part de Gustave. Le roi cria à la sentinelle ennemie : « Bonjour, monsieur, où est le vieux Tilly? » Le poste répondit : « Merci, Tilly est dans son quartier à Rain ; et vous, camarade, où est le roi? — Il est aussi dans son quartier, répondit Gustave. — Mais votre roi donne-t-il quartier? — Oui, reprit Gustave ; venez à nous, et vous aurez de bons quartiers. » Et il piqua des deux.

s'étaient réfugiés et que l'artillerie brisait en éclats meurtriers. L'infanterie suédoise s'élança sur le pont, pendant que la cavalerie passait le Lech un peu au-dessus. Nicolas Brahé, colonel du régiment des gardes, eut l'honneur de passer le premier le Lech, comme il avait quelques mois auparavant franchi le Rhin.

Dans la lutte contre l'armée suédoise, Tilly reçut un coup de fauconneau qui lui fracassa la cuisse droite au-dessus du genou. En même temps son lieutenant Aldringer était blessé à la tête. Après un combat de plusieurs heures, les Bavarois se retirèrent sur Ingolstadt. L'armée impériale les laissait écraser sans les secourir. Il leur avait été promis de ce côté un renfort de cinq mille cavaliers depuis les premiers jours de mars, et Maximilien n'avait rien négligé pour faire exécuter cette promesse. La duchesse Elisabeth, sa femme, avait écrit même dans ce but au Père capucin Valeriano, ami du nouveau commandant des forces de l'Empire. Tout avait été inutile [1], bien que les vœux de Ferdinand fussent dans le même sens. « On eust bien souhaité à Vienne que Walstein y eust pourveu plustost, mais cestoit tout ce qu'on pouvoit faire

1. Voir, sur ces diverses circonstances, Klopp, t. II, p. 412, 413, 420, 422.

que de le souhaiter et de l'en rechercher. Walstein ne vouloit point de directeur ni de maistre[1]. »

Tilly succomba peu de jours après à sa blessure. Il mourut en recommandant à l'Electeur de Bavière de couvrir Ratisbonne, pour le salut de la Bavière et de l'Empire. Dans toutes les époques de l'art militaire, les fleuves, par les facilités qu'ils procurent à ceux qui les dominent et par les obstacles qu'ils présentent à leurs adversaires, ont été un élément stratégique considérable. Pour une ville forte placée au centre de l'Allemagne, et qui couvrait un pont de pierre important sur le Danube, avec tours et ponts-levis, rattachant la ville à la rive gauche du fleuve, l'indication du vieux général était d'une opportunité évidente.

Le fruit du combat livré le 15 avril fut la reddition d'Augsbourg, où Gustave entra solennellement entouré du roi de Bohême, du comte palatin du Rhin, Auguste[2], de Guillaume de Saxe-Weimar, du duc Jean de Holstein, du margrave de Bade et d'une foule de comtes, ba-

1. *Soldat suédois*, p. 294.

2. Ce prince, distingué spécialement par Gustave-Adolphe, mourut peu après à Windsheim, à la suite d'une négociation auprès de la Saxe. Chemnitz, p. 310.

rons et généraux. Il se rendit directement à l'église de Sainte-Anne où, après le chant du CIII[e] psaume, le docteur Jacques Fabricius, premier aumônier du roi, prêcha sur un texte célébrant le relèvement des opprimés par la miséricorde divine. « Après ce sermon, dit Chemnitz, l'hymne de saint Ambroise se fit entendre et le charme de la musique marqua la fin comme il avait marqué le commencement de cette sainte réunion. »

Le roi, logé dans un des palais appartenant aux Fugger, y fit prêter à la bourgeoisie un serment de fidélité peu en rapport avec la liberté d'une Ville Impériale et dont les princes protestants conçurent quelques ombrages. Dix-neuf familles y furent élevées par lui au patriciat. Une médaille, alors frappée, et portant l'inscription de l'anagramme : *Gustava Augusta, caput religionis et regionis*, semblait indiquer un dessein, réaffirmé depuis, chez le vainqueur, de faire du berceau de la religion protestante un des centres principaux de son pouvoir.

Aussi ces démonstrations d'Augsbourg jetèrent-elles la défiance parmi les divers alliés de Gustave. C'est à ce moment que les historiens placent un mot de Louis XIII à l'envoyé de Venise : « Il est temps que nous pensions sé-

rieusement, la République et moi, à arrêter les progrès de ce Goth. »

Gustave s'avança vers Ingolstadt. L'Electeur de Bavière, laissant dans cette place une forte garnison, se retira, suivant le conseil de Tilly mourant, vers Ratisbonne, dont, malgré la résistance de quelques habitants, il s'empara pour assurer ses communications avec l'Empereur. Ingolstadt et Ratisbonne restèrent ainsi les derniers boulevards de la puissance bavaroise sur le Danube.

Le roi de Suède, après une démonstration et une tentative de surprise contre Ingolstadt, circonstance dans laquelle il eut un cheval tué sous lui, presque à la même heure où Tilly succombait à ses blessures, se décida à marcher sur Munich. Il n'y avait plus d'intérêt pour lui à suivre le cours du Danube, sachant qu'il avait été prévenu par les Bavarois dans l'occupation de Ratisbonne.

Il ne marcha au Midi, toutefois, qu'après avoir recu, devant Ingolstadt, un envoyé français résidant dans la capitale de Maximilien, et qui venait solliciter la neutralité en faveur du duc de Bavière [1].

1. Gustave reçut aussi devant Ingolstadt un envoyé du Danemark, offrant son intervention pour le rétablissement

Le roi éluda la demande dans des termes de sévérité assez remarquables [1].

Saint-Etienne — tel était le nom de l'envoyé français — ayant voulu défendre les intentions de l'Electeur et désavouer Tilly, le roi répondit que le duc de Bavière portait une double casaque, l'une bleue et l'autre rouge, avec la croix de Bourgogne blanche et rouge par dessus, mais que ce prince ne tromperait pas un roi qui avait appris à le connaître.

L'envoyé insistant, Gustave lui dit qu'il lui pardonnait son ignorance, qu'il était avec son maître, le roi de France, en meilleurs termes que Saint-Etienne ne le pensait, et qu'à défaut de lettre de créance, trop d'insistance ne lui était point permise.

Celui-ci ayant demandé les conditions auxquelles Gustave accorderait la neutralité à l'Electeur, le roi exigea soit le licenciement immédiat de l'armée bavaroise, soit le libre passage par

de la paix, offre que le roi de Suède éluda en termes habiles (Chemnitz, p. 264).

Le fils du margrave de Bade ayant été tué près du roi dans la démonstration devant Ingolstadt, il lui fut fait de magnifiques funérailles. L'armée entière, rangée en bataille, salua ses dépouilles par une double décharge d'artillerie et de mousqueterie, suivant l'usage suédois, au dire de Chemnitz, p. 262.

1. V. Gfrœrer, p. 953, et Droysen, t. II, p. 551.

Ingolstadt et plus tard aussi le congédiement des troupes du duc de Bavière.

Saint-Etienne ayant parlé de la France, le roi se serait exprimé avec quelque bravade et dans des termes sur lesquels les historiens allemands et suédois ne paraissent pas différer considérablement [1].

D'après certains d'entre eux, il aurait déclaré qu'il pouvait lutter avec une nation quelconque, que le Turc d'ailleurs était son ami, et qu'il avait déjà porté aux Impériaux des coups qui valaient bien le chapeau de castor qu'ils lui avaient enlevé en Prusse.

Un peu d'exaltation gagnait l'esprit du jeune conquérant, dont l'irascibilité naturelle était d'ailleurs reconnue de tous les siens.

Ghemnitz, son historiographe, a glissé sur les particularités de cet entretien devant Ingolstadt, en se bornant à dire que l'envoyé français « avait usé d'une liberté plus grande que celle à laquelle sont habituées les oreilles délicates des grands [2]. »

1. Parmi les sources auxquelles se réfère à ce sujet M. Droysen, figure un rapport de Grubbe, secrétaire particulier de Gustave-Adolphe.—V. aussi Gfrœrer, qui se fonde surtout sur une brochure *(flugschrift)* du temps, et Mauvillon, t. IV, p. 233 et suiv., qui s'appuie surtout sur Khevenhüller.

2. Voyez aussi Fryxell, p. 392.

Le *Soldat suédois* a considéré la démarche de Saint-Etienne comme un *office volontaire :* soutenant aussi que tous les ombrages entre la France et la Suède, à la suite de l'échec de la mission du marquis de Brézé, avaient été levés, la *raison d'Etat prédominant sur les intérêts prétendus de conscience* [1]. Mais les instructions du marquis de Brézé montrent que la raison d'Etat avait pu simplement prescrire à Richelieu de dissimuler son mécontentement; et il n'est pas permis de douter qu'après le traité secret conclu en mai 1631 entre Louis XIII et Maximilien, la démarche de M. de Saint-Etienne ne fut dans le sens et le devoir de sa mission.

Les Suédois, en marchant en avant, trouvèrent dans la vieille Bavière une population dont l'hostilité amena des représailles cruelles. Gustave irrité voulait brûler Landshut. « Vous méritez, dit-il aux habitants, d'être anéantis par le fer et le feu. » Une voix s'éleva du sein de la multitude pour demander si le roi de Suède, admiré pour sa clémence, allait entrer dans la voie sanglante de la vengeance. Le roi qui passait en ce moment sous la voûte de la porte, ne répondit pas, mais il traversa la ville avec un

1. P. 223 et 233.

aspect sévère et en gardant un silence menaçant. Entré au château, il succomba à son émotion et à la fatigue d'une chaleur accablante. Obligé de s'asseoir et presque évanoui, il demanda un verre d'eau pour se rafraîchir. Un moment après, il remonta à cheval, muet et sombre. Au moment où il sortait de la ville, un éclair rompit des nuages amoncelés sur sa tête et un coup de tonnerre terrible se fit entendre. Le roi continua sa course, pensif, vers le camp. Peu après, Horn revint à Landshut avec des promesses de clémence. La vieille cité se racheta par une contribution de 100,000 thalers [1].

Rien ne pouvait arrêter l'entrée des Suédois à Munich; et elle eut lieu le 7-17 mai. Le roi de Suède, accompagné de l'Electeur Palatin, dont il traînait à ses côtés l'infortune, et qui ne devait guère lui survivre [2], s'établit au château ducal et fit maintenir, parmi les troupes qui occupaient la ville, une sévère discipline.

Emerveillé de la richesse du palais, Gustave-

1. Fryxell et Klopp sur ces circonstances.

2. Ce malheureux prince mourut sur les bords du Rhin, peu de jours après la bataille de Lützen. « Après une maladie de quatorze jours que le chagrin de la mort du roi n'avait pas peu amenée, il dit adieu aux choses de ce monde, alors que le bas Palatinat était déjà pour la plus grande partie reconquis et évacué d'ennemis. » Chemnitz, p. 359

Adolphe demanda à l'intendant du château quel en avait été l'architecte. « L'Electeur lui-même, » dit l'intendant. — « Je voudrais bien, dit Gustave-Adolphe, saisir cet architecte et l'envoyer à Stockholm. » — « Il saura bien s'en garder, » répondit l'intendant, dont la réponse fit sourire le vainqueur.

Le roi trouva à Munich beaucoup d'armes et d'approvisionnements dont il profita. Il se saisit des canons fondus par l'Electeur et de ceux que les troupes bavaroises avaient conquis dans les batailles précédentes. L'un d'eux renfermait 3,000 ducats de Hongrie.

Cent dix-neuf pièces d'artillerie, avec une grande quantité de munitions, tombèrent ainsi dans sa possession; les meilleures pièces, et surtout celles qu'on appelait *les douze Apôtres*, furent envoyées par le roi à Augsbourg. 350,000 thalers de contribution furent imposés à la ville [1], et des ôtages pris pour sûreté du paiement. Gustave trouva aussi à Munich des draps pour donner des uniformes à ses troupes.

Après avoir passé des revues et discuté avec

1. Voyez diverses variantes de ce chiffre dans Droysen, t. II, p. 557.

les Jésuites [1], le roi donna pour gouverneur à la capitale de Maximilien le colonel écossais Hepburn, excellent officier, animé, suivant Chemnitz, *d'un zèle fervent et singulier pour la doctrine pontificale*, mais qui ne resta plus longtemps dans les troupes de Gustave, et passa plus tard au service de la France.

Gustave-Adolphe laissa les habitants de Munich sous le charme de ses manières, et de sa familiarité de souverain presque démocratique avec ses soldats [2].

1. Le roi se rendit à cet entretien avec deux officiers, dont l'un était le jeune colonel de Gassion, alors âgé de 23 ans à peine. L'auteur de la *Vie du maréchal de Gassion* ajoute à ce fait la circonstance assez curieuse que les Jésuites de Munich furent accusés d'avoir indiqué au roi l'existence des canons cachés par le duc de Bavière. »

Déjà à Mayence, quelques mois auparavant, l'attitude de ces religieux à l'égard du roi de Suède avait été remarquée. « Les Jésuites s'en louaient ès-chaires, dit le *Soldat suédois* (p. 199), et faisaient mille vœux pour luy : les uns les attribuaient à recognoissance, les autres à nécessité. »

2. Chemnitz, dans ses *considérations sur le caractère de Gustave-Adolphe*, lui reconnaît pour défauts l'irascibilité et la familiarité ; mais ces défauts étaient plus louables, dit-il, que les vertus de plusieurs, p. 382. Une foule d'anecdotes attestent cependant que la brusquerie de Gustave était souvent presque sans bornes, et l'amenait à des démarches très-fâcheuses, comme son duel avec Jules-Henri de Saxe-Lauenbourg, son outrage suivi d'excuses à Seston, etc. Ce fut après sa mort

On peut dire qu'il était là, dans la résidence du chef de la Ligue catholique, au zénith de sa fortune et de sa puissance, comme il avait été naguère à Mayence à celui de sa gloire; et depuis lors la bonne volonté de ses alliés, son bonheur et presque aussi son initiative semblèrent décroître.

seulement que fut réparée sa dureté envers Ralamb et son père. V. Fryxell, p. 375.

Puffendorf a dit spirituellement à propos de l'irritabilité de Gustave-Adolphe : « Un tempérament de feu ne devait-il pas, au frottement de tant d'affaires, lancer quelques étincelles ? » *De rebus Suecicis*, p. 84.

CHAPITRE VII

De Munich à Lützen
(1632)

Le plan de Gustave-Adolphe dans sa campagne d'Allemagne était d'isoler de l'Empire assis à Vienne ses provinces *circonférentielles* du nord et de l'ouest, dans lesquelles le protestantisme avait le plus pénétré. Le roi de Suède voulait se constituer une vaste base de pouvoir et d'opérations militaires, appuyée sur la Poméranie, la Hesse et les quatre cercles de Franconie, du Bas-Rhin, du Haut-Rhin et de Souabe, en ayant à dos les Provinces-Unies qui le soutenaient, la France avec laquelle il avait un traité, et la Suisse où il entretenait depuis plus de deux ans un négociateur [1].

Ce système, bien que soutenu par les sympathies d'une partie des populations de ces pro-

1. Voyez à cet égard le *Soldat suédois*, *passim*.

vinces, trouvait plus de résistance et exigeait plus de forces à mesure que Gustave-Adolphe s'éloignait davantage de son point de départ septentrional.

Il le sentit bientôt à Munich même, où il semblait que les portes de Vienne ne lui étaient pas moins accessibles qu'au lendemain de la victoire de Breitenfeld.

Une réaction se fit bientôt sentir en Souabe contre l'extension de l'invasion suédoise qui avait pénétré jusqu'à Lindau. Gustave s'en inquiéta; il laissa Baner à Munich [1] et partit pour le Haut-Danube, où l'insuffisance de ses forces et l'esprit des populations avaient procuré à ses adversaires quelques légers avantages.

Après avoir assisté à des fêtes à Augsbourg, il entra dans Memmingen, où il se trouvait le 26 mai [2]; mais c'était à un autre point de l'horizon que l'orage le plus sérieux allait s'élever

1. Le jour de l'entrée de Gustave à Munich est indiqué vaguement par plusieurs auteurs comme ayant eu lieu du 6 au 9 mai. Nous avons choisi, d'après le *Soldat suédois* et d'après Gfrœrer, le 7/17 mai. Le jour de son départ n'est point précisé. V. Droysen, p. 557 et 558.

2. Cette ville, située sur l'Iller, presque à moitié chemin entre le Danube et le lac de Constance, marque le terme le plus méridional de l'itinéraire de Gustave-Adolphe en Allemagne.

et appeler la sollicitude du roi de Suède.

Les succès de Gustave-Adolphe en 1631 avaient tourné les regards de ses adversaires et ceux de l'Espagne elle-même sur le puissant général qu'ils avaient congédié en 1630. Wallenstein, retiré en Bohême, et plus tard en Moravie, semblait disposé à choisir le parti le plus favorable à son ambition et à sa fortune. Il avait été en négociations avec le roi de Suède, et lui avait demandé de commander, pour lui, comme vice-roi de Bohême [1], douze mille hommes, que Gustave, défiant de son caractère et peut-être trop dédaigneux de sa valeur militaire [2], ne lui avait point accordés.

Dès la fin de 1631, la cour de Vienne avait renoué avec Wallenstein et consenti à la promesse exigée par lui de rappeler l'Edit de Restitution, comme aux avantages [3] et aux sûretés les plus grandes pour sa personne. Le général n'avait pas oublié, suivant Chemnitz, de rappeler ses prétentions sur le Mecklenbourg, que les Suédois lui avaient arraché. Une armée puis-

1. Ranke, *Geschichte Wallensteins*, p. 224.

2. D'après Gualdo, Gustave-Adolphe traitait Wallenstein de *fou* et de héros de comédie : *narr*, suivant le langage de Klopp.

3. Ranke, p. 235.

sante s'était levée bientôt à l'appel de sa renommée et de son crédit.

L'Autriche avait fait de grands sacrifices pécuniaires, qui furent aidés par les subsides de l'Espagne et de la Toscane, d'après Chemnitz, après les refus du Pape et de Venise.

Maître de la politique en même temps que du commandement de l'armée, Wallenstein traitait en France avec le parti de Gaston d'Orléans, qui se trouvait en opposition avec le ministère de Richelieu.

A la fin d'avril, Wallenstein passa en revue deux cent quatorze escadrons de cavalerie, cent vingt compagnies d'infanterie, et quarante-quatre canons.

Dans le courant du mois de mai et pendant que Gustave-Adolphe occupait la Bavière, le nouveau généralissime, qui était resté constamment sourd aux demandes de secours que lui avait fait parvenir Tilly dans les derniers temps de sa vie, chassa les Saxons de la Bohême et s'empara de Prague.

Gustave-Adolphe quitta Memmingen à la nouvelle de ce dernier incident; il marcha sur Donawerth et Schwabach, et arriva à Fürth, près de Nürenberg. Son projet était de secourir la Saxe en personne et d'y diriger aussi le duc

Guillaume de Weimar, tandis que le duc Bernard et Baner opéreraient en Souabe et en Bavière.

Il voulut cependant entamer avant tout des conférences avec le conseil de Nürenberg, par l'intermédiaire de Sattler et de Chemnitz [1], ses commissaires. Il les envoya dans la ville le 8 juin pour faire connaître ses intentions au sujet de la paix qu'il déclarait vouloir fermement, mais sur des bases solides et avec une *satisfaction* pour la Suède. Son dessein était de lier solidement, par ses explications, la ville libre de Nürenberg à ses intérêts.

Il fit manifester, au sujet de ses conquêtes, l'intention d'exercer seulement les droits de suzeraineté précédemment constitués à l'Empereur sur le Mecklenbourg et la Poméranie, en les restituant à leurs possesseurs, mais de conserver les localités conquises sur les catholiques, telles que Mayence et Würtzbourg.

Les trois conseillers de Nürenberg, avec lesquels les commissaires suédois conféraient, éludèrent toute proposition d'engagement séparé avec le roi. Ils demandèrent la délibération

1. Ce Chemnitz était sans doute celui qu'il avait envoyé à Nürenberg après Breitenfeld et que l'historiographe homonyme appelle : *Martin* Chemnitz, conseiller du roi et maître de cavalerie, p. 180.

préalable d'une diète de l'Empire ou du moins d'une diète des Villes [1].

Les diplomates suédois objectèrent les lenteurs de cette marche. Ils ajoutèrent qu'il était facile à Gustave de faire la paix directement avec l'Empire, mais que le bien général de la cause évangélique n'en serait point aidé. « Le roi, disaient-ils, ne prétendait point changer l'état de l'Empire ; mais si Dieu voulait que les Etats germaniques acquissent une liberté plus grande comme en Italie et dans les Pays-Bas, pourquoi rejetteraient-ils un pareil présent? »

Le lendemain, le 19 juin, le roi entra, avec sa suite, dans la ville, et il invita les trois membres du conseil de Nürenberg à discuter avec lui, en présence de Chemnitz et de Sattler.

Le roi, prenant la parole, entama encore le sujet de la paix, le plus grand bien, dit-il, dont l'homme puisse jouir sur la terre. Mais Thucydide et Polybe, ajoutait-il, n'enseignent-ils pas que la paix doit être faite avec précaution et avec attention sur les vrais desseins de la partie adverse?

La maison d'Autriche et la Ligue se montraient disposées à rapporter l'Edit de Restitu-

1. Droysen, t. II, p. 586 et suiv.

tion ; mais ne feraient-elles pas un édit pire si elles reprenaient l'ascendant? Le roi jugerait plutôt possible d'arrêter un boulet de canon avec une feuille de papier que d'admettre la solidité d'une paix conclue sur cette base.

Le meilleur moyen pour la paix était la formation d'une alliance évangélique : *Corpus Evangelicorum,* comme il l'appelait.

Quel chef lui donner? L'électeur de Saxe? Sans doute il y avait un différend avec lui, au sujet de l'administration de Magdebourg qu'il réclamait pour son fils. Mais le roi ne le repoussait point, et il s'entendrait avec lui mieux qu'avec l'Electeur de Brandebourg au sujet de la Poméranie. Il laissait voir quelque intention de retenir ce dernier pays comme province maritime, mais en le possédant seulement comme le roi de Danemark possédait le Holstein [1].

Le landgrave de Hesse n'avait pas assez de troupes; mais il fallait considérer qu'il était cependant le premier prince allemand qui se fût réuni au roi.

Quant au roi de Bohême, il n'avait *ni pied ni main* pour jouer un pareil rôle.

1. Cette dernière explication avait été donnée, au nom de Gustave à l'Electeur de Saxe, vers la même époque que celle des conférences de Nürenberg. Droysen, t. II, p. 581.

Mais si aucun autre chef n'inspirait confiance, pourquoi ne pas s'allier au roi de Suède lui-même? Il entrerait, disait-il, dans l'alliance, sans vouloir dicter pour cela des lois à l'Empire.

Ce qu'il voulait surtout, c'était s'entendre avec les villes libres, ce tiers-état de l'Allemagne d'alors. Peu lui importait que l'Empereur entreprît avec les Electeurs ce qu'il voudrait, et, s'il n'en avait pas assez de sept, qu'il en fît même dix-sept, pourvu que Gustave eût les villes avec lui. Oui, qu'elles vinssent à lui fidèlement, et particulièrement Strasbourg, Nürenberg, Augsbourg, Ulm, Francfort et Erfurt, et les princes, suivant lui, accéderaient aussi à l'alliance évangélique!

Quant à la *satisfaction* qu'il réclamait, il n'était pas un soldat qui attend un mois de sa solde; mais il demandait si, d'après le droit des gens, et d'après Grotius en particulier, ses prétentions distinctes sur les pays protestants et sur les pays catholiques, directement enlevés aux papistes, n'étaient pas fondées.

Tel fut le sens des paroles du roi.

Le 20 juin, la conférence fut reprise.

Les Nürenbergeois refusant d'isoler les villes allemandes des princes, Gustave insista sur la

formation de l'alliance évangélique, avec libre accession pour chacun. Ce corps compacte, s'étendant de la Poméranie à la Souabe, comprendrait les villes impériales et anséatiques les plus importantes.

Cologne romprait l'unité, mais serait obligée à la fin d'accéder. Les villes se réuniraient à Francfort par leurs députés, et Gustave leur enverrait son chancelier. Voilà quelles furent les ouvertures personnelles du roi aux délégués de Nürenberg.

Cette audience fut suivie d'un dîner de midi ; et entre ce dîner et le souper du soir, de trois à neuf heures, un bal réunit l'élite de la ville. Le roi dansa avec la fille d'un patricien vêtue en costume de fiancée. Survint pendant les danses un parti de cavaliers qui ramenaient au roi quelques prisonniers ennemis et qui prirent à la fête une part active.

Vers minuit, le roi revint à Fürth. Mais Sattler et Chemnitz restèrent dans la ville pour attendre la réponse écrite que Gustave-Adolphe avait demandée.

La rédaction de cette déclaration donna lieu à une discussion. Les Suédois trouvaient que le projet de confédération était trop considéré dans le sens d'une alliance de *guerre* plutôt

que d'une alliance *politique* permanente.

Pendant le cours de cette discussion, il arriva à Sattler de dire que Gustave, s'il était roi des Romains ou empereur, n'admettrait point et ne jurerait point la capitulation ordinaire de l'Empire. « Ce n'est pas, dit un historien [1], Gustave-Adolphe lui-même (ainsi que le rapportent des écrivains superficiels), à son entrée à Nürenberg, mais un de ses secrétaires, qui, plus tard, a prononcé ces mots sur l'Empire allemand. Il est évident que Gustave voulait être le chef du Corps Evangélique, d'après les plans qu'il avait exposés. Ce plan était plutôt en désaccord qu'en harmonie avec l'ambition de la couronne impériale. Il ne serait pas exact de confondre la situation d'un chef des protestants dans l'Empire avec celle d'un Empereur protestant allemand. Ce que Gustave-Adolphe voulait opérer par l'union des protestants était moins une division de l'Empire par États indépendants et absolument séparés, qu'une consolidation et une parité entre les deux grandes directions qui se partageaient l'Allemagne. Il voulait que la fédération évangélique se concentrât dans l'intérieur de l'Empire allemand, s'y organisât

1. Droysen, p. 590.

constitutionnellement, et qu'elle pût, ainsi unie et ordonnée dans sa tête et dans ses membres, s'opposer au parti catholique des Hapsbourg. Gustave-Adolphe voulait, du chef de la Poméranie, posséder un Etat allemand, et, ainsi mis en état et obligé de faire partie du Corps Evangélique, devenir, par le choix de ses collègues protestants, le chef de ce corps, comme il était devenu leur général sans avoir été appelé par eux, et comme il soutenait la guerre aussi pour leurs intérêts. »

Telles sont les explications d'un écrivain de nos jours sur ces entretiens si caractéristiques de Nürenberg, dignes de la plus grande attention, et qu'on pourrait presque appeler le testament politique de Gustave-Adolphe.

La diplomatie de Gustave-Adolphe exposa à la Saxe des idées analogues à celles du colloque de Nürenberg. Mais l'Electeur ne répondit pas un mot sur le point capital, c'est-à-dire la formation de l'Alliance Evangélique [1].

Les espérances des protestants en Gustave étaient alors immenses. Ce n'était pas seulement dans les cris de quelques soldats suédois, comme à l'origine de la guerre d'Allemagne, c'était

1. Droysen, t. II, 582.

dans des brochures qu'on évoquait tout à la fois l'idée de marcher jusqu'au delà des Alpes, et le souvenir des anciens Goths et des anciens Lombards qui avaient fondé en Italie de grands royaumes [1].

Cependant une nouvelle subite vint modifier le plan de Gustave, qui était de marcher au secours de la Saxe par Cobourg. Le temps de ses colloques avec les conseillers de Nürenberg semblait, quelque court qu'il eût été, avoir été perdu pour sa vigilance militaire. Il apprit tout à coup que le duc de Bavière quittait Ratisbonne pour marcher au nord, et se dirigeait, en remontant la Nab, sur la ligne de communication entre Ratisbonne et Eger, de manière à rejoindre l'armée de Wallenstein. Le roi partit le 11 pour Lauf, il occupa Hersbruck le 12, Sulzbach le 13 juin et Vilsek le 15; mais déjà l'Electeur de Bavière avait joint son avant-garde, le 14 juin, avec celle des Impériaux à Weiden. Maximilien se joignit lui-même avec Wallenstein à Eger, et le duc de Friedland vit sous ses ordres, après cette réunion, deux armées combinées qui comptaient trois cents cornettes de cavalerie, deux cents compagnies d'infanterie et quatre-vingts

1. V. Gualdo, p. 13, et Droysen, t. II, p. 593.

bouches à feu : en tout, soixante mille hommes. « Dans quelques jours, aurait-il dit alors, nous saurons qui de moi ou de Gustave-Adolphe dominera le monde [1]. »

Déconcerté par la rapide concentration de ses adversaires, Gustave, après plusieurs jours d'hésitation à Hersbruck, revint à Nürenberg pour y attendre que Wallenstein dessinât ses projets, et, suivant Chemnitz, pour couvrir cette cité puissante et amie à laquelle l'armée du duc de Friedland aurait pu faire payer les désastres essuyés par la Bavière.

Pendant le séjour du roi de Suède à Hersbruck, le secrétaire Nicodème, qu'il avait envoyé pour traiter avec la ville de Strasbourg, lui apporta le traité d'alliance conclu au nom de Sa Majesté avec les habitants de cette ville, qui lui donnèrent les plus fortes assurances de leur dévouement [2]. Aux termes de cette convention, Strasbourg avait promis au roi des secours d'hommes et d'argent, le passage sur

1. Fryxell, p. 452.

2. *Lettres et Mémoires* de Gustave-Adolphe, de ses ministres et de ses généraux ; Paris, 1790, p. 146. Suivant Gualdo Priorato, Strasbourg avait même ouvert ses portes au maréchal Horn, mais ce fut probablement plus tard. (Trad. de Francheville, p. 189.)

son territoire et l'entrée dans ses murs. Une troupe de cavaliers qui avait escorté Nicodème, passa du service de la cité à celui du roi de Suède.

Le parti de la ville de Strasbourg ne fut pris, suivant le *Soldat suédois* [1], qu'après qu'elle eût longtemps *marchandé entre deux puissances ennemies qui semblaient la mugueter également.*

Ce fut aussi à Hersbruck que le roi reçut un envoyé de Ragotzi, prince de Transylvanie, répondant d'une manière évasive aux demandes d'alliance que Gustave avait adressées à ce prince et même à l'Empereur de Turquie.

Gustave entoura Nürenberg d'un camp retranché garni de trois cents bouches à feu; et des milices bourgeoises de la ville se réunirent à son armée. Ce parti pris par le roi de Suède de s'enfermer dans une enceinte où il pouvait, vu l'infériorité de ses forces, être forcé ou à la longue affamé, a été fort critiqué par certains écrivains militaires. Clausewitz l'excuse par le désir du roi de protéger une ville importante et par sa confiance dans son génie [2]. Gustave-Adolphe ne savait-il pas aussi Wallenstein plus

1. P. 314.
2. Du Jarrys, t. II, p. 187.

à craindre dans la défensive que dans l'offensive?

Wallenstein, suivant Gustave pas à pas, et ayant opéré sa jonction avec les forces bavaroises sans que Gustave eût pu l'empêcher, vint occuper une situation élevée, séparée de Nürenberg par la Rednitz et appuyée d'un autre côté à la Biber[1]. Le duc de Friedland traînait quatre-vingts canons dans sa puissante armée. Ses tentes rapidement déployées couvrirent les collines d'un rideau dont la blancheur ressembla, dit Chemnitz, à celle de la neige. Il coupait ainsi les communications des Suédois à l'Ouest, et espérait intercepter les autres directions par sa cavalerie légère et cerner l'armée suédoise. S'il n'attaqua point Gustave en employant contre lui la supériorité marquée de ses forces, c'est, d'après un historien militaire, qu'il préférait affamer les Suédois et les forcer à traiter avec lui; car son plan n'était point d'écraser ses ennemis, mais plutôt de les contraindre à s'arranger avec lui à son gré. « Il voulait, disait-il,

1. *Remarques militaires d'un officier prussien,* traduites à la suite du livre de Gualdo Priorato, par Francheville, p. 393.

employer une autre méthode de guerre que les batailles [1]. »

Gustave, inquiet de l'infériorité de ses forces devant l'ennemi qui le tenait pour ainsi dire assiégé, donna à ses lieutenants l'ordre de le rejoindre. Bernard de Saxe-Weimar accourut avec de vifs regrets de la frontière du Tyrol, où il allait entrer avec le dessein de se jeter ensuite sur l'Autriche [2], et il rejoignit Oxenstierna à Windsheim.

Pendant la longue observation mutuelle des deux armées devant Nürenberg, observation entrecoupée par quelques escarmouches dont Chemnitz a donné les nombreux tableaux, le roi de Suède ne manquait aucune occasion de rattacher à lui les intérêts divers qui pouvaient servir son entreprise. Caressant et attachant à sa cause la bourgeoisie d'une des principales villes libres de l'Allemagne, il était devenu aussi l'espérance de tous les intérêts opprimés qui en appelaient à l'avenir.

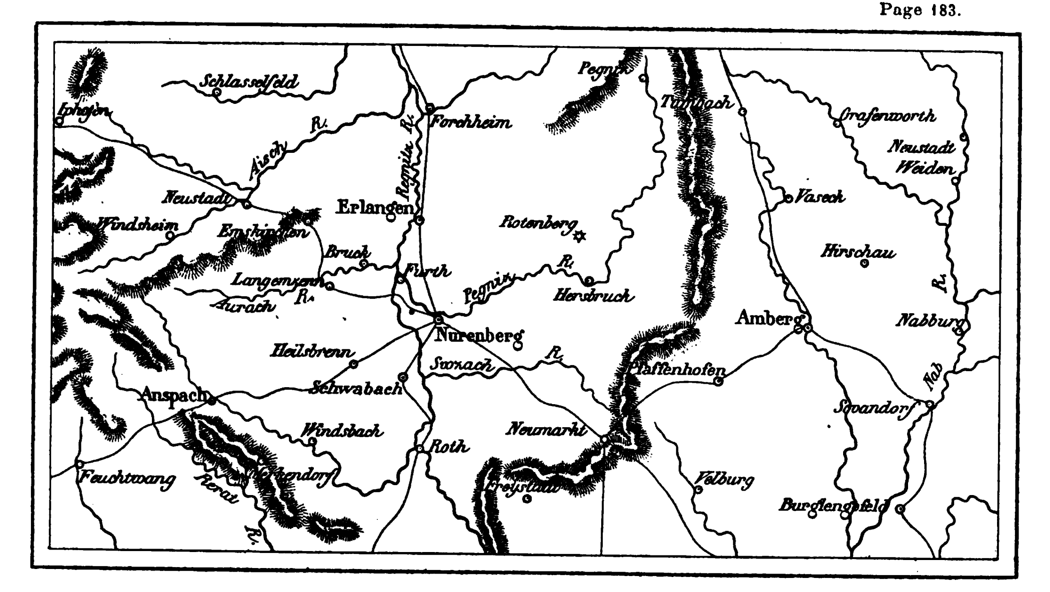
Les paysans de la Haute-Autriche, émus par les prédications d'un pasteur luthérien venu de Prague au nom du roi de Suède, députèrent à

1. Du Jarrys, t. II, p. 196.
2. *Ibid.*, p. 173.

celui-ci Thomas Ecklehner. Gustave le reçut et lui promit une force armée considérable, si le mécontentement des paysans était poussé jusqu'à la révolte.

Etait-ce un sentiment politique contraire à celui de Gustave ou l'indépendance d'une nationalité différente qui rendait les officiers allemands de son armée peu soumis à ses ordres, et redoutables aux populations de la banlieue de Nürenberg? Quelle qu'ait été la cause de cette indiscipline, Gustave en fut vivement irrité. Le 29 juin (ancien style), il convoqua tous les officiers, princes, comtes et seigneurs devant sa tente. Il se plaignit violemment des rapines qu'ils exerçaient contre les paysans, et des reproches qu'ils faisaient rejaillir sur lui-même. Il leur dit qu'il avait tout partagé avec eux, et que, s'ils avaient respecté ses ordres, il leur aurait distribué tous les pays qu'il avait conquis. Il ajouta que s'il leur arrivait de se révolter, il les taillerait en pièces, jetées au vent par le bras de ses Finlandais et de ses Suédois. Il les assigna, en terminant, à rendre compte devant le tribunal de Dieu pour leur indiscipline et pour leurs torts envers leur chef[1]. L'assemblée entière était stupéfaite :

1. Gfrœrer, d'après Khevenhüller, p. 982.



NÜRENBERG.

Histoire de Gustave-Adolphe.

plusieurs avaient les larmes aux yeux. Un paysan vint, dans cet instant, se plaindre du vol de sa vache par un caporal suédois. Après un court interrogatoire, le roi trouvant l'accusation fondée prit le coupable tremblant par la tête, en disant : « Viens, mon fils, il vaut mieux que je te punisse que de donner occasion à Dieu de nous châtier à cause de toi. » Et il le fit conduire au gibet.

Cependant Oxenstierna ayant concentré, suivant l'ordre qu'il avait reçu, les principaux corps suédois épars en Allemagne, avait réuni à Windsheim une armée de renfort de trente mille à quarante mille hommes. Il s'agissait de rejoindre le roi. Chemnitz entre dans divers détails qui montrent combien Gustave-Adolphe craignait que le corps d'Oxenstierna ne fut intercepté par Wallenstein. Il avait étudié trois routes de Windsheim à Nürenberg et avait laissé au chancelier le choix tout en conseillant la première. Il lui avait recommandé de se fortifier chaque soir, de manière à arriver, comme sous un retranchement continu.

Ces routes étaient :

1° Celle du Nord par Neustadt sur l'Aisch, la vallée d'Aurach, Emskirchen, Herzogenaurach et Bruck, la rivière d'Aurach couvrant la droite des troupes ;

2° Celle du sud par Anspach et Roth, difficile à cause des positions que l'ennemi pouvait prendre à Lichtenau et à Anspach;

3° La route droite sur le camp de Wallenstein, pris entre deux feux. Le roi regardait cette marche comme la plus dangereuse.

Oxenstierna prit le chemin du nord et joignit par Neustadt, sans danger, le roi, le 23 août [1].

Wallenstein ne tenta rien pour empêcher cette importante jonction d'Oxenstierna avec l'armée du roi. Gustave, suivant un écrivain militaire, avait réglé des combinaisons de marche qui permettaient de secourir le corps auxiliaire s'il avait été attaqué dans sa route [2]. Après la jonction de ses troupes, Gustave manifesta une joie égale à ce qu'avaient été ses inquiétudes et il fit célébrer un service religieux d'actions de grâces [3].

Gustave ainsi renforcé et comptant soixante-dix mille hommes sous ses ordres, c'est-à-dire autant que son adversaire, passa la Rednitz à Fürth, au nord du camp de Wallenstein, livra

1. Chemnitz, 312, et du Jarrys, t. II, p.

2. Du Jarrys, II, p. 200.

3. Rœse : *Le duc Bernard de Saxe-Weimar le Grand*, t. I, p. 163 (en allemand).

un assaut long, obstiné, mais impuissant, à une position qui dominait le camp de l'ennemi et qui était fortement occupée par lui. Ce lieu, qu'on appelait la *Vieille Forteresse (Alte Veste)*, était placé au sud du confluent de la Pegnitz et de la Rednitz et au nord du confluent de la Rednitz avec la Biber qui se jette dans sa rive gauche [1]. On l'appelait encore *Burgstall*.

Le 24 août (ancien style), vers midi, les fantassins suédois, le chapeau garni de feuillage pour se reconnaître mutuellement, attaquèrent les hauteurs au nord du camp ennemi. Aldringer, qui y commandait, reçut immédiatement de Wallenstein des secours considérables. Le combat se concentra autour de la Vieille Forteresse, qui était la clef de la position. Gustave-Adolphe était dans la mêlée, marquant les lieux où l'artillerie devait prendre place. Il était difficile de frayer aux canons un chemin à travers les bois et contre la pente du terrain. Les Suédois renouvelaient sans cesse leurs attaques. Suivant un rapport du temps, ils étaient fermes *comme des murailles, au milieu de décharges d'artillerie effrayantes*. Eux-mêmes, d'après

1. V. à cet égard la feuille 39 de l'*Atlas des batailles* de M. de Kausler et la feuille 97 du vol. II de l'*Atlas d'Alle-*

Chemnitz, tirèrent près de deux cent mille boulets. Les Impériaux perdirent le général Fugger, tué, et Aldobrandini, prisonnier. Le régiment de cavalerie de Cronberg, le meilleur et presque le plus ancien dans l'armée impériale, se mêla au combat. Il fut repoussé avec grande perte par les cavaliers finlandais considérés aussi dans l'armée suédoise comme une troupe d'élite.

Trois fois les Suédois prirent le vieux fort et trois fois Aldringer les en fit sortir; enfin les Suédois, sous les ordres du duc Bernard de Saxe-Weimar, suivant son historien Rœse, gagnèrent une autre position avantageuse placée en face du vieux fort, et de laquelle on pouvait battre l'*Alte Veste,* si on y amenait du canon. La lutte dura longtemps avec un acharnement et une chaleur extrêmes.

La pluie vint avec l'obscurité; les chemins boueux rendirent impossible la marche vers les hauteurs. Gustave-Adolphe rappela ses troupes, qui gardèrent leur position. La canonnade continua pendant la nuit; et le matin, après une nouvelle attaque infructueuse, le roi de Suède

magne au département spécial de notre Bibliothèque nationale.

se retira dans son camp, n'emportant d'autres trophées que trois drapeaux [1].

« Il avait échoué, dit M. Droysen [2]. L'impétuosité et la fougue ambitieuse du souverain du Nord avaient cédé devant la patience de fer et la froide prévoyance de Wallenstein. Gustave avait appris à l'Allemagne, par ses victoires jusque-là ininterrompues, la nécessité de lui résister, et on lui résista là pour la première fois. Il était vaincu, puisqu'il n'avait pas été vainqueur. »

Le succès de la résistance glorieuse des Impériaux fut principalement dû, après Wallenstein, à son lieutenant, le général Aldringer. Depuis qu'il était en face de Wallenstein, si dédaigné de lui, Gustave voyait son étoile se couvrir de quelques nuages.

Les deux armées souffraient considérablement de disette et de maladies. La mortalité sévissait spécialement dans l'agglomération formée par l'armée de Gustave, jointe à la population de Nürenberg et à celle des paysans du

1. P. 361 et 362, *Soldat suédois.* Dans la narration du même chroniqueur, la proportion de 700 morts seulement avec 10,000 blessés du côté des Suédois est-elle admissible?

2. T. II, p. 622.

voisinage réfugiés dans le camp suédois. Le roi, après avoir campé soixante-seize jours, se décida à partir le 18 septembre, tambour battant et enseignes déployées, laissant dans Nürenberg le chancelier Oxenstierna avec cinq mille hommes de garnison, mais prêt lui-même à attaquer Wallenstein, s'il eût, en sa présence, tenté quelque chose contre la ville [1]. Il arriva le 23 septembre à Windsheim, point stratégique dont l'indication est revenue souvent sous notre plume, parce qu'il est situé vers la terminaison septentrionale de la chaîne de montagnes qui sépare les bassins du Necker du Mein et du Danube, à l'intersection des deux routes anciennes de Mayence à Nürenberg et de Würtzbourg à Donawerth.

Le général des Impériaux n'entreprit rien contre Nürenberg. Il partit peu après Gustave-Adolphe, laissant Maximilien le quitter pour prendre la direction de Ratisbonne. L'Electeur de Bavière aurait voulu que le roi de

1. Suivant le *Soldat suédois*, la retraite de Gustave-Adolphe aurait été graduelle. Il aurait d'abord diminué son camp, y laissant le duc Bernard de Saxe-Weimar avec 10,000 hommes, et pris congé du sénat de Nürenberg, appelé à cet effet dans sa tente. Il n'aurait rappelé Bernard de Saxe-Weimar, remplacé par Oxenstierna, qu'après s'être assuré de l'éloignement de Wallenstein. *Soldat suédois*, p. 422, 423, 428.

Suède fût inquiété dans sa retraite [1]. Il se plaignait en outre de ce que Wallenstein avait été trop courtois envers Gustave-Adolphe « sur le fait des prisonniers, le duc ne pouvant digérer, dit le *Soldat suédois,* que Wallenstein en usast si courtoisement et les renvoyast au roy avec complimens et sans rançon, ce qui esclata partout en la relaxation de Torstenson. »

Wallenstein se jeta sur la Saxe, et se dirigea successivement sur Cobourg, Cronach, Hof, Plauen et Altenbourg. Il avait quitté son camp le 22 septembre, et les deux armées s'étaient éloignées ainsi à quatre jours de distance de cette longue observation mutuelle, interrompue par un grand combat qui avait fixé l'attention de l'Europe, et qui, seulement par les maladies et les désertions, avait coûté à l'une et à l'autre plus de pertes que beaucoup de batailles. Le *Soldat suédois* [2] raconte que le camp des Impériaux étant visité par les habitants de Nürenberg et par la garnison suédoise après le départ de Wallenstein, on y avait trouvé un grand nombre d'instruments et de moyens de transport laissés par les Impériaux. « Le fer surtout fut à

1. Du Jarrys, t. II, p. 205.
2. P. 426.

grand marché dans Norinberg, d'autant qu'on en trouvoit plusieurs centaines de quintaux au camp qui ne coustoient que le prendre; tout fut de bonne prise, et les habitants eurent assez de quoy se garnir de pelles, pics, hoyaux, morions, corselets, bracelets, harnois et d'hommes et de chevaux, attelages de chariots et affûts de canons. Les Suédois eurent aussi alors tout loisir de contempler le camp ennemi et en tracer le plan, Ils le trouvèrent avoir trois fois presque plus d'étendue que le leur et trois quartiers principaux pris vers Stein et Zerrendorf, vis à vis de Fürth, contenant dans leur pourpris le vieil mont, le vieil chasteau et la maison de chasse qui y est assise, entourés de tous côtés de doubles et triples fossés, de redoutes, bastions, casemates, demy-lunes, tenailles, cornes et mesmes de divers forts royaux et toutes avenues hardies et jonchées de troncs et branches d'arbres, et en quelques endroits de hérissons, chevalets et tonneaux farcis de sable, de terre et de pierres et de toutes sortes d'embarras. Les Suédois trouvèrent encore au camp grand nombre de pauvres soldats estropiés, qui traînoit son bras, qui sa cuisse, qui sa jambe, qui tout ensemble, qui tiroit à la mort et ne demandoit que d'estre achevé. On remarqua qu'ils

n'avoyent aucun appareil sur eux et qu'ils périssoient à faute d'avoir été pansés et médicamentés....

« Ce spectacle lamentable esmeut encore ceux de Norinberg à miséricorde et leur fit panser leurs ennemis que l'espérance du sac de leur ville et le désir de disposer de leurs marmictes avoit et attirés et entretenus. Surtout en trouvoyent-ils nombre qui se plaignoyent de la Saint-Barthélemy, jour du grand assaut qui leur avoit esté funeste. Ces pauvres blessez déclaroyent aussi que, par faute de fourrage, ils avoyent perdu plusieurs milliers de chevaux et d'autre bestail. Et il n'en falloit pas exiger le serment pour en tirer une déposition véritable, la veue et le flair parloyent assez et l'infection estoit, en quelques endroits où il y avoit des piles de charognes, si grande qu'on n'en pouvoit approcher. » Le chroniqueur ajoute que cette corruption à laquelle le camp suédois avait part, « fit de grands ravages dans Norinberg. »

Pendant les opérations devant cette ville, Arnim avait eu, en Silésie, quelques succès contre les Impériaux et s'était emparé de Glogau. Il avait trouvé bon toutefois d'assurer son succès en se joignant aux Brandebourgeois et à un petit corps suédois commandé par Mac-Duwal,

Il fut convenu que tout ce qui pourrait être conquis, le serait au profit des trois princes intéressés ; mais de nombreux différends de préséance altéraient l'union entre Arnim et Duwal, commandant les contingents suédois et brandebourgeois. Toutefois cette armée coalisée força les Impériaux à se retirer vers Oppeln et Cosel dans la vallée supérieure de l'Oder.

Les Français s'étaient assurés de l'Electorat de Trèves.

Horn avait eu des succès en Alsace.

Mais un lieutenant de Wallenstein, le feld-maréchal Holck, avait ravagé la Misnie et il brûla des villages assez rapprochés de Dresde pour qu'on pût considérer ironiquement ces incendies comme des flambeaux éclairant les festins de l'Electeur de Saxe [1].

D'un autre côté, Pappenheim, qui avait passé le printemps à guerroyer contre Tott, sur la gauche de l'Elbe, près de son embouchure, et qui avait fini par y abandonner ses positions après avoir essayé de les faire accepter par le Danemarck, s'était replié vers le Midi. Il avait battu les Hessois à Volckmar, fait lever le siége de Calenberg, et, refusant de rallier Wal-

1. Chemnitz, p. 326.

lenstein, s'était rapproché du Rhin en vue de secourir Maëstricht assiégé par les Hollandais ou les *Belges libres*, pour parler le langage de Chemnitz [1].

Mais revenons aux deux grands coryphées de la guerre qui s'éloignaient de Nürenberg pour se chercher sur un autre terrain.

Gustave qui, suivant le *Soldat Suédois*, avait encore à Windsheim 50,000 hommes, y reçut des ambassadeurs tartares et moscovites, dont il ajourna les offres de concours, *les tenant*, suivant le chroniqueur, *en lesse* pour l'avenir.

Gustave-Adolphe aurait voulu d'abord, en quittant Windsheim, s'avancer sur la Haute-Autriche, suivant les conseils obstinés d'Oxenstierna, qui semblait vouloir se dédommager de n'avoir pu réussir à attirer son roi dans cette direction, après la victoire de Breitenfeld. Mais, quoiqu'il fût revenu conférer de ce plan avec le chancelier, dans la nuit du 27 au 28 septembre, à Nürenberg, la pensée de l'expédition vers le lac de Constance prévalut bientôt dans l'esprit du roi. Il ne faut pas s'étonner qu'après avoir négligé cette direction à Breitenfeld et à Munich, Gustave-Adolphe hésitât à le prendre en

1. Chemnitz, p. 299, et Gfrœrer, p. 987.

face du général qu'il n'avait pu entraver à Burgstall. D'ailleurs, il était toujours lié à ce système de vaste occupation qui le rappelait souvent sur ses dernières. La Bavière lui échappait et Rain, un des théâtres de ses récents succès, était menacé.

A cette fin, il divisa son armée en deux corps : l'un d'eux laissé au duc Bernard de Saxe-Weimar pour protéger la Franconie et la Saxe, l'autre sous ses ordres, avec lequel, après avoir visité le camp de Wallenstein, il marcha de Windsheim, le 21 septembre (ancien style), sur Nordlingen, Donawerth, reprit Rain que les Bavarois lui avaient enlevé [1], et s'avança au midi du Danube jusqu'à Oberndorf, près Biberach, se préparant à reprendre sa campagne vers le lac de Constance, interrompue à Memmingen quatre mois auparavant.

Gustave tenait beaucoup à consolider sa situation à Augsbourg et dans le cercle de Souabe, « sur lequel son Etat était fondé, comme sur aucun lieu en Allemagne [2]. » Mais appre-

1. Un vieux colonel suédois, Mitschevall, qui avait capitulé un peu vite en livrant Rain aux Bavarois, eut la tête tranchée, suivant la sentence d'un conseil de guerre. Ce qui pourrait l'excuser, c'est que le commandant bavarois ne capitula pas moins rapidement.

2. Expressions de Grubbe citées par Droysen, t. II, p. 584.

nant, à la fin de septembre, que l'Electeur de Saxe était menacé par Wallenstein, et son pays dévasté par Holck à qui s'était joint Gallas [1], il craignit d'être coupé de ses communications avec le Nord, et, comme il lui était déjà arrivé à Memmingen, il dut rétrograder et marcher au secours de son froid mais indispensable allié, par Nürenberg et Erfurt. Il se replia à Neubourg, sur le Danube, entre Donawerth et Ingolstadt.

Oxenstierna insista de nouveau, dans une lettre du 4 octobre (ancien style), pour la marche sur l'Autriche. Mais l'inquiétude gagnait, sous plusieurs rapports, le cœur de Gustave-Adolphe, délibérant à Neubourg sur le parti définitif à suivre.

Le moment tragique de son histoire était en quelque sorte commencé; et en réalité, depuis la jonction de Wallenstein et de Maximilien qu'il n'avait pu empêcher, la chance semblait avoir tourné contre lui. La Hollande se plaignait d'une douane établie par lui à Dantzick. La France n'était pas satisfaite de l'exécution du traité de Bærwalde, ni probablement de l'entretien avec Saint-Etienne. Elle était en retard

1. Gualdo. p. 206.

pour le paiement du subside promis. L'Angleterre faisait des réclamations pour l'Electeur palatin. Gustave voyait donc dans l'attitude des Etats-Généraux, de la France, et de l'Angleterre, à son égard, une zone de défiances, de difficultés, de jalousies. Il redoutait du Danemark une attaque sur ses derrières au premier revers qu'il aurait essuyé, et peut-être une jonction de l'escadre danoise avec l'amirauté espagnole de Wismar.

Dans cette situation, un retour vers la Saxe avait l'avantage de le rapprocher de sa base d'opérations, en même temps que de son principal adversaire. Cette démarche pouvait même lui sembler nécessaire pour empêcher la défection d'un allié toujours chancelant, toujours en négociations avec ses ennemis et avec lequel il n'avait jamais pu parvenir à s'entendre complètement [1]. Il se regardait d'ailleurs comme en force de se mesurer avec Wallenstein, dont le duc de Bavière s'était séparé après la levée du camp de Nürenberg, à Cobourg, pour aller défendre ses Etats contre le corps du maréchal Horn qui y était entré [2]. Il voulait enfin

1. Chemnitz, p. 273 à 278 et 305 à 310.
2. Gualdo, p. 203.

prendre sa revanche de l'échec de l'*Alte Veste*.

Gustave partit donc de Neubourg le 8 octobre et arriva le 10 octobre à Nordlingen. De là, il quitta le gros de l'armée et se rendit à Nürenberg, le 12 octobre, avec une escorte. Il y eut une dernière conférence avec le grand auxiliaire politique et militaire, à qui le roi son père avait recommandé sa jeunesse. Il chargea le sage et vaillant chancelier Oxenstierna de négocier avec les protestants du midi et de l'ouest de l'Allemagne une alliance plus étroite, et de convoquer à cet effet les quatre cercles de la Souabe, de la Franconie, du Haut-Rhin et du Bas-Rhin dans la ville d'Ulm; il lui donna des instructions comme il eût pu le faire s'il eût connu sa fin prochaine.

Après de longues conversations avec le chancelier, il rejoignit son armée et fut accompagné par Oxenstierna jusqu'à Arnstadt, où Bernard de Saxe-Weimar le rejoignit le 23 octobre.

Plus loin, à Erfurt, il prit congé de la reine plus inquiète que jamais et qu'il ne devait plus revoir, et la recommanda à la fidélité des habitants. La reine donna un diamant précieux au duc Bernard, qui, suivant son biographe Rœse, aurait eu à Arnstadt un démêlé assez vif avec le roi [1].

1. Rœse, t. Ier, p. 176 et 177.

A Naumbourg, la population se précipitait en s'agenouillant devant lui, et il s'en montra péniblement affecté. « Ces gens, dit-il, m'honorent comme un dieu ; je crains que le ciel ne nous réserve quelque malheur[1] ! » Il eut un instant le projet de se fortifier près de Naumbourg pour y attendre les troupes du duc de Lauenbourg et préparer avec l'Electeur de Saxe une jonction qui devait, suivant certains historiens, avoir lieu à Grimma[2]. De son côté, Wallenstein, après avoir joint Holck et Gallas à Altenbourg, avait été rallié auprès de Leipzig par le feld-maréchal Pappenheim, revenu d'une expédition récente sur la Meuse, où il avait essayé inutilement de délivrer Maëstricht assiégé par les Hollandais. Wallenstein s'était fait ouvrir les portes de Leipzig.

Sur ces entrefaites, ayant appris que son adver-

1. Ou suivant une autre version : « J'appréhende que Dieu, pour me punir d'avoir rendu ce peuple idolâtre, me fasse voir que je suis trop mortel. » Gualdo, p. 208.

2. A 20 kil. au sud-est de Leipzig.

Voyez l'annexe à Gualdo, *Discours sur les batailles de Breitenfeld et de Lutzen*, par un officier prussien, p. 423. M. Droysen démontre (p. 660 et 621) que deux à trois mille Saxons seulement devaient rejoindre Gustave : le reste de l'armée saxonne était retenu par Arnim, en Silésie. Suivant Chemnitz (p. 367), Arnim aurait résisté à des ordres réitérés de l'Electeur qui le rappelait auprès de lui.

saire marchait sur Lützen, tandis que le feld-maréchal Pappenheim avait pris la route de Halle pour arrêter le duc de Lauenbourg [1], le roi de Suède eut la pensée de battre Wallenstein séparé de son lieutenant. De son côté, pénétrant ce dessein, le duc de Friedland expédiait à Pappenheim un ordre précipité de retour, ordre fidèlement obéi ; car le manuscrit taché du sang du lieutenant, mortellement blessé en l'exécutant, est une des curiosités conservées dans les Archives du Ministère de la guerre à Vienne.

Ce fut le 5/15 novembre que les deux armées se rencontrèrent dans les plaines de Lützen, celle du roi comptant environ vingt mille hommes et celle de l'Empire trente mille, indépendamment du corps éloigné de Pappenheim [2].

Il n'y eut, le 15 novembre, qu'une escarmouche dans laquelle les Impériaux reculèrent ; « Le roy, dit le *Soldat suédois,* demeura en ba-

1. Gualdo, p. 209.

2. Gfrœrer, p. 1000.

Gualdo dit seize mille fantassins et onze mille cavaliers. Il énumère les diverses troupes de Wallenstein, au milieu desquelles il paraît avoir assisté à la bataille, mais sans en donner le chiffre. Toutefois, elle était estimée par Gustave au nombre de trente mille hommes (Gualdo, p. 211).

M. Droysen ne croit pas possible de fixer le nombre d'aucune des deux armées.

taille et en la campagne toute la nuit, n'ayant d'autre couvert que son carrosse, résolu de suivre sa pointe et engager l'ennemi à un combat général. Il communiqua dans la nuit son dessein au duc de Weymar et à divers officiers de marque qui passaient la nuit à l'entour de son carrosse, sans avoir autre couvert que le ciel, un autre lit que des gerbes de paille, leur équipage de campagne estant demeuré en derrière [1]. » Ni Horn ni Baner, les deux lieutenants de Gustave à Breitenfeld, n'étaient présents. Le premier guerroyait en Alsace; le second n'était pas encore rétabli d'une grave blessure reçue à Burgstall.

L'historien Khevenhüller rapporte que, déjà, à une époque reculée, une grande bataille avait ensanglanté la plaine de Lützen; il ne savait pas qu'elle était réservée deux siècles plus tard à une lutte encore plus gigantesque.

On peut dire que le combat qui allait se livrer, était la quatrième importante bataille de la guerre de Trente ans. La Montagne-Blanche avait vu la cause protestante terrassée en Bohême; à Lutter, elle avait succombé une seconde fois sous la faible direction du Danemark. Breitenfeld l'avait relevée; mais aujourd'hui le

1. P. 170.

succès obtenu en 1631 était remis en question avec les mêmes mots de ralliement pour les deux armées, d'un côté le mot catholique : *Jésus Marie,* de l'autre le mot théiste : *Dieu avec nous.*

Le 16 novembre, un épais brouillard déroba jusqu'à onze heures du matin chaque armée à la vue de l'autre. Alors, les Suédois firent leur prière, leurs trompettes sonnèrent l'air d'un chant de Luther, et le roi entonna un psaume.

Comme l'usage de la cuirasse lui était devenu incommode depuis la blessure de Dirschau, il monta à cheval avec un simple pourpoint de cuir sur son habit de drap ; étant à jeun, comme lorsqu'on se dispose à approcher de la sainte table, ajoutent aussi les historiens du temps. On raconte qu'il ne montra pas sa confiance ordinaire dans les apprêts du combat. Cependant, il passa en revue ses légions en s'adressant successivement dans leur langue à ses troupes suédoises et à ses troupes allemandes. Les soldats poussèrent des hourras, mais remarquèrent avec peine que le cheval du roi avait bronché deux fois, ce qui leur semblait un pronostic fâcheux. Soit pour les rassurer, soit pour remplacer sa monture fatiguée par les allées et venues de la matinée, Gustave se fit amener un coursier brun qu'il avait monté à Breitenfeld.

Wallenstein se contenta de parcourir les rangs de ses soldats, avec une attitude et un regard qui promettaient la récompense aux braves et les plus durs châtiments à ceux qui lâcheraient pied sans dire une parole, écrit un historien, car il savait combien le son de sa voix était désagréable[1].

Les escadrons suédois, resplendissants d'acier, frappaient d'admiration l'armée ennemie, comme nous l'apprend un historien qui servait dans l'armée de Wallenstein[2]. Mais Wallenstein, séparé de Pappenheim, qui avait neuf mille hommes sous ses ordres, réunissait encore une force supérieure à celle des Suédois. La supériorité de tactique compensait, il est vrai, la différence du nombre. Si Wallenstein avait habilement emprunté à son adversaire le mélange des mousquetaires avec la cavalerie, il était resté trop fidèle au système des formations d'infanterie massive, vieille tradition de l'infanterie impériale[3]. Sa position était du reste bonne, son front étant couvert d'un fossé rapidement élargi par ses troupes. Il avait une batterie de sept gros

1. Fryxell, p. 173.
2. Le comte Gualdo, p. 213.
3. Gualdo, p. 288 à 300.

canons derrière le fossé et une autre de quatorze placés en arrière près d'un moulin à vent. Gustave n'avait modifié que légèrement la formation en brigades de Breitenfeld [1]. Il s'était placé à l'aile droite avec la cavalerie suédoise et finlandaise. Bernard de Saxe-Weimar commandait la gauche, dans laquelle on distinguait avec des régiments livoniens et courlandais une troupe française conduite par Stechnich [2]. Le centre était conduit par Nicolas Brahé et Knipp-

1. La figure de la brigade suédoise à Lützen, telle qu'elle est donnée par l'officier allemand dont Francheville s'est approprié le travail, diffère de celle de Breitenfeld, en ce qu'au lieu de trois divisions de piquiers, il n'y en a qu'une en tête et plusieurs escouades de mousquetaires par derrière. C'est ce que l'auteur appelle la formation *en quart de brigade* (v. p. 291). Il est à observer que toute cette terminologie de brigade, demi-brigade et quart de brigade désignait plutôt des modes de formation, dans lesquels on distribuait plus ou moins d'hommes, que des unités numériques déterminées.

Voici les cadres de la formation en quart de brigade :

P

M M

M M

2. *Stechnicius cum Gallis*, dit Chemnitz, p. 372.

hausen : on y voyait le régiment de la garde ou régiment jaune, le régiment le plus ancien ou régiment bleu ; et vingt gros canons précédant les brigades : quarante pièces d'artillerie régimentaires environ, avec des mousquetaires détachés, étaient sur les ailes [1].

Gustave-Adolphe donna le signal de l'attaque, et, à la droite de son armée, il chargea avec succès la cavalerie ennemie. L'attention du roi fut bientôt rappelée sur le centre. Là, le premier choc de l'infanterie suédoise avait fait plier les premiers corps des Impériaux, dont plusieurs canons avaient été pris, et les piquiers suédois avaient culbuté les mousquetaires impériaux sur leurs propres piquiers ; mais les efforts des brigades placées en réserve et commandées par Wallenstein en personne avaient changé bientôt la face du combat.

Quand Gustave-Adolphe vit son infanterie céder, il se mit à la tête du régiment de cavalerie de Smaland, dont le colonel était blessé, pour secourir son infanterie [2]. Soit que, mal dirigé par sa vue basse, il se laissât emporter trop loin par

1. Chemnitz, *ibid.*

2. Gfrœrer, p. 1006.

Suivant un autre écrivain, Gustave-Adolphe aurait voulu, quand il fut tué, faire seulement une reconnaissance sur son

son cheval, soit que le régiment de Smaland n'eût pas à sa suite franchi assez vite un fossé qui protégeait sur ce point les ennemis, il se trouva bientôt en face des cuirassiers impériaux, n'ayant à ses côtés que le duc de Lauenbourg, le maréchal de la cour Kreilsheim, le chambellan Truchsess, le jeune Auguste Leubelfing, fils d'un patricien de Nürenberg, qui s'était attaché à sa personne, et un très-petit nombre de serviteurs. Après que le roi eut tué plusieurs ennemis de sa propre main, un coup de pistolet lui brisa le bras gauche. Il pria alors le duc de Lauenbourg de le conduire hors de la mêlée; mais un autre coup de feu qu'il reçut dans le dos, le désarçonna, et il fut emporté suspendu à l'étrier de son cheval. Bientôt il ne resta plus auprès de lui que le jeune Leubelfing, qui cherchait inutilement à le remettre en selle. Entou-

aile gauche: Gualdo, p. 220. Mais le récit de l'officier prussien sur les batailles de Breitenfeld et de Lützen, annexé à la traduction de Gualdo, est plus en rapport avec l'écrivain allemand que je viens de citer, qu'avec Gualdo lui-même. J'ai cru pouvoir combiner ce récit très-soigné, fait par l'officier allemand après une inspection attentive des lieux, avec les données de Gfrœrer. Chemnitz, qui diffère sur quelques détails de notre récit, dit que l'épais brouillard de cette journée en a rendu la description exacte impossible, même pour ceux qui y avaient pris part (p. 373).

rés tous les deux à ce moment par les cuirassiers ennemis, l'un de ceux-ci, après avoir inutilement demandé au roi son nom, lui tira un coup de pistolet à la tête. « J'ai été le roi de Suède, » dit Gustave-Adolphe, et il expira. Suivant le *Swedish-Intelligencer*, publié à Londres en 1633, Gustave-Adolphe aurait dit : « Je suis le roi de Suède qui scelle la religion et la liberté de l'Allemagne avec mon sang. »

Son corps fut dépouillé par les Impériaux, ainsi que celui de Leubelfing, blessé et renversé à ses côtés. Ce dernier mourut quelques jours après de ses blessures; mais la reproduction de ses derniers récits a été retrouvée dans notre siècle par l'érudition germanique [1].

Un jeune représentant de l'Allemagne protestante recueillait le dernier soupir de Gustave; ses soldats le vengèrent.

A la nouvelle de la mort du roi, à la vue de son cheval fuyant seul au hasard avec sa selle ensanglantée, ses troupes sentirent plutôt grandir qu'abattre leur courage. Le jeune et fier lieutenant qui avait, suivant certains historiens, espéré l'honneur de combattre seul les Impériaux [2], Bernard de Saxe-Weimar, investi du

1. Gfrœrer, p. 1007.
2. Du Jarrys de la Roche a repoussé cette supposition

commandement par un ordre de la prévoyance du roi, repoussa les conseils de retraite qui furent donnés par d'autres généraux. Il déclara qu'il s'agissait de venger Gustave et d'avoir la victoire ou la mort. S'avançant vers le régiment de Smaland, qui n'avait pas suivi le roi assez en avant, il en perça le lieutenant-colonel de son épée et ramena au combat les Suédois, furieux de la mort de leur chef.

L'armée de Wallenstein plia et la bataille était perdue pour elle, lorsque Pappenheim arriva de Halle avec sa cavalerie, ardent de se mesurer avec Gustave-Adolphe dont il ignorait la mort. Il tomba bientôt lui-même frappé mortellement de deux coups de feu; mais le combat rengagé se prolongea jusqu'au moment où les huit brigades de Suédois se formèrent en une phalange de huit colonnes, « l'ordre le plus terrible et le plus redoutable, dit Folard, de tous ceux dont on ait ouï parler depuis les anciens. » « Comme si les soldats s'étaient donné le mot, a dit encore Folard [1], cette phalange s'ébranle tout entière, et tout d'un temps se jette tête baissée sur l'ennemi, et le pousse avec d'au-

comme peu conciliable avec l'infériorité des forces dont Bernard disposait avant sa jonction avec le roi.

1. *Traité de la colonne*, cité dans les annexes du livre de Gualdo, p. 448.

tant plus de force et de violence qu'elle attaque avec l'avantage de l'ordre. »

La bataille était une seconde fois, mais péniblement gagnée. Wallenstein profita de la nuit pour se retirer, sans être poursuivi, à Leipzig d'abord et ensuite vers Zwikau. Lé résultat de la journée de Lützen fut la libération de la Saxe en quelques semaines [1].

Le corps de Gustave-Adolphe, sur lequel on compta neuf blessures, fut enlevé du champ de bataille, qui était couvert de neuf mille morts [2]; il fut porté successivement à Meuchen, à Weissenfels, à Nykoeping, à Wittenberg et à Stockholm, où des obsèques solennelles furent cé-

1. Suivant Gualdo, la mort du roi de Suède aurait été postérieure à l'arrivée de Pappenheim, et la blessure de ce dernier aurait été la principale cause de la défaite des Impériaux, qui avaient en lui une immense confiance. L'historien dépeint avec force leur désespoir, p. 220.

2. Cette évaluation de Chemnitz est d'autant plus remarquable qu'il ne cite que trois mille morts à la suite de la longue bataille de Burgstall, près Nürenberg. Du côté des Impériaux, entre autres personnages de distinction, outre Pappenheim, on compta, parmi les victimes de cette sanglante journée, le général de l'artillerie, Breuner, l'abbé de Fulde, qui était venu considérer la bataille. Parmi les Suédois, Chemnitz nomme Nicolas Brahé, comte de Wisingsbourg, cité plusieurs fois par lui dans son histoire avec un soin particulier. Suivant cet historien, Gustave, peu de jours avant sa mort, avait signalé Brahé et Torstenson comme dignes de grands commandements.

lébrées au mois de juin 1634. Gustave y avait d'avance marqué la sépulture dans cette église des Chevaliers où sont ensevelis depuis lui les grands hommes de la Suède, et où la splendeur de son mausolée a racheté la triste nudité de sa mort [1].

1. Le lecteur trouvera peut-être ici volontiers les réflexions qu'inspira la mort de Gustave-Adolphe à son grand auxiliaire :

« La mort du roi de Suède, dit Richelieu dans ses *Mémoires* (t. VII, p. 263), est un exemple mémorable de la misère humaine, ne lui étant pas, à l'instant de sa mort, resté, de tant de provinces qu'il avait conquises sur ses voisins et de tant de richesses qu'il avait gagnées en Allemagne, une seule chemise pour couvrir son infirmité : l'orgueil de sa naissance et la réputation de ses armes l'élevait au-dessus de plusieurs grands monarques ayant été abattus jusqu'à ce point que d'être foulé aux pieds des chevaux amis et ennemis, et si égal aux corps des moindres soldats entre lesquels le sien était gisant, meurtri et souillé de sang, que ses familiers même eurent peine à le reconnaître pour lui rendre l'honneur de la sépulture. Telle fut la fin de toute sa grandeur. »

Ce n'est point l'éloquence, ce n'est point la concision de Bossuet ; mais n'est-ce pas un peu sa pensée ?

Frédéric a une manière plus froide de juger la mort du roi de Suède :

« Ainsi finit, dit-il, ce roi qui avoit fait trembler l'Empereur, qui avoit rétabli la liberté des princes d'Allemagne et auquel on ne peut reprocher d'autre défaut que trop d'ambition, qui est malheureusement celui de la plupart des grands hommes. » (*Œuvres de Frédéric II*, t. I, p. 42.)

CHAPITRE VIII

Quatre grands Capitaines de la période Suédoise dans la guerre de Trente ans

Auprès du champ de bataille de Lützen, l'historien se laisse aller à rapprocher les héros dont l'année 1632 avait vu en Allemagne les grandes actions ou la mort.

Au commencement de cette campagne qui, à travers la Franconie et la Bavière, était venue se terminer d'une façon si sanglante dans les plaines de la Saxe, quatre généraux brillaient au premier rang des armées en présence.

Gustave-Adolphe éclipsait tout autour de lui, bien qu'après sa mort quelques-uns de ses lieutenants se soient acquis une juste renommée.

De l'autre côté, Tilly, Wallenstein et Pappenheim conduisaient les troupes de la Ligue catholique et de l'Empire.

A la fin de 1632, trois de ces vaillants capi-

taines étaient tombés au champ d'honneur, et Wallenstein leur survivait seul [1].

Le premier qui avait succombé dans cette année meurtrière et mémorable, était Tilly.

Né en 1559 dans les Flandres espagnoles, Jean Tzerklas, comte de Tilly, avait été élevé par les Jésuites comme presque toute la noblesse catholique de son temps, et dirigé d'abord vers l'église : « Plusieurs, dit son historien, Klopp, pensent qu'il fut novice dans cet ordre, mais le fait n'est point avéré. » Il entra fort jeune dans l'armée du duc de Parme, comme simple soldat. Après avoir servi aussi sous le duc de Lorraine, il passa dans l'armée autrichienne sous Rodolphe et s'attacha plus tard à Maximilien de Bavière dont il organisa l'armée.

Il chercha, dit-on, à y établir ce service obligatoire dont l'idée, antérieure même à son époque, a été longtemps dans les pensées de l'Allemagne et a été notamment élaborée par le prince de Schaumbourg-Lippe au dix-huitième siècle [2] avant d'être réalisée par Scharnhorst dans ses institutions.

1. Pour plusieurs traits des parallèles qui suivent, voir le *Gustave-Adolphe* de Gfrœrer (p. 946 et 1010), l'*Histoire de Wallenstein* de Ranke, et l'ouvrage de Klopp sur Tilly.

2. *Edinburgh Review* de janvier 1873.

Général des troupes de la Ligue, son habileté[1] mit fin par plusieurs victoires aux deux premières périodes palatine et danoise de la guerre de Trente ans.

Désintéressé de caractère et inaccessible aux offres séduisantes de Wallenstein, religieux et austère dans ses mœurs[2], il fut considéré longtemps comme invincible jusqu'à la prise de Magdebourg qui marqua le terme de ses succès.

Tilly fut un exemple de cette loi fréquente qui fait décroître avec l'âge la fortune des grands capitaines, dans les succès desquels la vigueur physique doit concourir avec l'énergie du caractère et la promptitude de l'intelligence. Ce fut à soixante-douze ans qu'il sentit son étoile

1. « Tilly mourut chargé de victoires durant tout le cours de sa vie, excepté contre le roi de Suède contre lequel il ne put jamais avoir aucun avantage, mais au contraire en fut toujours battu dans toutes les rencontres, soit que le roi de Suède fût plus habile et plus grand capitaine, et ses soldats meilleurs que les siens, ou que la fortune soit plus favorable habituellement aux jeunes capitaines qu'aux vieux. » (*Mémoires* de Richelieu, t. VII, p. 55.)

2. Avant la bataille de Breitenfeld, Tilly se vantait de n'avoir jamais connu ni l'ivresse ni les femmes ni la défaite. Après avoir rapporté ce mot, Chemnitz ajoute au sujet des deux premiers chefs d'éloges : « *Neque hominem, siquidem vera jactavit, ac rara ejus modi avis, seu miraculum potius inter militares viros exstitit, sua sibi laude privabimus.* »

et son génie pâlir devant la tactique nouvelle et l'heureuse jeunesse de Gustave-Adolphe. Il eut le pressentiment de cette supériorité devant laquelle ses longs succès allaient s'anéantir, et aspira à une retraite dont des influences de religion et de dévouement lui firent abandonner le projet. De la bataille de Breitenfeld au combat de Rain, où il fut mortellement blessé, il ne compta plus guère que des échecs. Il laissa, dit-on, en mourant, à ses régiments une partie de sa médiocre fortune [1].

Tilly a été un exemple éclatant de certaines responsabilités, hasardées, de l'histoire. L'historien Chemnitz dit que la fumée de Magdebourg semblait avoir terni la gloire du général de la Ligue catholique; elle forme encore, en effet, autour de son nom, comme l'encadrement d'une tradition sinistre. Le *Soldat suédois* a même employé à son égard la qualification de *Tigre*.

C'est là toutefois une de ces légendes qui sont destinées à s'atténuer considérablement, et même à disparaître, par les recherches de l'érudition moderne. Tilly eut le malheur d'autoriser le pillage de la ville de Magdebourg,

1. Tilly fut inhumé à Alt-Œttingen près de Munich.

prise d'assaut, en se conformant aux lois barbares du temps. Mais les récits les plus anciens de la catastrophe de Magdebourg n'imputaient à Tilly aucune responsabilité relative à l'incendie qui détruisit cette malheureuse cité; ce grand désastre ne paraît pas même avoir été le fait de ses soldats, mais plutôt celui du commandant suédois qui avait fait pratiquer des mines dans l'intérieur de la ville et manifesté, avant l'assaut, la pensée de la brûler. Ainsi s'exprime à ce sujet un historien impartial de nos jours : « Quant à l'incendie de Magdebourg, qui suivit la prise de cette ville, dit M. Ranke, il est probable qu'il avait été éventuellement préparé par le commandant militaire allemand au service de la Suède, et même par quelques membres du conseil de la ville. On dirait une anticipation de Moscou. La flamme marqua le point jusqu'où s'élevait le désespoir national [1]. »

Le plus brave lieutenant de Tilly, comme de Wallenstein, était Pappenheim. Né la même année que le roi de Suède, acharné à contrarier sa fortune et à combattre sa personne, il eut la sin-

1. *Geschichte Wallensteins*, p. 217, e Klopp, t. II, p. 284, 265 et 437. Voyez dans le même sens Cronholm, traduction allemande, p. 367.

gulière destinée de tomber dans la même journée que lui [1]. Le comte de Pappenheim, issu d'une noble famille souabe, avait reçu une instruction brillante et avait débuté dans la carrière civile. La guerre de Trente-ans l'avait attiré, et il s'était fait, sous Tilly et Wallenstein, et souvent dans des expéditions indépendantes, une grande réputation. Idole du soldat à cause de sa libéralité et de sa bravoure, il lui arrivait parfois d'entraîner, avec des succès divers, le temporisateur Tilly. Il avait surtout puissamment contribué à la prise de Magdebourg et avait conduit, pour la délivrance de Maëstricht assiégé par les Hollandais, une entreprise infructueuse, mais d'une audace et d'une bravoure singulières. Il portait, dans son enfance, au dire de plusieurs historiens, un signe physique extraordinaire : deux glaives, couleur de sang, croisés sur son front. Ce signe, qui aurait reproduit, d'après Mauvillon, les armoiries de sa famille, s'était effacé avec l'âge, mais reparaissait

1. Lorsqu'il faisait panser les blessures reçues à Lützen, on lui apprit la mort de Gustave-Adolphe. « Maintenant, s'écria-t-il, vous pouvez dire au duc de Friedland que je suis blessé à mort ; ajoutez que je meurs avec bonheur, puisque je sais que l'irréconciliable ennemi de ma religion est mort avant moi. » (Schiller.)

si le guerrier éprouvait quelque forte émotion.

Lorsqu'il succomba aux blessures reçues à Lützen, en arrêtant, par ses efforts, la déroute des Impériaux, on trouva sur son corps plus de cent cicatrices. Il chargea, par son testament, le duc de Friedland d'être le protecteur de sa veuve et de son fils unique. Wallenstein lui fit élever un tombeau à Prague, et répondit à la confiance de son compagnon d'armes en assurant à sa veuve une pension de 4,000 florins. Chemnitz, l'historiographe suédois, a rendu hommage à son infatigable activité d'esprit, à son adresse dans l'exécution [1]. C'était un manœuvrier rapide et redoutable.

Le vainqueur de Tilly à Breitenfeld, celui qui avait triomphé de Wallenstein et de Pappenheim, à Lützen, pour ainsi dire après sa mort, Gustave-Adolphe, leur était, à plusieurs égards, supérieur. Ce ne fut pas seulement un soldat pliant son corps à toutes les fatigues, un guerrier d'une valeur bouillante, mettant la main à tout [2] et inspiré par le mépris, souvent associé

1. *Indefessi ingenii et exprompt arum manuum miles*, p. 375.

2. « Il ne se contentait pas d'estre général d'armée, il voulait estre et capitaine et sergent de bataille et ingénieur et canonnier et soldat et de tous les mestiers. » *Soldat suédois*, p. 492.

au pressentiment de la mort, la bravant sans cesse, soit pour imprimer aux soldats un élan qui décuplait leurs forces, et leur faisait obtenir souvent des succès disproportionnés à leur nombre, soit par la fougue d'un tempérament qu'il portait en toutes choses et qui, comme son activité sans règle, semblait *tenir un peu du barbare*. Ce fut surtout un tacticien consommé, un général habile, aussi prudent dans les opérations préliminaires qu'impétueux au jour de la bataille, un ingénieur expérimenté dans la fortification, enfin un des principaux inventeurs dans les procédés de la guerre moderne [1].

L'art de disposer ses troupes d'une manière nouvelle, de les armer suivant des moyens encore inconnus de ses adversaires, d'augmenter leur force par la rapidité et l'habileté de leur emploi, constituait une de ses principales supériorités. L'artillerie légère fut, pour ainsi dire, une de ses créations.

Il fut du petit nombre de ces hommes qui

1. « Gustave-Adolphe passe pour l'inventeur d'un système de fortification circulaire, ce qui indique non la force supérieure de son esprit, car il s'agit uniquement en cela d'une combinaison de lignes géométriques, mais l'attention qu'il portait à l'art de fortifier. » *Histoire de l'art de la guerre*, par Ed. de la Barre-Duparcq, t. II, p. 135.

étonnent et surprennent leurs contemporains. Les protestants de son temps le surnommèrent le *Lion du Nord*. Napoléon l'a placé parmi les sept grands maîtres de l'art militaire, et il est difficile de dire s'il a eu, comme tacticien novateur, un autre égal que le grand Frédéric. Un écrivain militaire considère que Gustave-Adolphe a donné à la guerre « son caractère moderne [1]. »

S'il n'a fait la grande guerre que pendant deux années environ, il a été le fondateur de l'école, la plus durable et la plus caractérisée peut-être, de généraux continuateurs de sa tradition et, jusqu'à certain point, de ses entreprises [2]. Il

1. Ed. de la Barre-Duparcq. *Histoire de l'art de la guerre*, t. II, p. 124.

2. Horn, Baner, Torstenson, Wrangel, etc., parmi les Suédois; Bernard de Saxe-Weimar, parmi les Allemands.

Torstenson était souvent indiqué par Gustave-Adolphe comme le plus capable de ses lieutenants. Fryxell, p. 143-158.

Nous ne parlons pas du chancelier Oxenstierna qui a consommé dans la politique son habileté et sa fortune. Cependant le *Soldat suédois* l'appelle « un cavalier rare et capable d'estre non-seulement chef d'un conseil, mais aussi d'une armée, comme ayant manié l'espée et la plume » (p. 124).

Enfin, n'oublions pas ce jeune Gassion qui avait juré de mourir avec Gustave, et dont le vœu fut presque accompli, puisqu'il succomba dans des circonstances semblables et au même âge que son modèle, au siége de Lens en 1647.

eut une haute idée de la discipline et, quoiqu'il ne parvînt pas à la faire toujours respecter, il avait bien compris les ressources que lui aurait offertes une organisation militaire supérieure par sa permanence à celle dont il disposait [1].

Ses grands talents militaires, aidés par un grand art apporté dans le choix des hommes [2], une administration habile et par une diplomatie bien dirigée, permirent à sa politique, non-seulement d'arrêter les succès de l'Autriche et de relever, en Allemagne, la situation de la religion réformée, mais encore de préparer des plans dont la nature et la véritable étendue sont restés un des problèmes les plus curieux de l'histoire moderne.

S'il mourut à peu près à l'âge d'Alexandre et avec de moindres exploits, il l'emporta beaucoup sur lui par la vertu de sa vie et de sa mort. Son ombre semble avoir, pendant le reste du dix-septième siècle, guidé la Suède dans une série d'entreprises héroïques dont d'autres Etats ont, plus qu'elle, recueilli les fruits matériels, mais dont, depuis cinquante ans, les bénédictions d'une paix sans exemple en Europe et

1. Chemnitz, p. 384.

2. Le *Soldat suédois* le qualifiait *incomparable au choix et en la cognoissance de ceux qui le servent* (p. 235).

l'unité d'un territoire agrandi lui continuent certains résultats.

Celui qui avait résisté à Gustave-Adolphe à Nürenberg et à Lützen, différait profondément des trois hommes de guerre, avec lesquels nous avons été conduit à le comparer et auxquels il survivait. Ses mobiles étaient moins nobles et plus égoïstes; mais il était, à certains égards, plus singulier et plus exceptionnel.

Dans ce pays de Bohême, où deux populations sont depuis plusieurs siècles en présence, et où la religion s'est quelquefois alliée à la compétition des races slave et allemande, Albert-Wenceslas-Eusèbe Wallenstein était né, en 1583, de la race subjuguée, que cette situation avait surtout inclinée vers les doctrines de Jean Hus, et plus tard de Luther. Il appartenait à la famille tchèque de Ralsko, et ses parents étaient protestants. Orphelin de bonne heure, après avoir été placé dans une école de son culte par un de ses oncles, il fut confié aux Jésuites par un autre.

Dans l'instruction supérieure, le même dualisme domina sa carrière, et il passa de l'université luthérienne d'Altdorff à celle de Padoue. On s'explique comment il résulta, de ces contrastes dans son éducation, peu d'exclusivisme

dans ses tendances religieuses et une situation d'esprit, dans les guerres du temps, tout à fait différente de celle des catholiques ardents comme Tilly et Pappenheim et des protestants convaincus comme Gustave-Adolphe.

Ce fut vers sa fortune personnelle que fut tournée de bonne heure l'ambition du jeune Wallenstein.

Devenu magnat de Bohême par l'héritage d'une première épouse, il s'enrichit, d'une manière soudaine et brillante, par l'achat à vil prix de domaines confisqués sur les seigneurs, dont la cause avait succombé au combat de la Montagne-Blanche, et entre autres du château et du fief de Friedland.

Il embrassa vivement la cause de l'empereur Ferdinand contre les indépendants de Bohême et de Moravie, et sa fortune déjà immense s'accrut encore par un second mariage avec une fille de la maison de Harrach, engagée dans le parti autrichien. Il devint bientôt tout à la fois le général et, pour ainsi dire, le commanditaire d'une cour privée de ressources pécuniaires et pour laquelle il levait des armées.

De là une situation encourageant de sa part les plus grandes exigences, et imposant à son égard les plus grandes faveurs du

gouvernement de Vienne, tandis que le duc de Friedland ne manquait lui-même à aucune occasion d'éblouir les troupes par un luxe prestigieux, par une libéralité sans exemple. Les chambellans, les pages, les gardes dont il s'entourait, répandaient autour de lui un éclat princier; taciturne, sombre, parfois d'une sévérité cruelle envers ses soldats, au milieu de ce faste, étranger à tous les plaisirs, il dirigeait seul une immense correspondance et semblait ne vivre que pour ses vastes desseins.

Après la principauté et le duché de Friedland en Bohême, il se fit concéder par l'Empereur le duché de Mecklenbourg, que les armes de Gustave-Adolphe lui ravirent et dont la perte excita chez lui les plus vifs regrets. Dans ses rêves ardents et mobiles pour la réparer, il éleva un instant sa pensée jusqu'à ambitionner le gouvernement indépendant de Bohême.

Malgré l'entraînement en quelque sorte logique des projets les plus ambitieux, fondés sur le besoin qu'éprouvait l'Empire du concours de ses richesses, de sa réputation et de ses services, ce serait une erreur de croire que le pouvoir de Wallenstein ne servait qu'à lui-même.

Il devint, par l'indépendance même de sa situation et de ses idées, le transformateur de l'ar-

mée qu'il avait donnée à l'Empire. Suivant l'annaliste contemporain Khevenhüller, les soldats de l'Empereur en Allemagne portaient, avant Wallenstein, le nom d'*Espagnols;* ils prirent, sous ses ordres, le nom d'*Impériaux*.

Etranger au principe de l'exclusivisme religieux, il admettait des soldats et des officiers de toute nation et de toute croyance dans les troupes qu'il levait avec ses trésors personnels ; et le courage, plus que la naissance, déterminait parmi eux l'avancement [1].

Il améliora d'ailleurs sur plus d'un point la tactique des Autrichiens, surtout au sujet de l'artillerie [2].

Quoique privé, en 1630, de son commandement par la jalousie qu'excitait son élévation, et aussi par le ressentiment des exactions qu'il permettait à ses troupes, son rappel fut inspiré bientôt à l'Empereur par les succès de Gustave-Adolphe. Ferdinand ne put peut-être prévoir entièrement combien il lui serait difficile de limiter des exigences que d'immenses services réveillaient sans cesse.

1. V. Ranke, p. 342. Tilly avait aussi des soldats luthériens, et des prédicateurs pour leur culte : Klopp, t. II p. 284.

2. V. Ranke, p. 340.

Tel était — qu'on nous passe l'expression — le ploutocrate, le financier, doublé d'un habile capitaine, qui, tourmenté par la goutte et les cheveux blanchis dès l'âge de quarante ans, avait balancé à Nürenberg et à Lützen la fortune de Gustave, bien que la guerre ne fût pour lui jusqu'à certain point qu'un théâtre complémentaire, l'un de ses moyens de grandir sa fortune.

Les recherches récentes, dont la vie de Wallenstein a été l'objet en Allemagne, ne relèvent pas son caractère d'incontestables faiblesses. Un égoïsme tenace faisait dériver son ambition, pour ainsi dire usurière, du ressort des richesses dont il assistait l'Empire. L'inflexibilité de ses exigences semble l'avoir, de bonne heure, jeté dans des démarches contraires à la dignité et à l'honneur.

Malgré les compromis que comportaient les mœurs du temps, et les dégoûts qu'un esprit aussi libre pouvait éprouver des influences qui pesaient sur le gouvernement des Hapsbourg, on est surpris de le voir nouer des relations avec Gustave-Adolphe, pour ainsi dire au lendemain du jour où il avait été, sous la pression de la diète de Ratisbonne, congédié par l'Empire. Que pouvait-il attendre du traité

qu'il recherchait alors, sinon la ruine immédiate de la cause qu'il avait servie précédemment et dans la défense de laquelle il avait grandi ?

Mais au milieu de ces faiblesses d'un caractère corrompu par l'égoïsme et l'orgueil, la puissance de cet esprit *grand et hardi,* suivant le langage de Sarasin, notre écrivain français, éclate de tous côtés.

Il est intéressant de voir combien, lorsqu'il unissait son ambition à celle de l'État, il apportait de fermeté et d'élévation à vouloir accroître, par les idées de tolérance religieuse et de centralisation, cette organisation débile et maladive du Saint-Empire dont il était le général et dont il voulait devenir le transformateur. Il aspirait à être plutôt le médiateur entre l'Empereur et les protestants que l'exécuteur des ordres de son souverain. Aussi, lorsqu'il reprit le commandement des armées impériales après la défaite de Tilly, avait-il fait de la non-exécution de l'Edit de Restitution une condition de son acceptation. Probablement la puissance des ministres contemporains, tels qu'Olivarès et Richelieu, assiégeait son émulation inquiète et ardente.

Lorsqu'il s'occupe de l'extension de sa puis-

sance impériale vers le Nord, lorsqu'il menace l'existence du Danemark et se fait décerner le titre d'Amiral de la Baltique, on reconnaît en lui le précurseur des ambitions plus modernes d'un pays dont le centre de gravité seul a changé. Il est vrai, en tout cas, de dire de lui, avec un écrivain de nos jours, que « les instincts les plus personnels et les buts les plus généraux étaient liés dans les profondeurs de son âme [1]. »

Un fatalisme étroit et aveugle domina cependant les derniers jours de l'ambitieux, gâté par de longues et inouïes prospérités. Au milieu d'une indécision suspendue sur les limites de la révolte, les irréconciliables défiances de l'Espagne lui portèrent les derniers coups.

Celui qui, entre le Pape et Luther, avait su rester presque neutre, accordait sa foi aux influences sidérales.

Suivant un contraste qui ne pouvait échapper à l'esprit poétique d'un des historiens de la guerre de Trente-ans [2], il a été naturel que ce politique, isolé à un aussi haut degré des passions qui armaient ses contemporains, n'ait pas eu l'honneur de tomber dans un combat comme

1. *Gustaf Adolf*, t. I, p. 288, par Droysen.
2. Schiller.

Tilly, Pappenheim et Gustave-Adolphe. C'est sur le champ de bataille des conjurations qu'il devait mourir, pour comparaître avec une renommée douteuse au tribunal de la postérité.

Chose étrange cependant, les deux grands antagonistes si divers de la bataille de Lützen, Wallenstein et Gustave-Adolphe, se touchaient par certains instincts justes sur les droits de la conscience humaine qui devaient triompher, à la fin, de la guerre à laquelle ils prenaient part. Mais pour l'un, ces instincts étaient l'accessoire et peut-être le simple prétexte d'une ambition personnelle sans mesures ; pour l'autre, ils paraissaient former avec son ambition patriotique et son amour de la gloire, suivant toute apparence prédominants, un nœud indissoluble de sentiments inégaux, mais pour l'ensemble desquels il devait périr.

CHAPITRE IX

Le chancelier Axel Oxenstierna [1]

On se laisse volontiers aller, en suivant la vie de Gustave-Adolphe, à observer autour de lui avec un soin particulier ses principaux adversaires militaires et ses compagnons d'armes. Comment ne pas donner aussi une attention spéciale à ce grand auxiliaire politique de Gustave, dont le nom a été si souvent sous notre plume, et qui représente, pour ainsi dire, la moitié la plus raisonnable et la plus sage d'une existence héroïque?

Axel Oxenstierna occupe sans contradiction

1. Une grande partie de cette étude est empruntée, quant aux faits, à l'ouvrage de Cronholm sur *Gustave-Adolphe en Allemagne,* traduction allemande, t. I[er], p. 55 à 73. Leipzig, 1875. — J'ai cru devoir rétablir l'orthographe suédoise du nom d'Oxenstierna, arbitrairement privé de sa désinence par nos pères.

la première place parmi les hommes d'Etat suédois; et son nom, pour ses compatriotes, ne le cède en gloire qu'à celui de Gustave-Adolphe lui-même. Il y a eu dans le rôle qu'il remplit quelque chose qui frappe au premier coup d'œil par son importance pour l'assiette du pouvoir royal de son temps.

Axel Oxenstierna a eu pendant quarante-trois ans une part si considérable aux affaires de son pays, que les renseignements relatifs à sa vie privée, à son caractère, à ses relations, à ses habitudes, ne sont pas aussi abondants pour lui que pour d'autres contemporains, moins absorbés par leurs devoirs publics et par leur rôle historique.

Ses écrits concernent principalement les affaires de sa patrie et de son gouvernement. Son dévouement à sa famille fut cependant attesté par ceux de ses membres qui en furent l'objet; ses lettres à son fils Jean touchent quelquefois à des affaires privées qui attirent l'intérêt. Mais on peut dire que sa vie, pendant un ministère dont la durée est sans exemple, a été une vie d'Etat.

Les membres de la haute noblesse et les fonctionnaires suédois contemporains correspondaient souvent avec Oxenstierna pour des

affaires de service et recherchaient la recommandation du chancelier auprès de Gustave-Adolphe. On s'adressait à lui comme au membre le plus distingué de son ordre, comme à l'ami et au conseiller du roi. L'homme d'Etat patriote n'abusa jamais de cette confiance qui s'accrut avec les années ; mais il est impossible de méconnaître le rôle politique sérieux qui se rattachait à cette mission de conciliateur entre la dynastie nouvelle des Wasa et l'ancienne noblesse suédoise. Oxenstierna fut une sorte de médiateur entre Gustave-Adolphe et une classe importante de l'Etat qui avait été écrasée par son père, Charles IX. Sous ce rapport, on peut dire qu'Oxenstierna dut quelque chose à sa naissance, sinon autant qu'à son mérite personnel. Il fut autre chose qu'un ministre parlementaire et autre chose aussi que le mandataire arbitrairement choisi par un monarque absolu.

Gustave-Adolphe avait souvent des motifs politiques pour ses libéralités et ses récompenses, et une grande quantité de questions relatives à cet objet fut souvent décidée sans entendre le chancelier, consulté au contraire sur des affaires plus importantes.

Cependant sa situation officielle et divers services rendus donnaient à Oxenstierna une

grande influence auprès de la noblesse. Le premier ordre de l'Etat était intéressé au maintien de la succession au trône; et Gustave y trouvait un allié, attaché par la reconnaissance, autant que par l'intérêt de ses privilèges, à consolider le pouvoir royal, à repousser les prétentions dynastiques hostiles et à venir en aide aux finances de l'Etat, lorsque les ressources ordinaires étaient insuffisantes.

Les personnalités brillantes qui mirent dans des guerres glorieuses de grandes facultés en relief, fortifièrent de plus en plus le lien entre un souverain héroïque et les nobles qui, sous sa discipline exigeante [1], mêlaient leurs noms au sien, dans des exploits consacrés par la gloire du temps. L'admiration pour le plus grand homme de son époque et le dévouement personnel attiraient les rejetons des plus anciennes familles suédoises dans le camp de Gustave-Adolphe pour y acquérir dans la guerre un lustre nouveau. Tous regardaient le roi comme leur meilleur modèle et comme le génie même de la victoire.

La diplomatie et les finances trouvèrent aussi

1. Suivant du Jarrys de la Roche dans son ouvrage sur la guerre de Trente ans, Gustave-Adolphe, à l'exemple de son père, retirait les droits de la noblesse à ceux « qui s'en-

des adeptes parmi de jeunes membres de l'aristocratie suédoise, tels que Per Brahé, Sten Bjelke et Clas Flemming. Ceux-là avaient pris le chancelier pour modèle, et ils déployèrent dans le service public de la Suède une capacité qui ne s'était produite auparavant qu'à un degré moindre et avec des formes un peu grossières.

L'exemple du chancelier agissait comme celui du roi. Et qui était plus digne que lui, par ses qualités et son activité infatigable, d'enseigner le dévouement au service du pays et d'y diriger ces nobles, jeunes et intelligents, arrachés à leur existence rurale par les exemples de sa sagacité et de son application constante aux intérêts de l'Etat?

Voilà l'importance du chancelier dans la politique intérieure de Gustave-Adolphe.

Comment était-il arrivé à ce rôle, et quelles furent les principales applications du pouvoir qu'il avait conquis?

Axel Oxenstierna était né en 1583, onze ans avant Gustave-Adolphe. Sa jeunesse fut consacrée aux plus sérieuses études, d'abord dans la

dormaient dans l'ignorance de l'ancienne chevalerie. » T. II, pag 9.

maison paternelle, sous la direction du savant Isaac Rothovius, et plus tard dans les Universités allemandes de Rostock, d'Iéna, de Wittenberg. Il développa son esprit surtout dans la théologie, l'histoire et la science politique. Il apprit le latin, le français et l'allemand, sans négliger les exercices de la chevalerie.

La direction de ses études confirme l'assertion d'un historien attestant que la Bible et la tradition de Rome antique ont imprimé leur caractère aux jours les plus glorieux de la politique suédoise au dix-septième siècle. L'esprit chrétien se réflétait aussi dans la justice dont était animé Axel Oxenstierna, à une époque où les principes de Machiavel obscurcissaient la diplomatie de plusieurs de ses contemporains.

Le jeune Oxenstierna avait étudié la théologie dans les Universités allemandes avec tant d'application et il avait fait de tels progrès qu'il soutint quatre fois les thèses théologiques et qu'on le crut un instant prédisposé à la vocation de l'Eglise. Les pasteurs suédois eurent souvent recours, dans les affaires ecclésiastiques, à l'expérience personnelle du théologien, en dehors de ses fonctions officielles.

Axel Oxenstierna et ses frères revinrent en Suède lorsque Charles IX ordonna la rentrée de

tous ses sujets résidant à l'étranger. Il était excité par l'exemple de ses pères à se vouer au service public. Treize de ses ancêtres avaient siégé au conseil d'Etat.

S'étant acquitté, en 1606, d'une mission en Mecklenbourg à la satisfaction du roi, il fut, avant son retour, appelé au conseil d'Etat. Ayant aplani plus tard une difficulté entre la ville de Revel et la noblesse de l'Esthonie, il fut en récompense chargé de faire les fonctions de chancelier ; et devenu l'un des tuteurs du jeune roi, il obtint, après le commencement du règne de Gustave-Adolphe, l'institution de son emploi de chancelier.

Il était loin de se restreindre aux occupations de la diplomatie, mais il s'appliquait aussi à beaucoup d'autres affaires. Son zèle et son activité étaient souvent mis à contribution pour l'approvisionnement de l'armée. Lui et Skytte veillaient à l'accomplissement des obligations du Trésor envers les troupes de Gustave-Adolphe. Le chancelier approvisionna l'armée en Livonie; et en Prusse il présida, d'abord avec le concours utile de Geerdt Dirckson, et plus tard seul, au gouvernement économique du pays.

Bien que peu ami des monopoles en principe, il fut chargé pour la couronne du commerce

du blé, dont les profits étaient consacrés aux frais de la guerre.

Gustave-Adolphe se fiait à la loyauté et à l'habileté de son ministre. « Ne vous lassez point, lui écrivait-il de Golnow, le 4 décembre 1630, de bien mériter de nous et du Royaume, et spécialement pour le commerce du blé ; car je vous confie le bonheur de mes affaires plus volontiers qu'à tout autre. J'aurais renoncé à ce moyen de ressources, non par ignorance de ce qu'il peut fournir, mais par l'impossibilité de trouver quelqu'un qui ne cherchât à en garder la farine, et à nous en laisser le son. Dès que vous vous en êtes chargé, je suis rassuré et compte sur un bon appui pour la lourde charge que j'ai à supporter. Que Dieu nous aide à passer cet hiver, et l'été prochain sera meilleur, grâce à votre activité et à vos soins [1]. »

Oxenstierna s'était appliqué à tirer parti des contributions en nature fournies pour la subsistance de l'armée. Sa probité commandait celle des subordonnés et imposait l'obéissance.

En Prusse, il dirigeait tout le mécanisme ad-

1. Ce passage est traduit de Cronholm, mais nous avons trouvé la lettre entière dans une publication française assez rare et nous la donnons parmi les *Annexes* ci-après.

ministratif, et il était dans les pays conquis le légat et le gouverneur général au nom du roi. Il fut chargé d'augmenter l'impôt foncier, de faire subsister des troupes considérables, d'obvier aux mécontentements en cas de retard de solde, de conserver enfin le crédit de la Suède malgré des envois de fonds insuffisants.

Axel Oxenstierna ne sut pas seulement créer des ressources financières et s'en passer au besoin. Lorsque la patrie était en souffrance, il ne connaissait plus de priviléges d'ordre, et il invitait ses amis à accepter des charges extraordinaires. Lui-même était disposé à sacrifier sa fortune pour son pays. « Que personne ne se dérobe, écrivait-il à Gabriel Oxenstierna le 1er novembre 1627, que tous ne fassent qu'un seul. Comme chacun a part au bien et à la liberté de son pays, chacun doit contribuer à son salut; chacun, malgré la peine d'augmenter ses dépenses et de réduire son capital, doit savoir sacrifier partie pour sauver le tout. Si chacun se retire dans son coin et songe à son intérêt particulier, c'en est fait de la patrie. »

Il proposait ensuite d'écarter des contribuables ordinaires, qui pourraient succomber à l'impatience et à l'ignorance de la situation, tout supplément de charge. « Mais nous, écrivait-il,

qui prenons part à la prospérité du pays, nous devons l'aider dans ses difficultés. Bourgeois, propriétaires de mines, généraux et baillis, tous, en un mot, qui jouissons de franchises nobiliaires, nous devons faire enregistrer notre fortune mobilière et immobilière pour payer le centième, ou le cinquantième, ou peut-être le trentième à notre pays. Je vois bien que ce sera lourd à plusieurs; mais il vaut mieux, quand il est temps, sacrifier quelque chose que perdre le tout et envoyer sa femme et ses enfants porter le bâton du mendiant, comme nos coreligionnaires d'Allemagne ont dû le faire. *Felix quem faciunt aliena pericula cautum.* »

Ces pensées d'un désintéressement patriotique et élevé se retrouvaient dans les avis d'Oxenstierna au conseil d'Etat, quand il demandait que la noblesse ne pût réclamer de franchises pour les maisons qu'elle possédait dans les villes soumises à un impôt.

Lorsqu'il y avait à revendiquer par la diplomatie les résultats heureux des guerres dont son administration avait en partie procuré le succès, Oxenstierna déployait de vastes connaissances, une grande pénétration des intérêts et des plans étrangers, une finesse qui ne pouvait être jouée et une force de volonté qui se conciliait avec la

justice. « Le monde, écrivait-il à son fils Éric, est plein de dissimulations et de faussetés. Il faut le savoir pour n'être pas trompé, non pour imiter la tromperie. »

Oxenstierna avait un calme imperturbable qui ne l'empêchait pas de rappeler à l'ordre quiconque oubliait les droits de son souverain ou les intérêts de sa patrie. Sa persévérance et son impénétrabilité donnaient à Oxenstierna un grand ascendant sur ceux qui traitaient avec lui et servaient au besoin de refuge à l'impressionnabilité de Gustave-Adolphe, parfois inhabile à maîtriser son visage.

Bien qu'éloigné des maximes du machiavélisme et professant celle que la règle de la politique suédoise devait être dans la justice et le christianisme, il arrivait cependant au chancelier de dire que, dans les cas douteux, l'homme privé doit pencher pour le parti le plus honorable, mais l'homme d'Etat pour le parti le plus utile.

Mazarin et Hugo Grotius reconnaissaient, comme Richelieu, le mérite d'Oxenstierna. Le chancelier polonais Lubomirski l'appelait : un pasteur sans consécration, un roi sans titre royal.

On connaît ses conseils prudents avant la des-

cente de Gustave-Adolphe en Allemagne, ses conseils pour une stratégie hardie et décisive après l'expédition commencée. S'il ne prit part à aucune bataille, ce *cavalier rare* comme l'appelait le *Soldat Suédois,* fut quelquefois chargé de diriger des mouvements de troupes difficiles et considérables.

Devenu indispensable à Gustave-Adolphe, lorsque quelque différend se formait entre eux, cette ombre se dissipait tout à coup comme un nuage devant un rayon de soleil; et souvent la tendresse du souverain correspondait à la langue respectueuse toujours de son ministre. Leurs lettres échangées à la fin de 1630, et au commencement de 1631, celle de Golnow, que nous avons citée notamment, en sont une preuve touchante. Dans sa réponse à la lettre par laquelle le roi lui recommandait éventuellement sa famille, Oxenstierna lui écrivait qu'il avait pressé respectueusement la dépêche royale sur ses lèvres : « Tout ce que les plus extrêmes efforts comportent, écrivait-il, je le promets; et je sacrifierai sans ostentation, avec une soumission loyale pour le roi et sa famille, tout ce qui est cher aux hommes ici-bas. J'en réponds, non-seulement à mes contemporains et à la postérité dont le jugement peut être parfois obscurci,

mais encore au Juge de l'Univers. Je lèguerai ces sentiments à mes successeurs comme un héritage, s'ils veulent jouir de mes bénédictions. »

Gustave-Adolphe et Oxenstierna comprenaient l'utilité de leur double concours, malgré la différence de leurs facultés. Le roi dit un jour au chancelier : « Si ma chaleur n'échauffait votre froideur, tout serait glacé. » — « Si ma froideur ne refroidissait la chaleur de Votre Majesté, reprit Oxenstierna, tout serait en feu. » C'était un génie inspiré et un génie critique appelés à collaborer sur un grand terrain politique.

Membre d'une aristocratie mêlée au gouvernement, admirateur des gouvernements de Rome et de Venise, Oxenstierna parut, après la mort de Gustave-Adolphe, redouter, souvent avec raison, les abus possibles du pouvoir royal. La constitution parlementaire anglaise, celle du Conseil d'Etat danois, ne déplaisaient point à son esprit.

Sur le terrain de l'administration financière, Gustave-Adolphe et Oxenstierna avaient des vues souvent contraires.

Oxenstierna était opposé aux monopoles, aux professions obligatoires, à certaines ordonnances commerciales de son temps. Il reconnaissait cependant la nécessité des circonstances qui fai-

sait méconnaître ses doctrines. Il avait constaté les inconvénients du commerce de blé fait par la couronne, et fit obstacle à la prolongation du fermage appliqué aux douanes et au monopole du sel [1].

Les problèmes monétaires le préoccupaient : « J'ai réfléchi toute ma vie sur le système monétaire, disait-il ; je suis, après quarante ans, aussi perplexe et incertain que le premier jour. Il est grave d'emprunter à l'étranger, car il faut restituer d'après le poids de Cologne [2]. »

Axel Oxenstierna était heureux dans sa vie privée. Plusieurs de ses lettres manifestent l'affection qu'il avait pour ses enfants et ses parents ; la sagesse des conseils qu'il leur donnait, montrait une profonde connaissance des hommes ; beaucoup de volonté et de sentiment éclatent dans les lettres qu'il écrivait à son fils Jean. L'affection et l'expérience dictèrent les conseils qu'il adressa à sa fille Christine lorsqu'elle épousa Gustave Horn, le général si souvent nommé

1. Oxenstierna aurait désiré abolir l'impôt sur le sel à cause des souffrances infligées au pays et du préjudice causé aux pêcheries (Geijer, traduction allemande, t. III, p. 271).

2. Ces paroles font peut-être allusion à ce que le marc de Cologne était plus lourd d'un dixième que le marc suédois.

dans l'histoire des guerres de Gustave-Adolphe. La soumission à la Providence consola Oxenstierna, lorsque cette fille et Gustave, un de ses fils, moururent de la peste.

Les grandes missions dont le chancelier Oxenstierna fut investi, le tinrent éloigné presque constamment de la société de sa famille comme de la surveillance de ses domaines. Cependant, à la fin de sa vie, il visitait ses terres et s'occupait de leur accroissement comme de leur amélioration.

Ses services avaient été récompensés par de riches dotations. Les revenus de l'évêché de Wenden, qui lui avait été donné dans la guerre de Livonie, furent augmentés en 1632 de tous les biens accrus à la couronne dans les environs. Il y obtint plus tard le droit de justice pour lui et ses héritiers, par le motif des charges qui lui étaient imposées et des services qu'il avait rendus et que ses héritiers rendraient au pays. Enfin Christine le fit comte de Sodermore, avec quinze paroisses dans sa dépendance, en 1645.

Axel Oxenstierna possédait aussi, dans les derniers temps de sa vie, des parts dans diverses compagnies de commerce et dans la propriété de plusieurs navires. Ses fils jouirent d'émoluments considérables dans sa succes-

sion; sa fortune s'expliquait par la richesse de son patrimoine et par les donations qu'il avait reçues; son économie y avait aussi contribué, quoiqu'il n'épargnât rien pour la bonne tenue de ses biens et l'éclat de ses résidences, soit à la campagne, soit à Stockholm.

Un certain flegme de caractère lui permettait de dépouiller les soins politiques avec ses vêtements. D'après une narration souvent rappelée, il n'avait connu dans sa vie que trois nuits sans sommeil, l'une après la mort de Gustave-Adolphe, la deuxième après la défaite de Nordlingen et la troisième après l'abdication de la reine Christine. Il est à croire que cette tranquillité dérivait aussi d'une disposition religieuse et d'un grand empire sur lui-même. C'est à ce tempérament patient que se rattachait certaine lenteur dans les négociations, par laquelle il fatiguait ses adversaires jusqu'à ce qu'il les désarmât par la force de ses raisons ou l'influence de circonstances meilleures.

Suivant les biographes, Axel Oxenstierna inspirait en même temps le respect et l'affection. Il tenait à sa dignité, mais il était condescendant et obligeant. Sa conversation avec ses amis était pleine d'instruction. Il savait revêtir de formes agréables ses hautes pensées. Il est

juste toutefois de dire que certains historiens lui ont reproché d'avoir laissé éclater dans quelques circonstances un peu de hauteur et de dureté.

Son extérieur répondait à ses qualités : une taille élevée, des yeux expressifs, un front imposant, une parole aussi vive que digne, aussi gracieuse qu'éloquente.

Oxenstierna avait conquis beaucoup d'amis, même parmi ses adversaires diplomatiques. L'envoyé anglais Whitelocke lui demandait la permission de l'appeler son père, et Grotius écrivait que l'honneur de son amitié était pour lui au-dessus de celui de sa charge d'ambassadeur.

Voilà le portrait du grand ministre de Gustave-Adolphe que nous ont laissé ses contemporains et dont les traits varient peu, quelle que soit la source que l'on consulte [1].

1. « Ce grand homme avait beaucoup d'acquis, ayant bien étudié dans sa jeunesse. Il lisait encore au milieu de ses grandes occupations. Il avait une grande capacité et connaissance des affaires et des intérêts du monde. Il connaissait le fort et le faible de tous les Etats de notre Europe. Il avait une sagesse, une prudence consommée, une capacité vaste, un cœur grand. Il était infatigable. Il avait une assiduité et une application incomparable aux affaires. Il en faisait son plaisir et son unique occupation : et quand

Dépositaire des dernières volontés de Gustave, il devint, pendant la minorité de Christine, le principal régent de la Suède.

Il serait long de suivre toute l'histoire de celui qui fut presque le successeur de son roi après en avoir été le meilleur auxiliaire. On sait qu'il eut les pleins pouvoirs du gouvernement suédois, dont il faisait partie, avec d'autres personnages de sa famille et de son nom, pour la continuation de la guerre d'Allemagne. Il fut pour la France un allié plus solide et plus fidèle que n'avait été Gustave, et reçut à Compiègne, du roi Louis XIII, une réception magnifique.

Son importance ne diminua qu'avec les circonstances qui firent baisser le crédit de son ordre et aussi la valeur de sa capacité, lorsque son pays, rendu à la paix, eut moins besoin de ses services.

C'est l'auxiliaire de Gustave qui garde toutefois peut-être en lui le plus durable prestige et dont l'ombre se mêle naturellement au tableau grandiose des actes de ce grand roi, des

il prenait des relâches, ses propres divertissements étaient des affaires. Il était sobre autant qu'on peut l'être dans un pays et un siècle où cette vertu était inconnue... Au reste, il était ambitieux, mais fidèle, incorruptible, un peu trop lent et flegmatique. » *Mémoires de Christine*, III, 46.

institutions dont il fut le créateur, des pensées dont il a laissé l'ébauche à la postérité, sans oublier les fautes que ses successeurs eurent la mission de couvrir ou de réparer.

Gustave-Adolphe a eu de hautes et nombreuses fortunes. Son intelligence élevée reçut une éducation propre à la féconder. Il profita de la faveur gagnée par une religion naissante et comprimée, dont il devint le défenseur [1]. Peut-être faut-il mettre encore au nombre de ses bonheurs une mort précoce qui l'arracha aux dangers d'une politique outrée, comme à des réactions sous lesquelles il eût risqué de succomber. Mais le plus grand bienfait qu'il reçut du ciel, fut peut-être la possession et l'appréciation reconnaissante du dévouement d'un grand politique et d'un sage.

Axel Oxenstierna eut constamment pour son jeune roi la tendresse d'un père et le respect d'un sujet.

Richelieu et Chemnitz ont cru pouvoir, à l'oc-

1. Ce fut, en effet, là, un grand et passionné côté de son époque, que M. Carlyle a mis en relief. « L'héroïsme qu'il attribue au dix-septième siècle en Europe, c'est la sincérité de l'enthousiasme réformateur sous les dehors bibliques du puritanisme, et il en voit dans Cromwell la plus haute représentation. » Ainsi s'est exprimé M. de Rémusat en par-

casion du roi de Suède, rappeler le nom du conquérant de l'Asie, mort au même âge d'une mort moins glorieuse, après une vie plus extraordinaire par ses succès, moins respectable sous le rapport de la vertu morale.

Le spectacle de l'histoire dépasse souvent tout ce que l'imagination de l'homme aurait pu rêver. On y voit la nature humaine développer avec une élasticité merveilleuse une variété de vertus et de vices, de grandeurs et de faiblesses, de prospérités et d'infortunes, variété dont la conception d'avance eût été infiniment plus difficile que son intelligence après les faits accomplis.

Cependant on ne peut s'empêcher de dégager du noble entrelacement qui rattache la vie de Gustave-Adolphe et celle d'Oxenstierna[1], l'hypothèse d'un autre rapprochement, qui eût été un des plus sublimes épisodes de l'histoire et qui a manqué à ses réalités.

Supposons que, moins universel dans son in-

lant de Cromwell étudié par Carlyle. (*Revue des Deux-Mondes* de 1854, t. Ier, p. 1084.) Gustave-Adolphe ne fut-il pas supérieur, sous plus d'un rapport, au puritain britannique?

1. Un groupe de marbre qui rappelle cette union était, il y a quelques années, placé au bas du grand escalier, dans le château royal de Stockholm.

telligence, moins curieux dans la direction de son génie et plus appliqué à la pratique de la politique, Aristote eût suivi et assisté Alexandre dans ses victoires, comme dans ses efforts pour concilier en Asie les vainqueurs et les vaincus sous une monarchie gigantesque. Supposons qu'il eût été chargé de l'exécution de ses volontés dernières et qu'il eût contenu sous l'empire de sa sagesse la discorde entre ses impétueux lieutenants, c'eût été là un spectacle infiniment grandiose donné à la postérité. De cette hypothèse brillante, l'amitié de Gustave-Adolphe et d'Oxenstierna semble avoir été le tableau diminutif mais réel, et en quelque sorte le reflet éloigné et mémorable, apparaissant au vestibule de l'histoire moderne.

CHAPITRE X

Gouvernement intérieur de la Suède sous Gustave. — Système militaire. — Politique extérieure de Gustave-Adolphe.

Le gouvernement intérieur de la Suède, sous Gustave-Adolphe, fut marqué, comme nous l'avons déjà vu, de ce caractère d'accroissement de l'autorité royale, appuyée sur la faveur donnée à la bourgeoisie ou même aux classes inférieures : caractère qui éclate dans la plupart des Etats de l'Europe au dix-septième siècle.

Gustave-Adolphe amoindrit le pouvoir du conseil d'Etat et des Diètes; il s'assujettit la noblesse en la divisant en classes, dont la plus élevée, celle des comtes et barons, créée assez récemment par le roi Eric [1], devait, en partie,

1. V. l'*Histoire de la dernière révolution de Suède*; traduit de l'anglais de Sheridan. Londres, 1783, p. 74.

tenir ses titres de la concession royale. La deuxième classe renfermait les nobles des familles dont certains membres avaient siége au conseil d'Etat. La troisième comprenait le reste des nobles, et il est bon de mentionner à ce sujet que les délégués de l'armée avaient siége aux Etats à la suite de la noblesse [1]. Cette gradation, entre les nobles, intéressait les amours-propres à une ascension, dont Gustave tenait les moyens à sa disposition. Quelle que fût, au reste, la considération pour les membres de la noblesse, elle devait céder devant les hautes exigences de la dignité royale, telle que Gustave la comprenait [2].

Gustave régularisa la justice par l'institution d'une cour suprême, contre les décisions de laquelle il fut cependant permis de recourir à lui. Cet établissement développa l'extension de la procédure écrite, qui faisait à la même époque plus d'une conquête sur le domaine de cette an-

1. Geijer, t. III, p. 17. Les généraux étaient considérés comme nobles *(Ibid.*, p. 30*)*.

2. Geijer raconte l'histoire d'un jeune noble (Ralamb) dont nous avons dit quelques mots plus haut au chapitre VI, et qui fut rigoureusement puni, ainsi que son père, pour n'avoir pas, chambellan du roi, voulu lui rendre un service domestique qu'il regardait comme au-dessous de sa charge. T. III, p. 28 de la traduction allemande.

cienne procédure orale, que le moyen âge avait pratiquée et que, dans toute l'Europe, le dix-neuvième siècle devait voir renaître, avec le jury, en accord si intime avec elle.

Le roi Charles IX avait publié le *Droit du pays;* Gustave le compléta par la promulgation du *Droit des villes.*

L'esprit de cette époque appelait les souverains, dont le pouvoir grandissait, à suppléer par leur intervention à l'absence d'initiative des industries privées. Gustave-Adolphe ne manqua point à cette mission plus naturelle peut-être chez le roi d'un pays aussi pauvre, que chez tout autre prince de l'Europe.

Jusqu'alors la Suède était tributaire de l'étranger, même pour la production des boissons populaires. Il établit en Suède les premières brasseries, les premières papeteries et les premières fabriques de drap. Il donna des privilèges aux bourgeois des villes maritimes qui porteraient leur pavillon jusque dans la mer du Nord, et il fit rebâtir Gothenbourg, ainsi que plusieurs autres villes détruites dans les guerres précédentes.

Mais ce fut surtout sur les mines, véritable richesse de la Suède, que Gustave-Adolphe dirigea les soins de son administration. Il fit venir

des étrangers habiles dans la préparation des métaux, notamment d'Allemagne et de Hollande. L'un de ces derniers, Louis Van Geer, améliora considérablement le régime des mines, en retira une immense fortune, et devint le fondateur d'une famille noble qui, comme beaucoup d'autres familles distinguées de la Suède, s'est continuée jusque dans notre siècle.

Les Suédois s'étaient contentés longtemps d'extraire les minerais métalliques. Gustave-Adolphe leur fit apprendre à les élaborer et créa une administration spéciale des mines. Peut-être la sollicitude de Gustave était-elle ici surexcitée par l'utilité des métaux dans la guerre. Des fonderies de canons et des fabriques d'armes furent en effet établies; et les paysans eux-mêmes purent acquitter leurs taxes en remettant aux officiers de la couronne des mousquets, des piques et des cuirasses, produits de leur industrie.

Dans son système d'accroissement progressif du pouvoir royal, Gustave-Adolphe voulut aussi diminuer l'influence des évêques sur la collation des emplois religieux, en établissant un consistoire composé de six ecclésiastiques ayant à leur tête l'archevêque d'Upsal, et d'un nombre pareil de laïcs.

Mais les évêques résistèrent et protestèrent notamment contre l'égalité de l'élément laïque et de l'élément ecclésiastique dans l'institution projetée.

Gustave céda et fit une autre proposition relativement à la composition du consistoire, mais qui échoua encore. Ainsi fut ajournée, jusque sous le règne de Christine, la destruction de l'indépendance ecclésiastique, difficile à maintenir nulle part, dit un écrivain, sans l'appui d'un chef étranger [1].

Gustave-Adolphe avait voulu aussi remplacer la surveillance des évêques sur l'instruction publique, par celle d'un consistoire spécial placé sous son influence, dont il avait projeté l'établissement. Après avoir provoqué l'initiative des évêques pour la réforme de l'enseignement, il mit lui-même la main à l'œuvre.

L'Université d'Upsal qui était dans un état déplorable, et livrée aux grossières et jalouses disputes de quelques professeurs, fut dotée sur les biens de la famille Wasa.

Il y fut établi dix-sept chaires, dont quatre pour la théologie, deux pour le droit, deux pour

1. Gfrœrer, 2e édition, p. 116.

la médecine [1], trois pour les mathématiques et six autres pour les diverses branches de la philosophie.

Un fonds de secours de 2,500 rixdalers fut institué pour les étudiants, en même temps temps qu'une table gratuite devait être servie sur un fonds de 3,250 rixdalers, dans l'intérêt d'un plus grand nombre d'élèves.

D'après Chemnitz, Gustave doit être considéré comme le fondateur de l'Université de Dorpat en Livonie [2].

Il établit aussi trois gymnases en Suède et deux en Finlande.

Ces améliorations profitèrent tout à la fois au bien de son peuple et à la réputation extérieure du souverain dans le monde luthérien, ainsi que parmi les savants dont les nouvelles institutions religieuses augmentaient l'autorité.

Quelle que soit l'importance de ces mesures du gouvernement intérieur de Gustave, elles ne le caractérisent point autant que les institutions militaires et financières qui dérivaient de sa politique extérieure et qui étaient destinées à sti-

1. Sur l'ignorance prolongée de la médecine, en Suède, voir Geijer, t. III, p. 82.

2. P. 381.

muler le petit État, auquel Gustave fit jouer un rôle si au-dessus de ses forces matérielles et intrinsèques.

Les levées de troupes étaient effectuées sous la direction d'une sorte de tribunal composé de douze paysans par paroisse.

On appelait le plus souvent un homme sur dix individus valides pour l'infanterie. Voici spécialement comment l'on procéda, dans l'hiver de 1630-1631, aux levées nécessitées par le projet de descente en Allemagne : « On réunit dans chaque district la population mâle de 15 à 60 ans. Les hommes sans habitation, et travaillant moyennant salaire, furent assujettis au service. Les autres, divisés en groupes de dix, fournissaient pour chaque groupe un individu de 18 à 20 ans. Mais les propriétaires de domaines dont les revenus contribuaient à l'entretien de l'armée et de la marine, les ouvriers des mines et des usines de salpêtre, les colonistes et les personnes privilégiées étaient exemptées. Il en était de même des fils d'un paysan qui avait déjà un fils sous les drapeaux [1]. »

Tout noble était assujetti au service à cheval,

1. Droysen, II, 81.

soit à la solde du roi s'il était indigent, soit en fournissant son cheval lui-même si ses facultés le lui permettaient.

Le service était de vingt ans, et, pour compenser une si lourde charge, des fonds ruraux étaient assignés, sur les terres de la couronne, aux vétérans.

La Suède ne réservait pas seulement du pain à ses vieux soldats. L'esprit de son administration relevait l'expérience militaire comme une condition fondamentale pour la vocation aux emplois élevés. « On y fait tant de cas de la milice, a dit Turpin de Crissé, en parlant de la Suède dans son *Commentaire sur Montecuculli*, que les principales charges du royaume ne se donnent qu'à ceux qui se sont distingués par le mérite à la guerre, selon les coutumes des anciens Romains. »

Ce fut cependant seulement sous un des successeurs de Gustave-Adolphe, que l'assiette territoriale d'une landwehr nombreuse fut constituée à la charge des propriétaires du sol. Il y eut en quelque sorte là le paiement en nature de l'impôt militaire par les propriétaires fonciers [1].

1. Il n'y a pas bien longtemps encore que certains propriétaires suédois étaient assujettis à fournir à l'armée des

Les soldats de Gustave-Adolphe n'avaient pas tous encore l'uniforme [1]. Les décorations leur étaient inconnues. Le roi de Suède donnait quelquefois des récompenses d'une autre nature. A la suite d'une escarmouche heureuse auprès de Nürenberg, Gustave fit distribuer un thaler à chaque soldat, cent thalers aux cavaliers qui avaient rapporté des drapeaux pris sur l'ennemi, et des médailles d'or frappées à son effigie aux officiers [2].

Les soldats suédois avaient la permission de se faire accompagner de leurs femmes. La prostitution n'était pas tolérée dans l'armée [3].

Les principales guerres de Gustave-Adolphe étaient empreintes de mobiles religieux, et il y intéressait les pasteurs protestants. Suivant une

chevaux d'une couleur de robe déterminée, ce qui était souvent extrêmement onéreux pour eux.

1. Pendant la guerre de Prusse, Gustave-Adolphe disait un jour : « Mes soldats sont de pauvres paysans sans apparence et mal habillés. Ils se battent bien, et j'espère bientôt pouvoir mieux les vêtir. » (Droysen, t. I, p. 279.)

Dans le discours qu'il fait tenir à ses troupes par Tilly avant la bataille de Breitenfeld, Chemnitz oppose l'uniforme des Saxons à la pauvreté des Suédois demi-nus. Cependant, dans le récit de la bataille, il parle des brigades *jaune* et *bleue* de Gustave-Adolphe.

2. Chemnitz, p. 204.

3. Geijer, t. III, p. 61 et 72.

expression de Jacques de la Gardie, en 1645, il voyait en eux, pour ainsi dire, des *tribuns du peuple* dont il se ménageait l'appui [1].

Toutefois, le paysan suédois avait souvent recours à la fraude pour éviter les exigences du conquérant, entraîné par les succès mêmes de ses armées.

Les impôts n'étaient pas moins pesants que les levées d'hommes sur le sol de la pauvre Suède. Aux anciennes taxes, dont la foncière était la principale et qui fournissait, en 1620, 1,280,652 thalers suédois, la Diète ajouta, à cette époque, une taxe sur les bestiaux de toute sorte, à raison du nombre des chevaux, vaches, bœufs, moutons, chèvres et porcs, et aussi de l'importance des semailles. Les paysans de la couronne et du trésor payaient la totalité de l'impôt, ceux de la noblesse seulement moitié, le clergé et la bourgeoisie s'étaient rachetés de l'impôt moyennant une contribution spéciale. La noblesse en était tout à fait exempte.

En 1622, un impôt beaucoup plus fort fut adopté par la Diète : c'était la *petite douane* ou l'*accise,* portant sur toutes les marchandises ou denrées utiles à la vie. Pour la perception de

1. Gfrœrer, p. 146.

l'impôt, les villes et les bourgs furent clos de palissades, et tout ce qui y était introduit payait tribut au roi. Les citoyens n'avaient plus le droit de pétrir leur pain, d'abattre leur bétail, de brasser leur bière. Il y eut des abattoirs et des boulangeries urbaines placés sous la surveillance du fisc. Les brasseurs durent payer une taxe nouvelle en rapport avec leur débit. La noblesse fut exempte de cette imposition.

Les exigences s'accrurent avec les guerres, et, bien qu'en 1624 la taxe eût été doublée, Gustave fit établir en 1625 un nouvel impôt sur la mouture, que la noblesse dut supporter comme le reste de la population.

L'impôt atteignit le neuvième de la valeur du blé moulu, charge effroyable dans un pays, où le malheureux paysan devait mêler souvent à son blé de la mousse de renne et des écorces d'arbre pulvérisées. La prohibition de la mouture à bras entraîna de telles résistances, que le roi dut céder. Il écrivit d'Allemagne, avec un goût contestable, qu'il trouvait une taxe de mouture suffisante dans l'échauffement des mains du travailleur appliquées à tourner le moulin à bras. Cette concession royale réduisit l'impôt presque à rien. Les pauvres Suédois se brûlè-

rent les mains, et l'impôt ne rendit pas plus de 50,000 écus.

Gustave prit, en définitive, le parti de nourrir la guerre par la guerre, et d'y faire concourir considérablement l'Allemagne, de manière à réduire les charges de son peuple.

En 1630, au commencement de la guerre d'Allemagne, les dépenses du budget suédois, pour un million et demi d'habitants, atteignaient, d'après Droysen, le chiffre relativement énorme de 13,072,071 reichsthalers, dont 9,535,624 pour la guerre seulement; en 1631, le budget militaire fut réduit à 5,568,407 reichsthalers et en 1632 à 2,220,198 reichsthalers. Les recettes étaient inférieures aux dépenses, quoique le monopole du blé et du cuivre fut toujours exercé par le gouvernement suédois [1].

1. Klopp, t. II, p. 67.

Cronholm, dont les renseignements financiers paraissent se rapporter à 1631, mais coïncident seulement avec ceux que Droysen donne pour 1632, met en présence de 2,216,494 reichsthalers de dépense, l'état de recettes suivant pour le budget de la guerre :

	thalers.
Impôt foncier ordinaire	50,000
Impôt sur le bétail	50,000
A reporter	100,000

Oxenstierna rendit un grand service au roi en ôtant aux fermiers qui en étaient investis le monopole du commerce du blé, qui se faisait surtout de la Livonie dans la Hollande, et en le revendiquant directement pour la couronne [1].

Les Diètes ne pouvaient résister aux exigences fiscales du gouvernement. La noblesse en était souvent désintéressée par ses priviléges. Le clergé et la bourgeoisie, représentée par les bourgmestres des villes, dépendaient du gouvernement. Les paysans seuls donnaient de l'inquiétude et les fonctionnaires étaient chargés d'influencer les élections des membres de cet

Report	100,000
Grande douane et licence pour les blés	100,000
Licence du sel	30,000
Cuivre de la couronne	400,000
Taxe de recrutement	200,000
Licences en Livonie	100,000
Rente de l'Ingrie	80,000
Douane en Prusse	300,000
Rente de Poméranie	100,000
Subvention de Stralsund	20,000
Solde de quatre compagnies par la même ville.	12,000
Douanes poméraniennes	20,000
Commerce des blés russes	60,000
	1,522,000

1. Cronholm, *Gustaf Adolph in Deutschland*, p. 182.

ordre, de manière à avoir des représentants plus dociles.

Les ressources intérieures consistaient principalement, en réalité, dans les taxes dont l'exagération amenait parfois des révoltes.

La Suède empruntait, il est vrai, au taux de six jusqu'à douze pour cent, et elle vendait les terres de la couronne. Mais cet expédient était déplorable, parce que la noblesse avait seule le privilége de pouvoir acheter ces terres, qui restaient, en outre, libres d'impôts entre ses mains.

On voit, par ce qui précède, combien les priviléges nobiliaires étaient excessifs; pourtant ceux qui en jouissaient cherchèrent de toutes manières à les étendre encore, tout en se dérobant parfois aux charges qui, comme le service à cheval, leur étaient imposées.

Les nobles suédois, et surtout finlandais, étaient souvent très-durs envers leurs paysans qu'ils surchargeaient de taxes arbitraires et de corvées. Le célèbre Oxenstierna, quoiqu'il eut, dans les affaires d'Etat, professé les maximes les plus généreuses [1], donnait parfois sous ce rapport de regrettables exemples [2].

1. Voyez dans Fryxell, p. 135, sa lettre sur un impôt à faire payer aux classes riches, et ci-dessus, p. 236.

2. Gfrœrer, p. 150.

Aussi beaucoup de petits cultivateurs émigraient-ils, malgré les lois que le gouvernement était obligé de promulguer contre ceux qui quittaient le pays; et les procédés de la grande culture profitaient des terres que les émigrants laissaient disponibles.

Ainsi, les lauriers du monarque suédois croissaient au milieu des souffrances de son peuple.

Il faut rendre cependant à Gustave-Adolphe cette justice, que tant de sacrifices étaient employés avec avantage à la grandeur de son pays, par un habile capitaine qui a eu peu d'égaux dans certaines parties de son art.

Gustave-Adolphe ne dut pas seulement ses victoires à l'adroite et prudente direction de ses marches [1], mais aussi à l'impulsion donnée à ses troupes un jour de bataille, et à la manière de les disposer et de les armer.

Gustave-Adolphe apporta des innovations fructueuses dans quatre parties essentielles de l'art militaire : l'armement, la disposition de

1. On doit constater que les discussions stratégiques de Gustave-Adolphe avec ses généraux provenaient presque constamment de ce qu'il repoussait des marches trop hardies à ses yeux. Clausewitz l'a donc bien jugé, comme nous l'avons vu plus haut, en le caractérisant comme un stratégiste essentiellement méthodique.

l'armée, l'emploi de l'artillerie et la discipline. On a prétendu qu'il était plutôt tacticien que stratégiste et cela peut avoir quelque chose de vrai ; mais en écartant la question plus politique peut-être que militaire de la marche après Leipzig et aussi après Mayence, la manière dont il s'assura graduellement les côtes de la Baltique avant de pénétrer en Allemagne, est digne d'un grand général. Il n'y a pas d'autre faute caractérisée à lui reprocher que de n'avoir pas empêché la jonction de Wallenstein et du duc de Bavière, avant Nürenberg.

Arrêtons-nous un instant sur les perfectionnements qu'il introduisit dans l'armement de ses troupes et dans sa manière de les mener au combat.

La cavalerie impériale avait quatre sortes d'armes.

Les cuirassiers, bardés de fer de pied en cap, armés de deux pistolets et d'une longue épée, étaient si pesamment équipés que si un homme tombait de cheval, l'assistance de deux de ses compagnons était nécessaire pour le remettre en selle.

Les archers à cheval ou carabiniers n'avaient d'autre protection qu'un casque et une demi-cuirasse, et ajoutaient à leurs deux pistolets et à

l'épée une carabine suspendue à une bandoulière portant des cartouches.

Les dragons armés du casque, du mousquet et de l'épée combattaient à pied et à cheval.

Les Croates portaient un grand couteau et une carabine.

Les armes à feu de ces quatre sortes de cavaliers étaient à rouet [1]. Dans les charges, les cavaliers du premier rang s'approchaient à portée de pistolet de la cavalerie ennemie et déchargeaient sur elle leurs armes à feu. Si la brèche s'y faisait, ils tâchaient d'y pénétrer. Si l'ennemi tenait ferme, les cavaliers, se partageant en deux, se retiraient au galop et allaient recharger leurs armes derrière le second rang. La cavalerie impériale ne joignait ordinairement l'ennemi à l'arme blanche qu'après avoir ainsi combattu assez longtemps.

Quant à l'infanterie, elle était, sous les aigles impériales, composée en nombre égal de piquiers et de mousquetaires. Les piquiers, couverts du casque à pointe, de la demi-cuirasse et du tablier de fer, attendaient l'attaque de la cavalerie avec la pique de 15 à 18 pieds dans la

1. Le feu y était mis par les dents d'un rouet d'acier frottant le biseau d'un silex.

main gauche et l'épée dans la main droite. Le maniement de la pique s'effectuait sous vingt-un différents mots de commandement.

Les mousquetaires portaient une arme à feu très-lourde qu'ils appuyaient sur une fourche, chargeaient avec une balle et de la poudre, et allumaient avec une mèche portée de la main gauche. On comprend l'incertitude d'un pareil feu. Sa lenteur en sera aussi comprise si l'on songe que le service s'en faisait en quatre-vingt-dix-neuf temps.

Gustave-Adolphe réalisa de grandes améliorations dans l'armement de ses troupes, quoiqu'on mentionne encore des archers finlandais dans son armée, en 1627 [1].

Il ne voulut avoir dans sa cavalerie que des cuirassiers couverts seulement de la demi-cuirasse et du casque de fer, armés d'une longue épée, de deux pistolets et d'une légère carabine à rouet, et des dragons armés d'une carabine à mèche, d'un court sabre et d'une hache pour couper les arbres ou les palissades.

La rapidité de la tactique devait répondre à la légèreté de l'armement. C'est de l'arme blanche

1. Gfrœrer, p. 179.

que, dans les principes de Gustave, la cavalerie devait tirer sa principale force [1]. Montécuculli a attribué en grande partie à la mauvaise tactique de la cavalerie impériale la perte de la bataille de Lützen [2].

Dans l'armement de l'infanterie suédoise, les changements furent plus grands encore : les piquiers n'eurent d'autre arme défensive que le casque; leur pique fut raccourcie à 11 pieds et ils furent réduits à la proportion du tiers des fantassins. Les mousquetaires reçurent une arme plus légère, garnie le plus souvent de rouet et chargée avec des cartouches préparées d'avance. On leur enleva, à cause de la légèreté des nouveaux mousquets, la fourchette qui servait jusque-là à assurer le tir; les mousquetaires reçurent en échange un épieu qu'ils plantaient en terre, et qui les protégeait à certain degré contre la cavalerie, à peu près comme aujourd'hui la baïonnette [3].

1. Rappelons en passant que, d'après le comte Gualdo toutefois, une partie de la cavalerie au service de Gustave-Adolphe portait encore à Lützen la massue des anciens Goths. Traduction de Francheville, p. 214 et 270.

2. V. Gfrœrer, p. 909.

3. « Le roi se servit dans diverses guerres, et spécialement dans celle de Prusse, contre la cavalerie polonaise redoutée

Les cadres des régiments d'infanterie et de cavalerie furent, à peu de chose près, conservés dans l'armée suédoise suivant l'usage des Impériaux ; mais les compagnies étaient moins nombreuses, le nombre d'officiers était relativement plus grand, ce que Gustave considérait comme utile pour élargir la carrière de l'avancement. Il y avait un exempt (*gefreiter*) pour six soldats, un chef d'escouade (*rottmeister*) pour douze, et un caporal pour vingt-cinq. Gustave ne fit aucune réduction sur le nombre des officiers, lorsqu'il eut recours à la formation des brigades, avant la prise de Francfort-sur-l'Oder.

Quant à la disposition des troupes, c'est là que brilla surtout l'esprit d'invention et de progrès dans la tactique suédoise. Gustave ayant habitué ses mousquetaires à un tir plus rapide, grâce aux armes supérieures dont ils étaient pourvus, et ayant constaté l'inconvénient des formations trop épaisses devant les progrès des armes à feu de tout genre, eut recours à des ordonnances moins profondes, offrant moins de prise à l'artillerie ennemie.

pour ses brusques attaques, de doubles piques qu'on appelait à cause de leur aspect horrible des *poils de porc*, et que certaines raisons empêchèrent d'employer dans la guerre d'Allemagne. » Chemnitz, p. 383.

De plus, il combina l'arme blanche et l'arme à feu de l'infanterie, d'une manière nouvelle.

L'armement qui a été donné depuis l'invention de la baïonnette au fantassin moderne, était encore, au commencement du dix-septième siècle, divisé comme par moitiés égales, entre deux soldats, qui représentaient, par rapport à l'organisation actuelle, l'armement d'un seul fantassin de nos jours : à l'un la pique, c'est-à-dire l'arme blanche, avec son efficacité, dans un rayon restreint, mais continue; à l'autre le mousquet, c'est-à-dire l'arme de jet avec sa portée étendue, mais intermittente.

La logique voulait que ces deux fantassins incomplets de l'époque fussent étroitement liés de manière à compenser les infériorités qui résultaient de leur isolement. Or, l'ordonnance en usage chez les Impériaux méconnaissait absolument ce principe.

Elle constituait souvent des masses de piquiers, entourées de mousquetaires en rangs si nombreux, que le bout des piques n'atteignait pas au-delà de cette ceinture qui étouffait l'action de l'arme blanche.

A la grande prise offerte au feu ennemi, à l'impossibilité de rallier ces gros bataillons composés de plusieurs régiments, s'ils venaient

à être rompus, se joignait la paralysie de l'action des piquiers, séparés de l'ennemi par les mousquetaires, et même mis en désordre par ceux-ci, si ces derniers étaient culbutés sur eux par un choc adverse [1].

Gustave-Adolphe corrigea les vices nombreux de ce système.

Il entremêla les piquiers et les mousquetaires par fortes escouades, agissant avec liberté, mais se soutenant réciproquement.

D'un autre côté, tandis que, chez les Impériaux, le minimum d'épaisseur pour la formation des lignes de piquiers et de mousquetaires était de dix rangs; et tandis que les mousquetaires des premiers rangs, après avoir déchargé leurs armes, se retiraient avec lenteur derrière les rangs qui les suivaient, les lignes suédoises, rompues et subdivisées, ne comptaient jamais plus de six rangs [2] et se dédoublaient souvent de manière à n'en avoir que trois, le premier

1. Même à la bataille de Nordlingen, en 1634, si l'on s'en rapporte à un tableau que possède le musée de Stockholm, on voit encore des formations quadrangulaires de piquiers portant leurs drapeaux au centre de leur masse, et entourés de trois rangs de mousquetaires. Les officiers supérieurs sont à cheval hors des rangs.

2. Gfrœrer, p. 910, et Chemnitz, p. 383.

agenouillé, le second incliné, le troisième debout. Leurs intervalles laissaient un passage commode et facile aux mousquetaires, qui allaient, après avoir tiré, recharger leurs armes derrière les rangées fraîches.

Nous avons donné, à propos de la bataille de Breitenfeld, le dessin de certaines formations de l'infanterie de Gustave-Adolphe, qui montrent combien il s'appliquait à entremêler les piquiers et les mousquetaires, en évitant les formations malavisées de l'infanterie impériale. On a discuté sur la figure vraie des combinaisons de ces deux armes dans l'infanterie suédoise [1]. Mais certaines objections qu'on a faites contre un caractère commun de ces figures diverses, doivent être jugées sous l'empire de cette observation, que, si les piquiers étaient sans défense contre le feu de l'ennemi, les mousquetaires étaient sans résistance suffisante contre les charges à fond de la cavalerie. Ils devaient donc se protéger *mutuellement,* comme on le voit dans les figures un peu variables qu'on a publiées sur la formation des brigades de Gustave-Adolphe, et dont nous avons donné la plus vraisemblable. Si on y remarque, comme chez tous les auteurs

1. Gfrœrer, p. 910.

qui ont traité le sujet, les piquiers en tête des brigades, ce que n'a pas compris M. Gfrœrer, c'est que cette arme, protégée par des feux d'arrière et latéraux, était la plus forte pour enfoncer l'ennemi ou pour repousser la cavalerie. L'impuissance des mousquetaires isolés contre la cavalerie est attestée par divers faits de guerre, et posée en principe dans certains écrits du temps [1].

Le roi de Suède ne modifia pas moins la tactique de la cavalerie. Il renonça aux masses de cavaliers rompant successivement leurs rangs, pour décharger en caracolant leurs armes sur les ennemis et pour se retirer ensuite. Il fit charger la cavalerie en carrière, par escadrons de quinze à seize hommes de front et de quatre hommes, quelquefois trois seulement, de profondeur. Le premier ou les deux premiers rangs, après avoir tiré leurs pistolets à la plus petite portée, dirigeaient leurs sabres sur la visière des ennemis et sur la tête de leurs chevaux.

1. Voir la lettre analysée par l'officier prussien, collaborateur de Francheville, traduction de Gualdo, p. 290. Chemnitz est fort net sur un point : « *Sarissophori, sclopetarios densa sarissarum segete prætensa ab hostium incursu protegentes, ab iisdem vicissim opportuno statu sustinebantur,* » p. 383.

Les deux derniers rangs, en réservant le feu de leurs pistolets, devaient rompre les troupes ébranlées par l'action des deux premiers rangs. Si l'attaque échouait, l'escadron allait se reformer à son point de départ, entre les mousquetaires et à l'abri de leurs feux. Il paraît que Gustave ne faisait encore charger qu'au trot, bien que la cavalerie française eût commencé déjà à charger à une allure plus rapide [1].

Un principe du roi de Suède était que toutes les parties de son armée se devaient un secours mutuel; et l'Anglais Harte comparait ses ordres de bataille à une fortification dont toutes les parties se défendraient réciproquement. C'est en vertu de ce principe que Gustave mêlait souvent des mousquetaires d'élite avec sa cavalerie.

Les innovations de Gustave-Adolphe dans l'artillerie furent encore peut-être d'une plus haute efficacité pour ses succès.

Tilly et Wallenstein n'avaient guère que de la grosse artillerie. Leurs pièces de 24, 36 et 48 étaient difficilement traînées par des attelages énormes, à la suite des armées. Les affûts étaient portés séparément; et lorsque ces pièces avaient

1. La Barre-Duparcq, t. II, p. 74 et 133.

été mises en batterie pour le combat, elles restaient immobiles là où elles avaient été placées. D'ailleurs, on les chargeait sans cartouches et de la manière la plus lente et la plus irrégulière. La science de l'artillerie était dans l'enfance; la longueur des pièces était exagérée, leur forme était irrégulière et suivant l'observation d'un auteur, chaque espèce zoologique était représentée dans la dénomination ou la forme des canons [1]. Gustave-Adolphe comprit de bonne heure l'importance de réformer l'arme de l'artillerie; il introduisit l'usage des cartouches dans les grosses pièces, mais il s'occupa surtout d'alléger les canons. Dès l'année 1624, un colonel allemand, passé au service suédois, Siegroth, fit prévaloir, par des expériences décisives, le principe que le raccourcissement du canon pouvait ne pas diminuer sa portée.

Un premier essai d'artillerie légère fut tenté [2].

En 1627, on poussa très-loin l'innovation; et un officier autrichien au service suédois, Melchior de Wurmbrand, inventa des canons de cuivre très-minces affermis par des bandes de fer enveloppées de cordes et de bandes de toile,

1. Gfrœrer, p. 915.

2. On n'avait pas encore imaginé cependant l'artillerie traînée par des chevaux portant les servants.

le tout recouvert d'un étui de cuir. C'est ce qu'on a appelé souvent les canons de *cuir bouilli* de Gustave-Adolphe. Notre musée d'artillerie des Invalides en possède deux exemplaires [1]. Ces canons, même montés sur leurs affûts, étaient si légers que deux hommes suffisaient pour les mouvoir. Ils furent employés pour la première fois au siége de Wormdit en 1627 [2]. Divers motifs les firent toutefois abandonner en 1631 [3], et l'armée suédoise se servit alors de canons en fer, du calibre de 4 et longs de quatre pieds. On les chargeait plus souvent avec des boites de mitraille de fer qu'avec des boulets. Deux chevaux les traînaient. Chaque régiment en eut six ou huit. Démasqués subitement par les mousquetaires, servis assez rapidement pour tirer trois coups tandis que le mousquetaire n'en tirait que deux, ils rendirent aux Suédois les plus grands services.

Ces canons d'Hamilton — car on les appela

1. Ils ont une longueur de deux mètres, de la lumière à la culasse. L'âme, en cuivre rouge, est de deux centimètres d'épaisseur. Des douves en bois ficelées se trouvent entre le cuivre et le cuir.

2. Gfrœrer, p. 189.

3. Malgré cette assertion de Gfrœrer, le catalogue du musée d'artillerie de Paris mentionne les pièces qu'il possède comme ayant été prises à Lützen.

ainsi, suivant le nom de l'Anglais qui les avait inventés et apportés[1] — furent imités au dehors, et, sous le nom de canons suédois, ils furent employés jusqu'en 1756 dans l'armée française. Le maréchal de Saxe s'en servit encore, malgré un avis défavorable des officiers du temps[2].

Grâce aux ressources des mines de son royaume, Gustave-Adolphe développa beaucoup la fabrication des canons. Il en avait une centaine à Breitenfeld, plus de trois cents à Nürenberg et une soixantaine à Lützen.

Les armées impériales que Gustave avait à combattre, étaient recrutées à prix d'argent; elles étaient irrégulièrement, mais assez largement soldées. « L'enrôlement des étrangers se faisait en confiant à un officier qui proposait de s'en charger et dont on prisait assez les talents pour accepter sa proposition, en lui confiant, disons-nous, la mission de lever un

1. Le marquis Hamilton qui avait conduit à Gustave-Adolphe, au mois d'août 1631, un corps auxiliaire de six mille Anglais et Ecossais levés à ses frais. Chemnitz (p. 159) en parle comme ayant fait fabriquer ses canons dans les ateliers royaux et avec le fer fourni par la Suède.

2. *Etudes sur le passé et l'avenir de l'artillerie*, ouvrage continué sur le plan de l'Empereur, t. IV, p. 75.

régiment. Cet officier, une fois son contrat signé et l'argent que lui allouait ce contrat touché, établissait des bureaux d'enrôlement dans plusieurs villes [1]. » Dans la cavalerie, un colonel avait par mois 400 florins, un capitaine 125, un lieutenant 40, un cornette 30, un cuirassier 24, à la charge de suffire à toutes leurs dépenses. La solde du piquier, dans l'infanterie, était une fois et demie celle du mousquetaire [2].

Un code draconien de peines corporelles contre la lâcheté, avec la plus grande tolérance pour d'autres fautes, forma la règle d'administration de Wallenstein.

Gustave introduisit dans la discipline de son armée, levée comme nous avons dit plus haut, les mobiles de la religion et de l'honneur. La discipline était sévère. Par une disposition touchante, le porte-drapeau avait un droit d'intercession pour les coupables. La solde était un peu moins élevée que chez les Impériaux, mais plus régulière; l'assistance à l'office religieux

1. De la Barre-Duparcq, t. II, p. 125.

2. Il y avait encore dans l'armée française sous Louis XIV, après l'invention de la baïonnette à manche de bois, des piquiers jouissant d'un supplément de solde, sans doute parce qu'il fallait à ce fantassin plus de patience et de courage qu'au mousquetaire qui donnait la mort de loin. De la Barre-Duparcq, t. II, p. 207.

de chaque jour, prescrite. « Gustave-Adolphe attacha quatre chirurgiens à chacun de ses régiments, tandis que les troupes impériales manquaient d'officiers de santé [1]. » Le mobile de l'avancement était favorisé par la multiplication des grades d'officier et de sous-officier.

Dans l'armée impériale, comme dans l'armée suédoise, il se trouvait peu de généraux qui n'eussent été soldats ; mais le mérite trouvait plus de récompenses dans celle-ci que dans celle-là, parce que Gustave se mêlait beaucoup à ses troupes. Représentant d'une dynastie récente et populaire, il rapprochait beaucoup de lui les officiers de tout grade et apprenait à les connaître dans des entretiens familiers.

Gustave dirigeait souvent en personne les exercices de son infanterie et l'on ne doit pas, suivant l'observation d'un écrivain moderne, être étonné de la supériorité notoire de ses feux de mousquetaires et de l'effet général de ses troupes à pied par rapport aux Impériaux. Spanheim, dans son *Soldat suédois*, nous le dépeint livré à de semblables occupations peu après son entrée dans Munich : « Il fit faire l'exercice à divers de ses régiments hors de la ville. On y admira et sa

1. *Ibid.*, p. 143.

dextérité aux ordres qu'il donnait et plus la patience qu'il prenait de descendre lui-même de cheval, se mettre en tête de ses troupes, prendre un mousquet sur les épaules, leur montrer comment il fallait tirer de compagnie, ou le genou, ou le ventre à terre, et se mettre promptement en toutes sortes de positions militaires. En somme, on voyait que le roi était de tous métiers et n'ignorait rien et savait bien remarquer ceux qui étaient soldats de nom et d'effet [1]. »

Souverain à demi révolutionnaire et démocratique, il étonna souvent, notamment à Stettin et à Munich, les Allemands par la simplicité de sa tenue et par sa familiarité avec ses soldats : le grade d'officier était considéré d'ailleurs comme comportant en Suède une sorte de noblesse, que la bravoure pouvait faire acquérir, et il entraînait pour les grades supérieurs, comme nous l'avons dit ailleurs, le droit de siéger aux Etats.

Une armée animée par le respect, l'affection, l'émulation et le zèle religieux faisait la force de Gustave sur les champs de bataille ; et au dehors un grand nombre d'agents, habilement dirigés et rétribués largement, faisaient la puissance de sa diplomatie.

1. De la Barre-Duparcq, t. II, p. 131.

Quel était le but de la politique dont nous venons de décrire les moyens, et qui, depuis la descente de Gustave-Adolphe en Allemagne jusqu'à sa mort, l'inspira et le soutint dans tant d'efforts, de combats et de négociations?

Elle ne s'est révélée à nous par aucun commentaire, aucuns mémoires de celui qui la dirigeait. Le prestige religieux et militaire dont la vie de Gustave-Adolphe a été entourée, et qui faisait désirer, dit-on, à Schiller d'en faire le sujet d'une épopée, a peut-être soustrait cette grande existence à l'analyse, et elle a été considérée comme le passage d'un météore brillant à travers l'histoire. L'investigation moderne a été et devait être plus pénétrante, dans les pays surtout où la vie de Gustave-Adolphe est un sujet d'étude en quelque sorte national, comme la Suède et l'Allemagne : on y discute depuis longtemps sur le véritable sens de la politique extérieure du grand capitaine.

A coup sûr, elle dut participer aux fluctuations des événements; et ses dernières visées purent et durent différer de celles du commencement. C'est une séduction immense, presque une cause de vertige pour un général victorieux, que le vide laissé tout à coup devant lui par l'armée qui lui résistait la veille.

Les enivrements du succès sont presque inévitables, et la victoire prête ses ailes classiques à l'imagination même du conquérant; elle l'entraîne après avoir été à ses ordres.

Il y a donc certaines difficultés à vouloir trop préciser la portée de l'ambition d'un souverain conquérant; cependant, au milieu des doutes que peut laisser le vague d'une pensée mêlée de mobiles divers et successifs, combinant la religion et la politique, plaçant la force sous le drapeau de l'idée, et n'ayant pas assez duré pour s'affirmer d'une manière complète, certains traits se dégagent pour l'observateur impartial, procédant, ainsi que dans d'autres sciences, en passant du connu à l'inconnu.

Le point de départ certain des expéditions de Gustave-Adolphe en Allemagne fut le désir de dominer la Baltique, d'étendre les possessions ultra-maritimes de la Suède, et il eut pour stimulant l'ambition de secourir la foi protestante et d'affermir la dynastie des Wasa méconnue [1]. Gustave se proposa d'organiser fortement sous ses ordres l'Union protestante, et d'opposer une digue aux Etats catholiques, appuyés sur la

1. En 1630, ni l'empereur ni les électeurs d'Allemagne ne lui reconnaissaient, pas plus que le roi de Pologne, son titre de souverain. Droysen, t. II, p. 240.

puissance des Hapsbourg. Quand il parlait de l'exemple des Pays-Bas aux bourgeois de Nürenberg, il semblait se présenter à eux comme le futur stathouder d'une confédération puissante; il voulait en être le chef en devenant prince allemand, par l'acquisition tout au moins de la Poméranie annexée à la couronne de Suède. Le doute commence au-delà de ces points incontestables dans la pensée de Gustave-Adolphe.

N'aspira-t-il pas à un but plus grand en établissant dans sa personne le droit d'un protestant à porter la couronne du Saint-Empire?

Beaucoup, à commencer par l'historiographe officiel Chemnitz, repoussent une supposition de ce genre, et certains Suédois semblent vouloir détourner ce soupçon de la mémoire de leur grand roi, comme renfermant une témérité incorrecte et peut-être une infidélité partielle à sa patrie.

D'autres écrivains, surtout dans l'Allemagne catholique, semblent s'être plu à faire ressortir au contraire le caractère aventureux et avide, dont on peut trouver quelque trace dans les desseins de Gustave-Adolphe.

Les uns ne voudraient pas trop déranger le saint idéal d'un Machabée protestant; les autres cherchent à dévoiler les audaces et les ruses

d'un successeur des Goths, qui en revendiquait la mémoire.

C'est peut-être l'honneur de notre science française de rejeter de pareilles influences. Pour nous, au moins, les problèmes historiques apparaissent comme la base d'enseignements plutôt que comme celle d'arguments au service d'idées préconçues. Une vérité scrupuleuse nous semble devoir être le programme de toutes les confessions, et le bandeau de la Justice nous paraît nécessaire sur le front de l'Histoire.

Pour déterminer jusqu'à quel point l'ambition de Gustave-Adolphe dépassa les points certains et avoués que nous avons précisés, il n'y a d'autre lumière que celle qui jaillit de l'ensemble des circonstances et aussi de quelques faits spéciaux, de quelques déclarations que l'on pourrait, en empruntant le langage juridique, appeler des commencements de preuve par écrit de l'intention discutée.

Gustave voulait une association fédérale des Etats protestants de l'Allemagne. Etait-ce conciliable avec l'organisation politique du Saint-Empire, dominée par les trois colléges des *électeurs,* des *princes* et des *villes,* le premier composé d'électeurs en majorité catholiques? Et si cette conciliation était impossible, n'était-

ce pas une véritable scission de l'Empire que l'Empire que Gustave-Adolphe poursuivait? Et si la scission était trop combattue, l'assujettissement des éléments résistants n'était-il pas le corollaire logique et pratique de la lutte engagée?

Une ambition au moins subsidiaire et hypothétique ne naissait-elle pas ainsi naturellement sur l'arrière-plan de la première?

C'est ce que divers témoignages, sans constituer des preuves formelles et absolues, corroborent dans certaine mesure pour ceux qui étudient de près la vie du héros suédois.

Khevenhüller, reproduisant une assertion du *Theatrum Europæum* [1] et suivi par beaucoup d'historiens plus récents, mentionne le désir exprimé par Gustave-Adolphe, au commencement de 1632, dans une négociation avec l'Electeur de Mayence, d'arriver à la dignité de roi des Romains, qui devait le placer sur les marches de l'Empire.

Richelieu ne répète pas l'assertion de Khevenhüller, que M. Droysen regarde comme de pure invention [2]; mais le grand cardinal la dé-

1. Il est à remarquer que cet ouvrage, publié par Merian, est cité avec considération par Chemnitz.

2. T. II, p. 509. Il promet à ce sujet des développements que je ne connais pas encore.

passe en quelque sorte, lorsqu'il regarde Gustave comme ayant voulu *subjuguer l'Allemagne, renverser le Pape* et *détruire la religion catholique* [1]. Il n'est pas d'ailleurs exempt de contradictions à cet endroit, et tantôt il déclare que le conquérant son allié avait su *rester sage,* tantôt il dit qu'il n'*avait point de bornes en ses espérances et en son ambition* [2].

Sans regarder comme indubitable l'assertion du *Theatrum Europæum* et de Khevenhüller, il est difficile de ne pas voir combien le fond en coïncide avec l'induction tirée des hypothèses même que le plan avoué de Gustave-Adolphe soulevait naturellement. D'un autre côté, certaines paroles graves d'un mandataire du roi aux députés de Nürenberg ont une authenticité qui manque à l'assertion sur les négociations avec l'Electeur de Mayence.

A la suite de la conférence personnelle que le roi de Suède avait eue avec les Nürenbergeois, le 10 juin 1632, le commissaire suédois Sattler, accompagné de son collègue Chemnitz, crut devoir, ainsi que nous l'avons rappelé [3], déclarer aux députés de Nürenberg que, si le roi était

1. Page 19 de la *Notice* en tête des *Mémoires*.
2. *Mémoires*, t. VII, p. 57 et 267.
3. V. *suprà* le ch. VII.

élu roi des Romains, il n'admettrait ni ne jurerait jamais la capitulation ordinaire de l'Empire.

L'historien allemand qui raconte, avec les détails les plus circonstanciés et les plus précieux, ces colloques de Nürenberg, insiste sur ce que ces paroles n'émanaient pas de Gustave-Adolphe lui-même. Mais il nous paraît très-difficile de supposer que l'un des deux commissaires de Gustave-Adolphe, en présence de l'autre, eût pu émettre une hypothèse de ce genre, si elle eût été entièrement étrangère à la pensée du souverain lui-même. Ph. Sattler, secrétaire de Gustave-Adolphe, avait, disons-le en passant, eu depuis longtemps de lui des missions de confiance, et il avait, en 1628, négocié pour le roi avec la ville de Stralsund [1].

Il est bien vrai que les mandataires de Gustave pouvaient se tromper sur sa pensée; et l'on en vit la preuve dans ces mêmes conférences de Nürenberg au sujet de la Poméranie.

Le 8 juin, Chemnitz et Sattler avaient déclaré que le roi de Suède voulait restituer Magdebourg, la Poméranie et la Marche à leurs anciens possesseurs protestants, en se réservant seulement les droits féodaux et suzerains que l'Empire y avait auparavant.

1. Droysen, t. Ier, p. 336.

Mais, le lendemain, le roi, plus expressif, déclara qu'il ne pouvait renoncer à la Poméranie pour des causes particulières et surtout pour des raisons maritimes [1].

Toutefois, Chemnitz et Sattler s'étaient trompés plutôt en voulant restreindre la portée des visées du roi qu'en cherchant à l'étendre, de leur propre autorité; et cette circonstance rend d'autant plus graves les paroles de Sattler sur l'intention de Gustave-Adolphe relativement à l'Empire.

Nous estimons qu'en présence de ces divers faits, la supposition de l'ambition de Gustave-Adolphe, relativement à la couronne d'Allemagne, ne peut être considérée comme une invention absolument téméraire de ses adversaires. Il est remarquable, au reste, que si Gfrœrer et Klopp la lui ont attribuée, non sans quelque pensée de blâme, les Suédois Geijer et Fryxell l'ont regardée comme probable; et Droysen, qui la repousse, ne le fait pas, au reste, et ne pouvait le faire au point de vue d'une incompatibilité de ce but avec un sentiment trop exclusivement religieux chez Gustave-Adolphe. Il a bien senti, en effet, qu'après la marche sur les Elec-

1. Droysen, t. II, p. 585 et 587.

torats ecclésiastiques en 1631, le champ de l'ambition temporelle de Gustave-Adolphe s'était agrandi. « Sa destinée l'emporta, dit-il, dans d'autres voies, au bout desquelles il pouvait voir briller une couronne impériale plutôt qu'une auréole de sainteté [1]. »

Un historien récent et considérable, M. Ranke, sans attribuer à Gustave-Adolphe la pensée dont il s'agit relativement à l'Empire d'Allemagne, convient très-franchement que ses coreligionnaires l'avaient et l'exprimaient pour lui. Or, rarement peut-être les conquérants subissent [2] avec indifférence des provocations de cette nature.

Pour nous, sans considérer comme démontrée matériellement et absolument cette portée extrême de l'ambition de Gustave-Adolphe, dont l'exécution difficile contribuait à le remplir peut-être parfois d'inquiétude [3], et qui a été

1. Droysen, t. II, p. 424.

2. Ranke, *Geschichte Wallensteins*, p. 221 et 228. Il y a lieu de rappeler aussi à ce sujet les paroles de l'Electeur de Saxe à Salvius après Breitenfeld. Droysen, t II, p. 425. V. *suprà*, ch. v. Grimoard cite Bernard de Saxe-Weimar comme ayant excité l'ambition de Gustave en ce sens.

3. Oxenstierna disait en 1644, au Sénat de Suède, que Gustave-Adolphe, avant sa mort, s'était montré profondément affligé de la prévision d'une guerre contre ses amis à cause de leur infidélité. Gfrœrer, p. 1022.

attribuée même à un de nos plus grands rois [1], nous la considérons comme possible et même probable à titre d'éventualité et d'arrière-plan mobile de perspective ambitieuses. N'oublions jamais à ce sujet cette imagination aventureuse, cette disposition d'esprit démesurée et ardente, que Charnacé flattait depuis longtemps chez le jeune conquérant, en lui parlant de l'Empire d'Orient, et qui s'était manifestée un moment par l'ambition de la couronne polonaise [2].

Ne s'était-elle pas révélée déjà, dans les délibérations du Sénat suédois à Upsal, lorsque Gustave-Adolphe y avait déclaré que l'Allemagne serait la proie de ses victoires?

Un historien qui lui est favorable, ne lui a-t-il pas attribué même le projet plus aventureux d'une descente en Portugal pour aller combattre la puissance espagnole dans son asile le plus reculé [3]?

Suivant la tradition suédoise, qui semble toutefois prévaloir aujourd'hui, c'était un Empire

1. V. l'assertion de Bolingbroke à ce sujet concernant Louis XIV. (*Letters on the study and the use of History*, p. 243.)

2. Klopp, t. II, p. 279, et Mauvillon, t. IV, p. 219 et suiv.

3. Puffendorf, *De rebus Suecicis*.

scandinave que Gustave-Adolphe, après avoir terminé son œuvre allemande, se proposait surtout de fonder, en réunissant la Norvége à la Suède poussée jusqu'au Grand-Belt.

Nous croyons aisément que l'entreprise allemande ne détournait pas Gustave-Adolphe de penser aussi à la Scandinavie et aux bornes étroites dans lesquelles le Danemark enfermait son pays au sud et à l'ouest. Mais l'œuvre germanique semblait pour lui préalable ; et qu'y avait-il d'impossible à ce qu'après avoir obtenu une grande situation élective en Allemagne, Gustave-Adolphe se fût proposé aussi d'agrandir ses domaines héréditaires en Scandinavie?

Examinons bien, au reste, la situation du jeune souverain que des découvertes techniques et des études heureuses dans l'art militaire, un génie naturel et un pouvoir presque absolu sur ses sujets avaient en quelque sorte armé de la foudre, et nous comprendrons que l'emploi un peu capricieux de sa supériorité était un but presque inconscient et inévitable de ses entreprises.

Oxenstierna n'a pu s'expliquer la guerre d'Allemagne qu'en y voyant quelque chose *de fatal, de divin* et un *entraînement du génie.* Chemnitz emploie des expressions analogues, au même

propos. Il nous répugne de ne voir dans ce langage qu'une glorification complaisante et aveugle de résolutions supérieures à la raison d'Etat. Nous préférons y trouver l'aveu que certains dons conférés aux mortels par des voies supérieures à la volonté humaine sont, dans le mouvement des affaires du monde, un élément presque insurmontable et incompressible, une manifestation enfin de cette puissance mystérieuse à laquelle, suivant les temps, notre espèce a donné les noms de *fatalité* ou de *providence divine*.

Qu'il y ait eu chez Gustave-Adolphe un mélange remarquable d'idées générales tirées de l'intérêt religieux et de sentiments personnels et essentiellement humains, il ne faut pas du reste s'en étonner; cet assemblage n'est-il pas, suivant certains philosophes, une loi nécessaire de la vie des héros [1]?

1. « Il ne faut pas se représenter l'héroïsme sous l'idée d'une perfection morale qui ne lui convient nullement, mais comme un composé de bonnes et de mauvaises qualités salutaires ou nuisibles, selon les circonstances, combinées dans une telle proportion qu'il en résulte souvent plus de fortune et de gloire pour celui qui les possède, et quelquefois même plus de bonheur pour les peuples, que d'une vertu plus parfaite. » Rousseau, *Discours sur la question de la vertu des héros*.

Séparée de son action religieuse dont les suites ont été permanentes, la politique allemande de Gustave-Adolphe a eu la stérilité qu'ont en général les politiques de conquête, lorsqu'elles ne sont pas accompagnées de conditions géographiques favorables.

La Suède ne conserva pas plus d'établissements solides en Allemagne, que les Anglais au moyen âge n'en ont gardé en France, contre les lois de la géographie et de l'ethnographie naturelle dans les deux cas. Celui des successeurs de Gustave-Adolphe qui a été le plus utile à son pays, est celui qui a poussé jusqu'à la Baltique la frontière méridionale de la Suède [1]; et un jour est venu, bientôt après, où les interventions scandinaves en Allemagne ont été redoutées par les Hohenzollern qui s'étaient d'abord contentés d'en profiter. Sous le successeur de Charles X même, l'électeur de Brandebourg battit les Suédois à Fehrbellin; et après divers démembrements successifs, les derniers débris des conquêtes de Gustave-Adolphe en Allemagne ont été échangés en 1814 contre la Norvége qui a reconstitué en partie, par sa réunion avec la Suède, cette agglomération scandinave dési-

1. Charles X.

rée déjà par le grand monarque dont nous nous occupons.

Entre peuples civilisés, la force matérielle ne fonde rien sans le concours de la géographie et de la nationalité. Les conquêtes d'Alexandre, de Charlemagne et de Napoléon Ier ont laissé peu de traces, parce qu'elles étaient contre la nature des choses. Celles des Romains ont eu plus de durée, parce qu'une civilisation supérieure et la force d'un peuple, représentant une idée sociale nouvelle, étaient derrière les exploits de tel ou tel consul.

Avec beaucoup d'efforts et de talents militaires, les Wasa, au dix-septième siècle, n'ont pu attacher à leurs armes de succès durables en Allemagne. N'est-il pas à l'honneur de l'humanité que les triomphes dus à certains procédés de tactique soient éphémères? Les seules victoires solides sont celles qui, en donnant aux peuples leurs légitimes assiettes, préparent de longues paix, comme celles dont jouit la Suède depuis soixante ans que ses limites naturelles lui ont été assignées définitivement.

L'histoire de la Péninsule scandinave a démontré dans les temps modernes sous ce rapport, comme celle de bien d'autres Etats, la vérité de la belle observation de Turgot : « Les

Etats sont des unités dont la nature a tracé les limites. Le droit public forme des puissances, mais à la longue la géographie l'emporte sur le droit public et sur les lois [1]. »

Mais si la politique extérieure de Gustave-Adolphe a été outrée quant aux intérêts de la nation dont il a été le glorieux chef, s'il s'est trompé sur le rôle durable que la Suède pouvait jouer en Allemagne, il était dans le vrai en aspirant à l'unité politique scandinave comme en revendiquant pour les protestants allemands une situation plus indépendante que celle dont ils jouissaient dans l'Empire germanique de son temps et en pressentant dans certaine mesure l'émancipation du tiers état allemand sur lequel il cherchait à s'appuyer. S'il était prouvé qu'il a rêvé un Empire luthérien allemand, ne serait-ce pas une singulière anticipation de ce qui devait être deux cent quarante ans plus tard une réalité pour un descendant de son beau-frère et premier allié ?

Aussi, tout en faisant la part d'un peu d'emphase religieuse et nationale, peut-on aisément comprendre les paroles de Geijer qui, après

1. *Esquisse d'un plan de géographie politique*, Œuvres complètes, t. II.

avoir signalé l'étendue suivant lui un peu vague des plans du conquérant, aimant, dit-il, à tenir dans sa main *le fil de plus d'une possibilité*, s'écrie en terminant le passage de son histoire consacré à Gustave-Adolphe : « De si grandes pensées n'étaient pas la plus grande des choses éteintes avec lui sur le champ de bataille de Lützen ; mais il avait vaincu même dans sa mort. Avoir mis une borne à l'oppression de la conscience est ce qui fait son immortalité, et c'est pour cela que l'humanité le compte parmi ses héros ! »

Héros toutefois qui ne put éviter plus d'un entraînement attaché à la supériorité des hommes de sa trempe !

La légende superficielle, qui a prétendu donner à Gustave-Adolphe une sorte de pieuse auréole, doit être jugée, suivant nous, d'après les considérations qui précèdent.

Malgré ses génuflexions publiques, ses jeûnes officiels et son éloquence biblique, que nul n'a surpassée, le roi de Suède ne nous paraît pas avoir évité les entraînements qui accompagnent l'emploi habituel de la force chez les hommes [1]. « Plusieurs, dit un historien suédois,

1. Personne n'a avoué ce danger des grands princes avec

demandent s'il n'était pas sur le point de succomber aux tentations qui ont perdu tant de conquérants avant et après lui. L'Histoire

plus de force que Gustave-Adolphe dans un de ses épanchements rapportés par un historien moderne : Klopp, t. II, p. 378, et Mauvillon, t. IV, p. 489. Quelqu'un ayant dit à Gustave-Adolphe, après la bataille de Breitenfeld, qu'il était né pour le bien de l'humanité, et que son héroïsme était un présent du ciel :

« Dites plutôt, répondit le roi, que c'est une marque de sa colère. Si la guerre que je fais est un remède, il est plus insupportable que vos maux. Dieu ne s'éloigne jamais de la médiocrité que pour passer aux choses extrêmes, pour châtier quelqu'un. C'est une marque de son amour envers les peuples, quand il ne donne aux rois que des âmes ordinaires. Celui qui n'a point d'élévation ne conçoit que des desseins à sa portée. La gloire et l'ambition le laissent en repos, s'il s'applique à ses affaires. Ses Etats en sont plus heureux; et s'il se décharge de ses soins sur quelques-uns de ses sujets à qui il fait porter son autorité, le pis qu'il en puisse arriver c'est que le ministre fasse sa main aux dépens du peuple, qu'il mette quelques impôts pour en faire son profit et enrichir ses amis; qu'il fasse enrager ses égaux qui ne souffrent qu'avec peine son pouvoir. Mais ces maux sont bien légers et ne pourront entrer en comparaison avec ceux qu'entraîne l'honneur ambitieux d'un grand roi. Cette passion excessive qu'il a pour la gloire, lui faisant oublier le repos, l'oblige nécessairement à l'ôter à ses sujets. Il tient pour ennemis ceux qui ne veulent pas être ses vassaux. C'est un torrent qui désole les lieux par où il passe, et, portant ses armes aussi loin que ses espérances, il remplit le monde de terreur, de misère et de confusion. »

pose le doigt sur sa bouche et se tait ; mais elle renvoie les interrogateurs à la vie de ce grand roi, en comptant de préférence et avec gratitude les bienfaits réels du héros plutôt que les fautes dont il a pu se rendre coupable [1]. »

Nous honorons ce jugement réservé d'un Suédois, sans nous croire obligé de nous y enchaîner entièrement en appréciant Gustave-Adolphe.

Ce prince fut un politique souvent perspicace, lisant loin dans l'avenir et préludant à certains égards à l'œuvre d'une postérité qui n'a été que juste en le réclamant à son tour ; mais il fut aussi un politique ambitieux, agissant sans ce but défini qui circonscrit et limite les maux de la guerre, politique entraîné par l'esprit de conquête et par cet héroïsme si souvent fatal, aussi bien aux dépositaires d'une force personnelle et capricieuse qu'aux peuples qui dépendent de leur volonté.

Disons cependant, pour nous résumer à son sujet, que, grâce au contact de l'idée religieuse qui liait naturellement sa gravité à l'ambition politique qui l'animait, grâce à la force de son éducation scientifique, grâce aussi peut-être à l'esprit de sacrifice qui lui faisait si souvent bra-

1. Fryxell, p. 405.

ver la mort, et à l'accident qui la lui fit rencontrer d'une manière précoce avant le développement excessif de ses passions dominatrices, ce grand capitaine a représenté dans l'histoire l'un des plus honnêtes et des plus purs entre tous les conquérants.

ANNEXES

ANNEXES

I

INSTRUCTIONS DE CHARLES IX, ROI DE SUÈDE

POUR GUSTAVE-ADOLPHE SON FILS [1]

Il faut que mon fils :

1° Sache qu'une couronne est bien pesante, si les fidèles serviteurs du prince qui la porte et l'amour de ses peuples n'en soutiennent une partie, et sa vertu l'autre ;

1. Ces instructions ont été publiées, en 1790, dans le volume intitulé : *Lettres et mémoires de Gustave-Adolphe et de ses généraux*, etc. Collection tirée des archives de Suède, Paris, chez Firmin-Didot, voyez p. XIV. à XIX. Quoique sans preuve de leur authenticité, elles me paraissent assez curieuses et assez vraisemblables pour être reproduites.

2° Qu'il ne fasse jamais faire par ses lieutenants ce qu'il pourra dignement exécuter lui-même ;

3° Qu'il voie tout, qu'il écoute tout, et que, par sa prudence et par sa bonté, il pourvoie à tout ;

4° Qu'il n'ait pour confidents que des hommes sages et désintéressés qu'il connaîtra gens de bien ;

5° Que des hommes capables fassent tous les ans le tour de l'Europe, pour attirer à son service les personnes les plus renommées en toutes sortes de professions ;

6° Qu'il apprenne diverses langues, pour connaître et aimer diverses nations et se faire aimer d'elles ;

7° Qu'il forme son jugement dans les sciences et connaissances nécessaires, pour mieux faire la différence du juste d'avec l'injuste, du vrai d'avec le faux et de l'apparent d'avec le réel ;

8° Que, par son humanité et sa douceur, il tente de gagner tous les cœurs ;

9° Qu'il ait une physionomie ouverte et un cœur ferme, et que ses procédés et ses actions paraissent toujours loyaux et convenables à sa dignité ;

10° Si le prédécesseur du prince ou lui-même s'est relâché sur l'observation des lois de son royaume, par la fâcheuse conjoncture des temps, qu'il ne balance pas à les rétablir dans leur premier lustre, le plus tôt qu'il le pourra ; personne ne pouvant improuver avec justice qu'il assujettisse les personnes et les choses aux lois de l'Etat ;

11° Qu'il emploie tout son esprit et son industrie à n'être ni trompé ni trompeur ;

12° Que, pour se rendre capable de dompter et d'assujettir les tyrans, il commence par dompter ses passions ;

13° Qu'il ne se rebute point du travail et de la peine dans les commencements : il s'y accoutumera insensiblement ; et en partageant bien ses heures, il trouvera assez de temps pour vaquer à l'administration de son Etat et pour prendre d'honnêtes divertissements ;

14° Que son royaume soit le refuge et l'asile des princes opprimés, et que son épée, jointe à sa réputation, lui procure l'avantage et la gloire de les rétablir dans toute leur splendeur ;

15° Qu'il tende une main secourable à la veuve et à l'orphelin, qui implorent sa bonté et sa justice, et qu'il ne souffre pas que l'oppression ajoute au malheur de leur condition ;

16° Que le prince considère et examine, lorsqu'on rend auprès de lui de bons ou de mauvais offices à quelqu'un, si c'est par un principe d'amitié ou de haine, ou par zèle pour son service qu'on l'avertit de ceux à qui il doit de l'estime ou de la défiance. La cour et les courtisans sont ordinairement remplis d'envie, de fausseté et d'artifice ;

17° Qu'il sache que le sang innocent répandu et celui du méchant épargné crient également vengeance ;

18° Qu'il abatte l'orgueilleux et l'impudent, et qu'il soit le bienfaiteur des humbles et des timides ;

19° Qu'il se souvienne qu'il est aussi important pour la conservation de son Etat, de punir que de récompenser ;

20° Que sa libéralité ne tende jamais à la profusion, et que ses dons soient toujours distribués avec choix et mesure ;

21° Qu'il conçoive autant d'aversion et de mépris pour les flatteurs que pour les traitres; qu'il considère les fainéants et les oisifs comme des cadavres, et fasse aussi peu de cas des mutins et des menteurs ;

22° Que sa bienveillance, accompagnée d'une certaine familiarité mesurée, n'imprime que de l'amour et du respect ; et que sa colère, quand il est contraint de la faire éclater, inspire de la frayeur et produise l'amendement du coupable ;

23° Qu'il ne paraisse jamais inquiet ni chagrin, si ce n'est lorsque quelqu'un de ses bons serviteurs sera mort ou tombé dans quelque grande faute;

24° Qu'il excuse et pardonne plutôt une faute qu'une flatterie ;

25° Qu'il soit accessible, affable, porté à la clémence, sans ressentiment et sans aigreur ;

26° Que la vérité pénètre et soit accueillie jusque dans les lieux les plus secrets de son palais,

d'où la plupart des princes souffrent trop souvent qu'elle soit bannie ;

27° Qu'en témoignant adroitement ses regrets sur la dureté des impôts, il efface les cicatrices des plaies qu'ils font dans le cœur de son peuple, quoiqu'ils soient le plus souvent employés aux besoins de l'Etat et à l'utilité publique ;

28° Que, dans sa cour et dans ses armées, l'étranger ne soit point rebuté ; qu'il y jouisse, au contraire, de la considération convenable, quoique moins marquée que celle due aux sujets naturels du prince ;

29° Qu'une chaste couche serve d'adoucissement aux amertumes de sa vie ;

30° Qu'il demande à Dieu des enfants vertueux, ou point ;

31° Qu'il emploie dans les provinces nouvellement conquises des administrateurs d'un accès facile, et qui aient les mains pures ;

32° Enfin, qu'il se conduise en toute chose de manière que ses actions soient avouées de Dieu, et qu'elles deviennent pour tout le monde des preuves certaines de sa prudence et de sa bonne conscience.

II

TRAITÉ ENTRE GUSTAVE-ADOLPHE ET STRALSUND [1]

Gustave-Adolphe, etc.

Notre féal et bien-amé secrétaire, envoyé de notre part à la ville de Stralsund, le sieur Philippe Sattler, ayant conclu le 23 juin 1628, avec le louable sénat de la ville de Stralsund et en vertu de nos pleins pouvoirs, le traité d'union et d'alliance, dont s'ensuit la teneur :

1° Il y aura alliance défensive entre nous et la couronne de Suède, d'une part, et la ville de Stralsund de l'autre, pendant l'espace de vingt ans au moins, supposé que l'une des deux parties juge à propos de la prolonger jusqu'à un plus long terme ;

2° Cette alliance n'aura d'autre objet que la défense de la ville de Stralsund et de son port, par conséquent la sûreté de la mer Baltique et la liberté du commerce, de manière que les deux par-

1. Mauvillon, t. II, p. 208.

ties contractantes s'entr'aideront pour détourner tout ce qui pourrait y mettre obstacle et pour l'encourager et faciliter réciproquement ;

3° Cette alliance ne sera point contraire au nœud qui tient la ville de Stralsund avec l'Empereur et le Saint-Empire romain, ni au respect très-profond qu'elle doit à Sa Majesté Impériale, ni à l'obéissance qu'elle doit à son seigneur suzerain, ni aux anciens statuts, juridiction, prérogatives, le tout néanmoins sauf le présent traité de confédération ;

4° Nous nous obligeons, nous et la couronne de Suède, en vertu du présent traité d'alliance, de protéger et de défendre la ville de Stralsund, soit par la voie des négociations, soit par la voie des armes, autant qu'il dépendra de nous, et de la maintenir dans l'état où elle se trouve ;

5° Lorsqu'il s'agira de délivrer la ville des attaques d'un ennemi, elle nous secondera et nous aidera de tout son pouvoir dans la guerre qu'il nous faudra entreprendre à cette occasion. Elle ne pourra en aucune façon se détacher de la couronne de Suède ni entrer dans aucun traité ou négociation sans notre consentement et sans que la couronne de Suède y soit comprise, de façon qu'elle ne reçoive aucun préjudice à l'occasion de cette alliance ;

6° Cette alliance et confédération ne préjudiciera point aux traités d'alliance que la ville peut

avoir, particulièrement à ceux qu'elle a avec les autres villes hanséatiques; au contraire, le peuple et le sénat de Stralsund engageront, s'il est possible, lesdites villes à prendre part au présent traité et à se liguer avec nous et la couronne de Suède pour la défense de la mer Baltique;

7° Le secours envoyé de notre part dans la ville y sera logé honnêtement et entretenu par ladite ville sans nulle charge pour nous, de même que ceux que nous pourrions y envoyer dans la suite pour la défendre;.

8° Si ces secours ne suffisaient pas pour faire lever le siége et que le roi fût obligé de venir avec une armée, la ville fournira à Sa Majesté tous les vivres dont elle pourra se passer et ils seront payés comptant;

9° Si la nécessité l'exige, les portes de la ville nous seront ouvertes en tout temps à nous et à nos troupes, bien entendu que ce sera sans aucun risque pour la ville;

10° Dans le même cas de nécessité, nos vaisseaux seront admis dans le port et pourront y hiverner. Les équipages en seront logés dans la ville et nourris en payant;

11° Nous nous obligeons à ne point déroger aux droits, priviléges, juridiction et autres avantages dont la ville jouit de toute ancienneté, mais plutôt à l'y maintenir et conserver;

12° En vertu de la confirmation de tous les an-

ciens priviléges de la ville, que nous renouvelons ici, nous promettons de la satisfaire sur tous ses griefs, dès que nous en aurons été dûment informé. Que s'il survenait quelque différend entre nous et ladite ville de Stralsund, nous promettons de n'avoir recours à aucune voie de fait, mais de les accommoder à l'amiable, même d'en passer par l'arbitrage de leurs Hautes Puissances les Etats généraux des Provinces-Unies et par celui des louables villes hanséatiques.

Enfin, en cas que quelques puissances, prince ou République, veuillent accéder au présent traité, on les y recevra sous la médiation et le bon plaisir des deux parties; et ledit traité pourra être étendu et réformé, suivant qu'il sera jugé nécessaire.

III

TRAITÉ ENTRE GUSTAVE-ADOLPHE ET LE DUC DE POMÉRANIE [1]

CONCLU EN JUILLET 1630

Article 1er. — Il y aura alliance perpétuelle, amitié réciproque, sincère et constante entre le roi et le duc, leurs royaumes et provinces. Aucun n'entreprendra ni ne laissera entreprendre quoi que ce soit l'un contre l'autre. Chacun d'eux défendra l'autre, ses droits, sa dignité, et la liberté commune, par ses armes et secours, contre la force injuste des ennemis. Il y aura entre les sujets des deux Etats libre commerce encouragé de toute manière. Le traité sera renouvelé tous les dix ans.

Art. 2. — Le traité ne sera que pour la défense et nullement pour l'attaque, à moins qu'il ne s'agisse d'une mesure nécessaire pour la défense et la conservation du pacte commun.

1. Chemnitz, p. 50.

Art. 3. — Le traité ne tend en rien contre la sujétion due par le duc à César et à l'Empire romain; il n'est rien innové non plus aux liens du duc avec le cercle de la Haute-Saxe d'après les lois de l'Empire, à moins toutefois qu'on n'attente ou laisse attenter en quoi que ce soit au préjudice de cette convention. Il n'est en rien dérogé à la dignité du prince, à ses régales, juridictions, droits, aux priviléges des provinces, ni à aucun droit particulier.

Art. 4. — Ce traité n'est fait que pour conserver la paix religieuse et profane, délivrer la Poméranie de toute oppression subie, contre les promesses, mandats, et déclarations de l'Empereur, et pour écarter des nouveautés dangereuses.

Art. 5. — Le roi restituera au duc tous les lieux par lui occupés et qu'il pourra ultérieurement occuper en Poméranie, avec les régales et droits, sans aucune prétention de frais de guerre. Stralsund sera rappelé à l'obligation envers son prince. Le duc ne pourra rien aliéner de sa domination et préposera aux administrations des hommes à la disposition des commissaires royaux pour ce qui regardera la défense de la province. La ville de Stralsund sera maintenue dans ses priviléges, dans son traité avec le roi, et délivrée sans retard de toute oppression.

Art. 6. — L'évêché de Kamin sera laissé dans son droit de libre élection, sa dignité, ses droits et priviléges.

Art. 7. — Aucune des parties contractantes ne pourra s'écarter de cette convention à l'insu de l'autre. Le duc de Poméranie ne pourra faire aucune alliance. Le roi, s'il négocie quelque affaire pour l'utilité de la Poméranie, le communiquera au duc et ne pourra exclure ni lui ni la province de la convention.

Art. 8. — Tout autre prince pourra accéder au traité, pourvu que la condition d'aucune des parties contractantes n'en soit aggravée.

Art. 9. — La Poméranie ne pourra avoir d'autre alliance et le duc ne pourra souscrire d'autre traité sans le consentement du roi.

Art. 10. — Si l'une ou l'autre des parties est attaquée à cause de ce traité, elles se secourront mutuellement de leurs forces. Elles emploieront même tous leurs efforts pour attirer d'autres cités dans ce traité, et accroître ainsi leurs moyens de défense.

Art. 11.— Le privilége d'indigénat sera réciproquement commun aux Suédois et aux Poméraniens.

Art. 12. — Les monnaies suédoises et poméraniennes auront cours réciproquement pour leur valeur locale.

Art. 13. — S'il survient quelque différend entre le roi et le duc ou leurs Etats et provinces, elle sera résolue amicalement et civilement suivant le mode réglé par la transaction de Stettin de 1570, ou décidée par arbitres.

Art. 14. — Cependant le roi s'est réservé en termes exprès, s'il arrivait au duc de Poméranie de mourir sans héritiers mâles avant que l'Electeur de Brandebourg eût approuvé la convention ou fût intervenu pour la libération des provinces ou, au cas de litige sur la succession, de pouvoir retenir en sequestre et sous sa protection particulière la Poméranie, jusqu'à la conclusion de toute controverse sur la succession et sauf le paiement au roi des frais de la guerre, sans charge pour la Poméranie, par le successeur, avec la ratification par lui-même du traité.

IV

LETTRE DE GUSTAVE-ADOLPHE [1]

AU CHANCELIER OXENSTIERNA [2]

A Golnow, le 4 décembre (14 n. s.) 1630.

Nous avons reçu, monsieur le chancelier, vos avis sur les opérations militaires de l'année prochaine, comme un témoignage de votre fidélité envers nous et la patrie. Qui vivra verra le succès des affaires ; et la postérité vous louera si, à la sagesse de vos conseils, vous joignez, dans l'exécution, votre application et votre zèle habituels.

Il serait à désirer que nous eussions beaucoup de serviteurs qui conduisissent les affaires avec autant de dextérité et de fidélité que vous : il en résulterait l'avantage de l'Etat. Mais comme le

1. Publié d'après la traduction donnée dans les *Lettres et mémoires de Gustave-Adolphe*. Paris, 1790, p. 144 et suiv.

2. Ce dernier était alors à Elbing en Prusse.

Tout-Puissant distribue ses dons fort inégalement, et que les hommes, par une suite du péché, sont sujets à bien des défauts, nous en remarquons de si essentiels en quelques-uns de nos ministres, dans le maniement des affaires publiques, que nous avons souvent lieu de douter de leur succès, à moins que Dieu ne nous aide au besoin, et où nous ne voyons aucun secours humain à espérer.

Continuez donc à bien faire, et ne vous lassez point de bien mériter de nous et du royaume. Tâchez surtout de mettre la dernière main à votre projet concernant le commerce des grains; car nous avons plus de confiance en vos idées qu'en celles de qui que ce soit. Nous avions abandonné le dessein de tirer parti de ce blé, non que nous ne sentissions l'avantage qui nous en reviendrait, mais parce que nous ne connaissions personne qui ne cherchât à en garder la farine et à nous en laisser le son. Maintenant que nous voyons que vous consentez à vous charger de cette affaire, nous en ressentons une véritable joie, et nous espérons que vous nous seconderez de manière à nous aider à supporter le poids des affaires dont nous sommes accablé.

Dieu veuille nous faire passer l'hiver heureusement! Nous nous promettons de votre capacité que l'été ira encore mieux. Nous prions cet Etre suprême qui nous a donné de la prospérité, quoi-

que mêlée de beaucoup de peines et de fatigues, de faire triompher notre juste cause, et de lui accorder une heureuse fin à la gloire de son saint nom, au repos de son Eglise, et pour notre salut en ce monde et en l'autre.

Nous vous exposerions notre situation ; mais notre main, encore raide des suites de la blessure que nous reçûmes près de Dirschau [1], ne nous permet pas d'entrer dans de longs détails. Sachez pourtant que l'ennemi, quoique faible actuellement en infanterie et en cavalerie, a de grands avantages sur nous ; car l'Allemagne entière est à sa disposition. Nous rassemblons ici nos troupes près de la rivière [2], avec le projet de l'attaquer bientôt et de le chasser de ses quartiers. Quoique la cause soit bonne et juste, l'issue de la guerre est néanmoins incertaine à cause du péché. On ne peut, d'ailleurs, compter sur la vie de l'homme : c'est pourquoi nous vous exhortons et vous prions, pour l'amour de Dieu, que si tout ne vous réussit pas, vous ne vous rebutiez point pour cela. Nous vous conjurons d'avoir en recommandation notre mémoire et l'avantage de notre famille, et de faire pour nous ce que vous souhaiteriez que nous fissions et que nous ferions très-assurément pour vous et pour les vôtres en

1. Le 8 août (18, nouveau style) 1627.
2. L'Ihna, sur laquelle Golnow est situé.

pareil cas, en supposant que Dieu veuille que nous vous survivions et que les vôtres aient besoin de nous. Nous considérons que nous avons déjà gouverné la patrie depuis vingt ans, non sans de grandes sollicitudes, mais, Dieu soit loué, avec beaucoup de gloire, chérissant et honorant l'Etat et tous ses fidèles sujets, et ayant sacrifié pour eux notre vie, nos biens et notre tranquillité; n'ayant cherché dans ce monde qu'à bien remplir les devoirs de notre état et du rang dans lequel Dieu nous a fait naître.

S'il nous arrive ce qui est le partage et le terme de l'humaine nature, notre famille est bien digne de compassion, tant à cause de nous que par beaucoup d'autres considérations.

Elle ne consiste qu'en deux personnes d'un sexe faible : la mère sans conseil, et la fille jeune [1] et encore en très-bas âge, infortunées si elles gouvernent, en péril si elles sont gouvernées.

L'affection naturelle à un époux et à un père nous fait dire librement toutes ces choses, à vous qui êtes un instrument que Dieu nous a accordé, non-seulement pour soutenir plusieurs grandes affaires, mais aussi pour parer à tout ce qui peut arriver, et mettre ordre à tout ce qui nous tient le plus à cœur dans ce monde, que nous remet-

1. C'est de la princesse Christine, depuis reine de Suède, qu'il est question ici.

tons néanmoins en sa sainte disposition, aussi bien que notre vie et tout ce que nous tenons de sa libéralité; comptant sur le mieux dans cette vie, et espérant dans l'autre le repos, la joie et le salut éternel que nous le prions de vous accorder aussi, lorsque le temps et l'heure en seront venus.

V

TRAITÉ DE BÆRWALDE

ENTRE LES COURONNES DE FRANCE ET DE SUÈDE, 13 JANVIER 1631

(Ratifié par le roi de France le 13 mai suivant.)[1]

Nous, Gustave Horn de Malla et Heringen, chevalier et mareschal de camp de l'armée de Suède, Jean Banier de Mulhammer, chevalier, général de l'infanterie de Suède et conseiller du Roy, et Charles Banier de Huffren, secrétaire d'Estat et ambassadeur pour S. M. de Suède et Poméranie, sçavoir faisons et par ces présentes ratifions, à tout qu'il appartiendra, comme le sieur Hercule baron de Charnacé, conseiller de très-haut et très-puissant prince Louys XIII, Roy de France et de Navarre etc., auroit par lui esté député pour

1. Ce texte, que je dois à l'obligeance de M. Faugère, directeur des archives au ministère des affaires étrangères, présente quelques différences d'orthographe dans les noms propres avec celle plus régulière que nous avons suivie dans le cours de notre récit.

moyenner la paix entre les couronnes de Pologne et de Suède, ce qui auroit très-heureusement succédé, de sorte que du depuis, les susdits Roys de France et de Suède auroyent conceu un mutuel désir de contracter alliance ensemble afin de pouvoir, par une bonne union, apporter quelque salutaire remède à tant de mouvements qui sont en la chrestienté et pour restablir l'ancienne liberté de leurs voisins et amis; c'est pourquoy nous, susdits députés, en vertu de nos commissions et suffisants pouvoirs émanés de nos souverains, avons traité, conclu et arresté, au nom de Leurs Majestés, les articles suivans :

I. — Premièrement, que l'alliance présentement contractée entre Leurs Majestés est pour la défense respective de tous leurs amis oppressés et pour la seureté du commerce sur mer, pour restablir les princes et Estats de l'Empire comme ils estoyent auparavant les guerres de la Germanie, et afin que les forts et retranchements bastis le long des ports et hâvres de la mer Balthique soyent entièrement rasés et démolis, bref pour remettre toutes les affaires au mesme estat qu'elles estoyent auparavant les guerres d'Allemagne.

II. — Et d'autant que la partie adverse n'a jamais voulu réparer les injures passées, au contraire auroit rejetté toutes les voies amiables qu'on a tentées, on estoit par ce moyen nécessité

et contraint de rechercher et poursuivre à main armée la paix générale, pour l'utilité publique, et que pour cet effet S. M. de Suède promettait, par le présent traité, entretenir à ses propres frais et despens et conduire une armée de trente mille hommes de pied et dix mille chevaux dans la Germanie, pour l'entretien de laquelle S. M. Très-Chrestienne promet de contribuer annuellement quatre cent mille escus payables la moitié au 15 de May, l'autre moitié au 15 de Novembre ensuivant, dans Paris ou Amsterdam, au bon plaisir et choix du Roy de Suède.

III. — La levée des soldats, matelots, équipages et munitions de guerre sera libre entre les Estats et royaumes de Leurs Majestés et entièrement interdite à leurs ennemis.

IV. — Tous delinquans et criminels et tous soldats qui s'en iront sans congé de leurs capitaines ou colonels, estant apprehendés, seront remis entre les mains de leurs maistres pour estre procédé contre eux comme de raison.

V. — Si quelque prince ou Estat d'Allemagne, ou dehors, désiroit se joindre à la présente confédération, il y sera receu en donnant toutefois caution et assurance qu'il ne fera ni apportera aucun dommage ni préjudice à Leurs Majestés, soit ouvertement ou en cachette, ni sous le nom d'autruy ou sous quelque prétexte, ains contribuera de tout son pouvoir à la présente guerre

et y apportera tout ce qui sera de plus salutaire pour icelle.

VI. — A été expressément convenu que, Dieu bénissant les armées de S. M. de Suède, il ne sera toutefois rien changé aux religions soit catholique ou autre dans les places par lui conquises, mais promet de laisser jouir les habitants des dits lieux de l'exercice de leur religion, comme ils avoyent accoustumé, et à forme des constitutions de l'Empire.

VII. — S'entretiendra S. M. de Suède en bonne amitié et voysinage avec le duc de Bavière et la Ligue catholique, du moins en neutralité, à la charge qu'ils la réciproqueront aussi de leur part.

VIII. — S'il se parloit de quelqu'accord ou traitté de paix, a esté expressément arresté que l'une des parties ne pourra rien arrester et conclure sans le soin et consentement de l'autre.

IX. — La présente alliance subsistera dès la date des présentes jusqu'au 1er de Mars 1636, style ancien, et le cas advenant que, durant le dit temps, la paix ne se pust conclure, qu'elle se pourra toutesfois renouveller du consentement de Leurs Majestés.

X. — Les parties ont aussi convenu qu'estant le présent traitté desja commencé l'année passée, et que cependant S. M. de Suède estoit en grands

frais, qu'à cest esgard le Roy Très-Chrestien délivrera trois cent mille livres en lettres de change, lesquelles ne pourront venir en déduction de ce qui se doit payer aux termes spécifiés des cinq années prochaines.

Fait et passé au camp royal de Berwald dans Brandebourg-la-Neufve, le 13 Janvier 1631, style ancien.

VI

ÉDIT DE GUSTAVE-ADOLPHE

POUR LA DISCIPLINE DES TROUPES CANTONNÉES EN POMÉRANIE (MARS 1631) [1]

Le roi de Suède ordonne :

1° Que personne ne viole ni assujettisse à aucune exaction ni à aucun logement militaire les édifices consacrés à Dieu, les écoles, les hospices et les personnes ecclésiastiques; qu'on s'abstienne de tout empêchement ou scandale envers les ministres des cultes : sous peine de mort;

2° Que la distribution des soldats pour leur logement dans les villes soit confiée aux magistrats sans intervention d'aucun tiers; que les officiers et soldats n'exigent ou prennent rien de leurs hôtes, au-delà de la mesure ordonnée par la loi;

3° Que les bourgeois dans les villes et bourgs ne fournissent aux officiers et soldats, à titre de

1. Chemnitz, p. 101.

services, que le coucher, le bois, la chandelle, le vinaigre et le sel; et que les sous-officiers (comme satellites, dizeniers et autres semblables) se contentent du feu et de la lumière de leurs hôtes et se servent eux-mêmes;

4° Que les serviteurs honoraires et sans solde qui accompagnent les officiers pour les servir, ne soient point à charge aux bourgeois, mais soient entretenus par ceux qu'ils servent;

5° Qu'aucun officier n'exige un autre logement que celui dans lequel il se tient; que personne, sous prétexte de protéger les paysans, malgré eux, ne leur impose des soldats ou des lettres de protection et n'exige aucune récompense pour une protection accordée;

6° Que les militaires répandus dans les campagnes pour la garde de l'armée se renferment comme les autres dans les règles prescrites pour les logements militaires;

7° Qu'aucune fourniture ne soit faite aux officiers et soldats pour leur alimentation qu'autant qu'ils sont présents; que les noms des officiers ou serviteurs, attachés au commandement ou au service du régiment en dehors du personnel et des officiers des compagnies, ne soient admis dans la garnison qu'après la revue passée. Que personne ne puisse prendre quoi que ce soit en dehors du lieu où il loge; qu'on restitue au besoin ce qui aurait été pris;

8° Qu'aucun officier, soldat, valet *(lixa)* ne puisse exiger un service de voiture, de cheval ou d'aliment sans payer comptant, à moins de passeport du roi ou du général en chef;

9° Que parmi les soldats aucun ne s'éloigne de sa compagnie sans la permission du colonel ou de celui qui le remplace, pour aller dans d'autres logements ou une autre garnison, ou promener dans les champs, sous peine d'être arrêté, interrogé et puni de ses méfaits dans le poste royal le plus proche, à la diligence des habitants;

10° Que ceux qui ont des passeports du roi ou du général en chef, n'en abusent point. S'ils enlèvent des bestiaux ou des ustensiles, que les habitants puissent les arrêter et les livrer à la justice. Et toutefois, s'ils sont porteurs de lettres de quelque importance, que les habitants les fassent remettre sans retard à destination;

11° Que les porteurs de passeports n'entraînent pas les animaux qui leur sont fournis, au-delà du relai le plus proche. S'ils les font périr par un usage illicite, que les propriétaires en soient indemnisés. Même règle pour le passage des régiments ou des compagnies;

12° Que les maisons du prince [1] et des nobles soient exemptes des logements militaires, à moins

1. Le duc de Poméranie.

qu'il ne soit nécessaire de les défendre contre l'ennemi ;

13° Qu'aucun commissaire, aucun serviteur du prince, aucun noble, consul ou magistrat, aucun bourgeois et habitant ne soit arrêté, détenu ou subisse aucune injure ;

14° Que les voyageurs pour affaires ne soient jamais arrêtés, offensés ou molestés. Que les paysans, travaillant aux champs, soient plutôt protégés que soumis à aucune gêne ;

15° Que, dans les postes et garnisons, les officiers ne lèvent aucun péage, aux portes, sur les passants ni sur les marchandises au préjudice des magistrats auxquels ces droits sont dus ;

16° Après le départ des régiments et des compagnies, que les traînards restés dans les postes ne puissent rien demander aux habitants pour leurs aliments. Qu'ils soient plutôt sévèrement punis par les chefs ;

17° Si quelque soldat enfreint les présentes règles ou commet quelque autre faute contre la discipline militaire, que les officiers en soient responsables en justice et indemnisent les habitants du dommage qu'ils auraient pu subir.

VII

LETTRE DE PAPPENHEIM A WALLENSTEIN

EN DATE DU 22 AVRIL 1631, AU CAMP DEVANT MAGDEBOURG [1]

« Avec la personne de Votre Grâce princière, le succès s'est éloigné de nous; et quoique je me sois appliqué à suivre votre méthode d'attaquer l'ennemi en forces, au moment opportun, de ne point le mépriser ni donner trop hardiment dans ses projets, quoique j'aie démontré que Votre Grâce princière avait ainsi soumis et bridé l'Empire romain, on a plutôt ri de moi qu'on ne m'a donné croyance. Maintenant qu'il est trop tard et que la vache est sortie de l'écurie, on voit qu'il n'y a pas de meilleur remède. Nous savons par une rumeur générale, par un cri public, que l'ennemi a pris Francfort d'assaut. Les troupes de l'Empereur et de la Ligue se sont réunies devant Magdebourg. C'est un beau corps de sept mille chevaux et de

1. Cronholm, t. Ier, p. 287.

vingt-trois mille fantassins ; mais une autre armée aussi considérable serait nécessaire pour résister à cet adversaire rusé qui se tient sur les fleuves et sur les routes [1], comme en général pour protéger l'Empire et les pays héréditaires, sans parler de la force qui serait nécessaire contre les princes protestants.

« La présomption et l'avarice sont les causes secondaires de nos contrariétés, comme aussi nous avons voulu ménager un ennemi qui s'enhardit jusqu'à vouloir nous rompre le cou. Les causes premières sont le changement produit par le remplacement de Votre Grâce, et le manque actuel d'autorité et de décision pour se fortifier opportunément et savoir marcher à l'attaque. Si Votre Grâce ne met point la main à l'œuvre, je ne connais personne qui veuille, sache ou puisse conclure la paix en Italie et procurer la force nécessaire. Puisse Dieu nous assister, sinon les yeux humains ont de graves perspectives ! Que Votre Grâce me pardonne une juste hardiesse : l'amour de la patrie et de la religion m'en fait un devoir. »

1. Notez, pour l'intelligence de ce passage, ce que rapporte M. de la Barre-Duparcq sur le principe de Gustave-Adolphe de commander les grandes rivières, *Histoire de l'art de la guerre*, t. II, p. 144.

VIII

TRAITÉ DE CONFÉDÉRATION ET ALLIANCE POUR HUIT ANS

ENTRE LOUIS XIII, ROI DE FRANCE, ET MAXIMILIEN, ÉLECTEUR DE BAVIÈRE, SIGNÉ PAR LE ROI A FONTAINEBLEAU, LE 30 MAI 1631

Quandoquidem Rex Galliæ et Elector Bavariæ amicitiam bonam ac defensionem reciprocam confirmare et inire desiderant; ideò in sequentes articulos sub fide datâ secretos conservunt :

1.

Fit inter Regem et Electorem Bavariæ sincera, bona ac constans amicitia, ac defensiva utrinque firma obligatio ad octo annos. Virtute cujus rex obligatur novem millibus peditum et duobus millibus equitum, cum convenientibus tormentis bellicis et propriis sumptibus, defendere Electorem Bavariæ, cujusque provincias hæreditarias et acquisitas, si hostiliter invaduntur.

Possit tamen Elector Bavariæ, in ejusque op-

tione consistat, a Rege, vel militem vel pecuniam tantum militi sufficientem petere.

2.

Eodem modo Elector Bavariæ obligatur tribus millibus peditum, et mille equitibus, ac convenientibus tormentis bellicis propriisque sumptibus defendere Regem Galliæ, ejusque provincias hæreditarias, et acquisitas, si hostiliter invaduntur.

Similiter tamen in arbitrio Regis positum sit ab Electore Bavariæ vel militem ipsum, vel pecuniam tanto militi æqui pollentem poscere.

3.

Rex Galliæ promittit arma sua nullo modo applicare vel conferre contra vel in Electorem Bavariæ, ejusque supra dictas provincias, nec directè nec indirectè assistere militibus aut pecunia iis qui volent Electorem Bavariæ aut ejus provincias hostiliter invadere, nec eis permittere ut militem in regno Galliæ contra Electorem et supra dictas ejus provincias conscribant, aut illis arma, vel pulveres tormentorum ab illorum amicis, subditis regiis submittantur.

4.

Vice versâ, Elector Bavariæ promittit sua arma nullo modo applicare et conferre contra et in Regem, et ejus provincias hæreditarias vel acquisitas, nec directè nec indirectè assistere militibus vel pecuniâ, nec permittere conscriptionem militum in suis provinciis, vel extractionem armorum et tormentarii pulveris, iis qui volent Regem, ejusque provincias hostiliter invadere.

5.

Rex promittit agnoscere, defendere et manutenere dignitatem electoralem in personâ ejusdem Electoris et in ejus domo Bavaricâ, contra omnes qui voluerint vel tentaverint illam dignitatem eis auferre, aut eos in exercitio dictæ Dignitatis impedire.

6.

Quandoquidem ex urgentissimis causis necessarium est, ut amicitia et defensio hoc tempore tantum inter Regem et Electorem Bavariæ conclusa nulli alio pateat, sed secretissima maneat ideò utrinque de secreto observando in specie quoque cautum est.

7.

Quos omnes articulos eò libentibus Rex Chris-

tianissimus et Elector Bavariæ inter se comprobarunt, et sibi invicem promiserunt; quia ex jure naturali liciti, et Regiæ Majestati ac Electorali Dignitati convenientes sunt.

Reservat ideò tamen et excipit hic Elector juramentum suum Imperatori et Imperio præstitum; reservatione autem sic exceptâ præfatus Elector omnia et singula quæ in hoc tractatu mutuæ amicitiæ ac reciprocæ defensionis continentur, sincerè et exactè, et bonâ fide se præstiturum promitit, Regemque Galliæ ejusque provincias hæreditarias et acquisitas, adversus quoscumque defendere, tenebitur, eo modo quo in articulis supradictis continetur.

Vicissim verò Rex Galliæ omnia ea se denuò sincerè ac bonâ fide præstare velle promittit, quæ in supradictis articulis spopondit, et Ducem Bavariæ ejusque provincias hæreditarias et acquisitas adversus quoscumque defendere tenebitur, eo modo quo in supradictis articulis continetur.

In fidem horum omnium Rex Galliæ subscripsit, ac proprio sigillo communiri fecit.

Datum Fontibellaquæ, 30 die mensis Maii anno Domini 1631.

Signé : LOUIS.

Et plus bas :

BOUTHILLIER *(avec les armes de France).*

Il est ainsi en l'original que j'ai mis entre les

mains de Monseigneur le Cardinal duc de Richelieu.

A Paris, le 20 juillet 1634.

BOUTHILLIER.

Pour copie conforme
à la copie authentique conservée
aux archives des affaires étrangères,

Le Ministre plénipotentiaire, directeur,

P. FAUGÈRE.

Paris, 20 mars 1875.

IX

COPIE D'UN ÉCRIT DU HAUT SEIGNEUR GUSTAVE HORN

FELD-MARÉCHAL, RAPPORTANT COMMENT, DANS LA BATAILLE DU 7 SEPTEMBRE (VIEUX STYLE), LES CHOSES SE SONT PASSÉES A UN MILLE DE LEIPZIG ET COMMENT SA MAJESTÉ LE ROI DE SUÈDE A DISPOSÉ SON ORDRE DE BATAILLE. — IMPRIMÉ DANS L'ANNÉE 1631 1.

« Après que Votre Majesté eut résolu de secourir l'Electeur de Saxe dont l'ennemi avait envahi le pays et commencé à y faire des dégâts, votre armée passa le 3 septembre sur les ponts

1. Traduit sur un imprimé de la bibliothèque de l'Université de Leipzig, portant le titre allemand ci-après :

Copia eines schreibens des hochgebornen herrn Gustavi Horn, general feldmarschalls, schrifftlicher bericht wie es in der Schlacht den 7 september (styl vet) ein meil von Leipzig eigentlich Zugegangen, etc. Gedruckt in jahr 1631.

Cet écrit se trouve, dans la même bibliothèque, en extrait incomplet dans une autre brochure; il paraît avoir servi de

à Wittenberg et, le 5 suivant, elle se rejoignit avec celle de l'Electeur de Saxe avec qui se trouvait aussi l'Electeur de Brandebourg.

« Alors il y eut à délibérer comment on se comporterait avec l'ennemi, si l'on en viendrait avec lui à une bataille ou si l'on essayerait de détruire ses forces en temporisant. Et Votre Majesté fut d'avis de ne pas tout livrer à la fortune et de ne pas tout mettre en danger par le sort d'une bataille; mais l'Electeur de Saxe a demandé la bataille, surtout parce qu'il n'y avait pas d'autre moyen d'éloigner l'ennemi de son pays et encore moins de lui permettre d'en tirer des provisions pour son armée et pour la nôtre, l'ennemi tenant la meilleure partie de son pays. Son avis fut donc de marcher sur l'ennemi vers Leipzig et de l'attaquer en force.

« Votre Majesté s'avança donc vers l'Electeur le

base à diverses relations du temps sur la bataille de Breitenfeld. Il est en rapport avec la plupart des relations les plus accréditées de cette bataille.

Les détails étrangers à la tactique qu'il renferme, s'accordent bien avec les vues de Gustave-Adolphe et avec l'impression qu'il devait espérer produire sur l'opinion publique après cette victoire.

= Il résulte de diverses sources que Tilly avait à Breitenfeld dix-sept régiments d'infanterie; on s'explique par là ce que Horn a voulu dire en parlant de quatre bataillons de seize régiments

6, jusqu'à deux milles [1] de Leipzig, et ce même jour Tilly occupa par capitulation la ville où se trouvaient quinze cents soldats et quatre cent cinquante bourgeois venus pour la défendre. Tilly avait assiégé la ville deux jours et deux nuits ; il avait tiré sur elle et la ville avait répondu à son feu et lui avait fait perdre trois cents hommes. La capitulation avait eu lieu sous réserve des devoirs envers l'Electeur.

Le lendemain, le château se rendit aussi à discrétion *(durch grosse Betrawung)* à Tilly. Nous nous avançâmes le 7, ainsi que l'ennemi, et nous nous trouvâmes en présence à un mille de Leipzig.

L'ennemi avait l'avantage du vent et de la hauteur. Aussi Votre Majesté s'efforça de le regagner en manœuvrant avec l'armée disposée de manière à ce que, dans l'ordre de bataille général, Votre Majesté eût la droite et les Saxons la gauche.

« L'armée de Votre Majesté était subdivisée en aile droite, corps de bataille et aile gauche. A l'avant-garde de l'aile droite que Votre Majesté commandait elle-même, étaient les cavaliers les meilleurs et les mieux armés mêlés avec des mousquetaires commandés. Il en était de même à l'arrière-garde de cette aile commandée par le général Baner. A l'avant-garde du corps de bataille

1. Le mille d'Allemagne représente 7,408 mètres d'après l'Almanach des longitudes de 1865.

étaient quatre brigades de piquiers et de mousquetaires sous les ordres de Teuffel, Acko, Oxenstiern, Erichhan [1] et Winckel. A l'arrière-garde du corps de bataille étaient trois autres brigades (comte de Thurn, Hébron [1] et Vitzthum), et derrière deux régiments de cavalerie. A l'aile gauche que Votre Majesté m'avait confiée, était le reste de la cavalerie, divisée en avant-garde et en arrière-garde comme l'aile droite et mêlée aussi de mousquetaires commandés. Tel était l'ordre de l'armée, tournée à droite autant que possible pour partager le vent avec l'ennemi. Cependant il restait à l'ennemi cet avantage qu'il avait ses positions derrière une hauteur et ses pièces d'artillerie sur cette hauteur même. Nous devions aussi passer un mauvais pas et nous ranger en sa présence, ce qui permit à l'ennemi de nous faire grand mal avec ses pièces, particulièrement aux troupes qui étaient placées sous mes ordres. La gauche de l'ennemi où était sa plus grande force en cavalerie, a abordé notre aile droite et s'est efforcée de gagner de plus en plus le terrain à gauche et de s'emparer du vent. Ses cavaliers, avec le régiment d'infanterie du duc de Holstein se sont détachés entièrement de leur centre et de leur aile droite. Mais mal accueillis par le feu des mousquetaires mêlés aux

1. *Hepburn* appelé quelquefois aussi *Ebron* dans les papiers du cardinal de Richelieu publiés par M. Avenel.

cavaliers, ils se sont jetés encore plus à gauche et sont tombés sur notre réserve en négligeant notre avant-garde. Mais Votre Majesté a si bien fait secourir cette réserve, que l'aile droite de l'ennemi a été rompue sans grande résistance et mise en fuite. Le corps de bataille de l'ennemi dans lequel se trouvait toute la force de son infanterie divisée en quatre grands bataillons espagnols de seize régiments, est alors descendu de la hauteur avec sa cavalerie à droite et à gauche, et, maltraité par les canons de notre gauche, il est tombé sur l'armée saxonne pour la plus grande partie, ceux de ses cavaliers qui ont abordé notre gauche ayant été bientôt rompus et mis en fuite.

« L'armée saxonne et spécialement l'infanterie — car la cavalerie fit quelques bonnes charges — abandonna bientôt le terrain. Pendant que l'armée ennemie s'abandonnait à la poursuite de l'armée saxonne, notre gauche le combattit en flanc et les deux brigades de la réserve d'Hébron et de Vitzthum lui faisaient tête. Dans cette situation, l'ennemi a combattu longtemps et repoussé notre cavalerie. Enfin cependant, lorsque je pus, avec le régiment de cavalerie d'Ostrogothie que Votre Majesté m'envoya de sa droite et les mousquetaires commandés dont je disposais, attaquer l'ennemi en force et me mêler avec lui, son corps de bataille, après nous avoir fait essuyer des salves

furieuses, fut rompu et dispersé, à l'exception de quatre régiments qui se sont sauvés dans l'obscurité absolue produite par une poussière épaisse.

« De notre côté ont succombé d'anciens officiers, nommément les colonels Teuffel, Hall, Callenbach, les lieutenants-colonels Ardricas et Damitz avec beaucoup d'autres officiers. L'ennemi n'a pas fait de moindres pertes, nommément le colonel Baumgarten, le colonel Schonberg, commandant de l'artillerie, le général-major Erfft. Le duc de Holstein, prisonnier, est mort peu après; il faut ajouter d'autres colonels, lieutenants-colonels et officiers. Tilly a été atteint, mais non traversé. Le chirurgien qui l'a pansé à Halle la nuit suivante, pense que la blessure est grave et connue; il a l'épine du dos *(rückgrat)* brisée, et peut tout au plus sauver sa vie.

« Il faut remercier le Dieu tout-puissant de cette heureuse victoire, puisque Votre Majesté a eu peu d'aide de ses alliés pendant ce combat furieux de cinq heures. L'ennemi était égal en force aux deux armées de Votre Majesté et de l'Electeur et avait, outre les avantages précités, celui d'avoir ses trente mille hommes bien exercés, tandis que les troupes électorales étaient de nouvelle levée et sa cavalerie était, pour les chevaux et les cuirasses, aussi bien pourvue qu'on a pu le voir jamais.

« Le même jour, Votre Majesté s'est avancée

à un demi-mille de Leipzig; et la nuit arrivant, elle a couché sur le champ de bataille avec l'armée, et le lendemain elle a fait sommer la ville de Leipzig occupée par une garnison de deux mille hommes. Comme elle a demandé deux jours pour se décider, Votre Majesté n'a pas voulu perdre de temps : elle a laissé l'affaire à l'Electeur et s'est dirigée sur Mersebourg, d'où l'ennemi tirait ses ressources principales. Quatre mille hommes y ont été tués ou pris. Le jour suivant, Votre Majesté s'est rendue avec toute l'armée à Halle que l'ennemi a abandonné et dont le château a capitulé, la plus grande partie de la garnison étant entrée au service de Votre Majesté. Pendant ce temps, l'Electeur s'est emparé de Leipzig, dont la garnison, portée à trois mille hommes avec les fuyards de la bataille, a pu sortir en armes, mais s'engageant à ne pas servir pendant toute sa vie contre Votre Majesté, contre l'Electeur ou leurs adhérents, puisque la moitié s'est engagée au service de l'Electeur; et les officiers supérieurs qui s'y étaient retirés après la bataille ont été retenus comme prisonniers.

« Aujourd'hui, l'Electeur de Saxe est attendu et on décidera ce qu'il y a de mieux à faire contre l'ennemi. Puisse Dieu nous accorder le bon conseil et la suite de notre prospérité !

« Le général Tilly, qui doit être souffrant et affaibli de ses blessures, s'est retiré à Halberstadt

pour y réunir ses troupes. Il doit n'avoir pas plus de quinze drapeaux d'infanterie, non supérieurs à six cents hommes. Le feld-maréchal Pappenheim, blessé aussi, s'est joint à Tilly avec quarante cornettes de cavalerie qui ne dépassent pas quatorze cents hommes; les paysans leur font grand mal dans le Harz et ailleurs, quand ils peuvent s'en emparer. Cette armée est presque entièrement détruite.

« Aldringer, avec vingt-une cornettes de cavalerie (*fahnlein*), était en marche; mais il a rebroussé chemin de Weymar, dès qu'il a su la défaite des siens, et il ne sait où trouver sa sûreté. Il fera un grand détour, puisque Tilly, d'après un rapport récent, se retire d'Halberstadt sur Wolfenbüttel. Le landgrave de Hesse, avec 6,000 hommes, pourra lui barrer le passage et veiller à ce service. Fugger peut avoir quelques milliers d'hommes, et Mérode sept mille; Tilly les appellera à lui, si on leur laisse le temps de le rejoindre.

« L'armée de Silésie, renforcée de Polonais, de Hongrois et de Croates, a reçu de Tilly l'ordre d'attaquer l'Electeur. Le temps montrera ce qu'elle peut après la défaite de Tilly. »

X

RAPPORT DU GÉNÉRAL TILLY A L'EMPEREUR

SUR LA DÉFAITE DE BREITENFELD [1]

« V. M. I. ayant daigné m'ordonner de disposer l'Electeur de Saxe à déposer les armes et à renoncer le traité de Leipzig et de l'y contraindre, en cas de retardement, et comme V. M. I. l'a pu apprendre, ledit Electeur n'ayant voulu s'y conformer, mais s'étant plutôt fortifié, ayant distribué de nouvelles patentes et correspondu avec le roi de Suède, tant qu'il s'est finalement joint avec lui, j'ai, aux conséquences des ordres de V. M. I. et parce que toutes les subsistances me manquaient et m'étaient coupées, pris Mersebourg, puis Leipzig par accord, ce qui a eu lieu le 16. Le 17, le roi est arrivé, puissamment assisté des

1. Extrait de l'ouvrage intitulé : *Tilly, ou la guerre de trente ans,* par le comte de Villemont, t. II, p. 427. C'est la contre-partie du rapport précédent.

Electeurs de Saxe et de Brandebourg, et m'a contraint à la bataille. Ce qui est arrivé et comment le mauvais succès l'a emporté sur le bonheur, V. M. I. l'apprendra par le rapport du lieutenant Adam Regensperger de Regensperg, en même temps les moyens d'arrêter, avec l'aide de Dieu, ce puissant ennemi, à quoi je désire exposer mon corps et ma vie, comme je l'ai fait en cette occasion, espérant que ce ne sera sans bons efforts et ne cherchant en ce, que la gloire de Dieu, la conservation de V. M. I., des Electeurs et princes catholiques. Et je supplie donc V. M. I. de vouloir bien me donner des instructions le plus tôt possible pour parer aux plus urgentes nécessités. »

« Halberstadt, le 21 septembre 1631. »

Rapport du lieutenant Regensperger.

« V. M. I. a daigné dépêcher à plusieurs reprises à M. le lieutenant général des ordres et instructions concernant l'Electeur de Saxe, la déposition des armes et la renonciation du traité de Leipzig par lui et ses adhérents. Sur quoi M. le lieutenant général Tilly a écrit à l'Electeur de Saxe des lettres énergiques, mais respectueuses, lui a envoyé des délégués tels que MM. de Metternich et de Schonberg, avec le secrétaire Brunaux, pour le prier et l'exhorter de ne pas être lui-même la cause que l'armée de V. M. I. fût

obligée de forcer l'entrée de son pays. Et par dessus tout cela, M. le lieutenant général lui a encore dépêché son trompette avec les lettres bien plus amicales pour demander sa résolution finale. Sur quoi l'Electeur a répondu comme toujours qu'il voulait rester dans la fidélité et le dévouement envers V. M., mais qu'il n'entendait en aucune manière déposer les armes. Il a retenu le trompette jusque deux jours avant la bataille, se fortifiant toujours, distribuant des patentes, recueillant les milices dispersées en différents endroits par M. le comte de Furstenberg et M. le colonel Aldringer (et qu'on suppose avec fondement lui avoir été envoyées par les villes impériales).

« Le lieutenant général, voyant donc qu'il n'obtenait rien par douceur, se conformant aux ordres de V. M. I. (et parce que l'état des choses et *ratio belli* l'exigeaient), s'est d'abord emparé, sans brûler une amorce, de la ville de Mersebourg, a désarmé et licencié les soldats et laissé en fonctions le commandant saxon du château.

« Mais comme l'armée manquait là de vivres et de toute espèce d'objets de nécessité et que de graves inconvénients étaient à craindre,

« Il a fallu prendre la résolution de marcher en avant et de s'emparer de Leipzig, qui s'est rendu le 16 septembre par accord; et le 17, l'Electeur de Saxe avec l'Electeur de Brandebourg et le roi de

Suède, s'étant présentés avec une puissante armée, ont forcé le lieutenant général à accepter la bataille.

« L'engagement a commencé à neuf heures du matin avec quelque cavalerie et des dragons ; sur quoi l'ennemi s'est avancé à la longue, déployant ses forces, de telle sorte que le général de Pappenheim a réclamé un renfort de troupes au lieutenant général.

« Les canons ont commencé à jouer ; on s'est mis en bataille des deux côtés, et, après plusieurs salves d'artillerie, la bataille s'est engagée sérieusement entre une et deux heures de l'après-midi. Les deux armées se sont heurtées avec beaucoup de valeur ; la fortune sembla d'abord nous sourire, à ce point qu'on crut certain que l'issue serait plus heureuse qu'elle n'a été.

« Comme nous avions dépassé l'artillerie ennemie de deux portées de mousquets, tourné et fait tourner contre lui partie de cette artillerie, le vent qui nous avait d'abord été favorable a sauté tout à coup et nous est devenu contraire, de sorte que nous étions aveuglés par la poussière ; de quoi profitant, l'ennemi s'est avancé en forces à notre gauche (qui s'est trouvée beaucoup plus faible) et a dispersé notre cavalerie, laquelle s'est enfuie, abandonnant notre infanterie : sur quoi l'ennemi a chargé avec sa cavalerie notre dite infanterie qui a déployé un admirable courage, mais, étant

dégarnie, a été culbutée en partie, forcée en partie de se retirer.

« La cavalerie de l'aile droite, commandée par le comte Egon de Furstenberg, a fait beaucoup de mal à l'ennemi. Le colonel Cronenberg s'est surtout distingué; il s'est battu avec son régiment comme un lion, ainsi que le lieutenant général se plaît à le reconnaître; ledit colonel Cronenberg et le comte de Furstenberg ont tué le général Bindthauf et culbuté les cinq escadrons de cuirassiers saxons qu'ils ont chargés, de sorte que, de leur côté, on ne voyait plus d'ennemis et qu'ils sont restés à attendre jusqu'à ce que le lieutenant général, blessé et endommagé, soit venu à eux, lequel ils ont escorté la même nuit jusqu'à Halle.

« Le lieutenant général aurait été fait prisonnier ou eût même été tué, si le duc Rodolphe Maximilien de Saxe et son écuyer Wolf de Ludwigshausen ne l'avait sauvé à différentes reprises.

« M. le feld-maréchal de Pappenheim s'est parfaitement bien comporté; à la fin de la bataille, il a tué de sa propre main dans les quatorze ennemis, et la perte d'hommes eût été plus grande s'il n'avait rallié ce qui restait et dirigé lui-même la retraite.

« Toutes les pièces d'artillerie de V. M. I. aussi bien que de la Ligue sont perdues. Il y en avait vingt-six en tout.

« Le commissaire général de Walmerode n'a plus pu sortir de Leipzig ; on ne sait ce qu'est devenu le secrétaire Brunaux qui avait dans ses mains l'expédition de guerre de V. M. I.

« La caisse de V. M. I. est sauvée, mais il y a peu d'argent dedans, en tout dans les 80,000 florins. Les actes de guerre sont sauvés. La caisse de la Ligue est à Leipzig, le commissaire général Stunz est seul à l'armée.

« Comme le commissaire général de Walmerode avait trop à faire de diriger seul les approvisionnements et les actes de guerre, et que nous n'avions pas à la main des secrétaires de V. M. I. ou de la Ligue, et que, dans une pareille confusion, il n'était pas possible au lieutenant général d'y pourvoir, daigne V. M. I. ordonner qu'on envoie au lieutenant général des officiers idoines, parce qu'il n'est pas probable que le sieur de Walmerode soit délivré de sitôt.

« Le lieutenant général prie V. M. I. de daigner ordonner qu'on envoie le plus tôt possible de l'argent à l'armée, car on n'en a pas, sinon les soldats seraient bientôt dégoûtés, et déjà le lieutenant général a dû fermer les yeux sur quelques désordres, ce qui sans cela n'aurait pas eu lieu.

« Daigne encore V. M. I. faire en sorte que les troupes de Lorraine arrivent le plus tôt possible, et que les levées soient faites sans retard, de n'importe quelles gens, Croates, Hongrois, et tout

ce qui se pourra trouver. Le lieutenant général se propose, en attendant, de rassembler ce qu'il pourra de gens, et, au cas où l'ennemi le poursuivrait plus loin, de se retirer sur Wolfenbüttel. Il a demandé à Hammel et à Minden douze pièces d'artillerie avec munitions, savoir :

« 4 pièces de 24 livres ;

« 4 couleuvrines ;

« 4 fauconneaux ;

« Il se dispose à se réunir avec Aldringer et les troupes de la Ligue qui sont en Hesse.

Addition d'une main étrangère.

« En sus, ledit lieutenant envoyé ici a rapporté verbalement qu'après la bataille, l'ennemi a dépêché différents courriers pour faire venir ses Finois et Lapons qui doivent être près de Stettin. Le landgrave de Hesse est très-fort et les Hollandais se disposent à lui envoyer seize mille hommes sous condition qu'il les leur rendra complets vers l'été.

« Il y a lieu de se mettre en garde contre le Danemarck et les villes hanséatiques qui, bien qu'elles aient fait la sourde oreille, pourraient bien maintenant se résoudre, parce qu'elles ont déjà beaucoup de troupes. »

XI

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. DE SAINT-ÉTIENNE

RÉSIDENT FRANÇAIS A MUNICH, ADRESSÉE A L'ÉLECTEUR DE SAXE LE 30 DÉCEMBRE 1631 1

Saint-Etienne fait des remontrances à l'Electeur de ce qu'il commence les hostilités « contre un prince aussi plein d'affection et de bienveillance pour V. A. que de déplaisir de ce qui s'est passé avant la bataille de Leipzig, sans son aveu et contre son consentement. Je supplie très-humblement V. A., ajoute-t-il, de commander que cela n'arrive plus, d'autant que le roy mon maistre auroit un extrême déplaisir qu'il se passât quelque chose qui put altérer l'amitié, la bonne intelligence et union que S. M. désire procurer entre Vos Altesses comme chef très-utile, tant au bien général de l'Allemagne et au repos publicq, qu'au

1. Publiée par Klopp; *Tilly*, t. II, p. 481, d'après un manuscrit de la Bibliothèque royale à Hanovre.

particulier de vos maisons et de vos amis. Cependant, afin qu'il ne reste rien sur le cœur de V. A. de ce qui a été commis par le général Tilly sur ces Etats contre la force, l'intention et le consentement de Monseigneur le duc de Bavière, qui en a eu un extrême desplaisir, comme il vous a desjà témoigné.... » (Saint-Etienne annonce qu'il dépêchera un envoyé spécial pour traiter ce point.)

L'envoyé termine par la prière : « Que Monseigneur de Saxe n'altère rien et ne vienne à rupture avec Monseigneur l'Electeur de Bavière, lequel a alliance avec S. Maj. T.-Chr., laquelle est obligée à la défense de ses Estats [1]. »

1. C'était la révélation du traité secret du 30 mai 1631 que nous avons reproduit plus haut.

XII

ORDRE DE SERVICE DE WALLENSTEIN

A PAPPENHEIM

L'ordre de service autographe envoyé par Wallenstein à Pappenheim le 15 novembre 1632, de Lützen, a été reproduit en *fac simile* dans les *Notices sur les choses mémorables de l'armée impériale-royale,* par Quirin Leitner, en Allemagne.

Cet ordre, tracé sur un papier troué par une balle, et encadré par une tâche de sang, papier glorieux que nous avons vu à Vienne [1], est conçu dans ces termes :

« L'ennemi marche sur nous. Laissez tout, et acheminez-vous promptement avec tous vos gens et toute votre artillerie, de manière à vous trouver demain matin avec nous.

« Votre dévoué

« W. »

1. Archives du ministère de la guerre à Vienne.

Der feind marschirt hereinwarts. Der herr lasse alles stehen und licgen und incaminire sich kurz mit allem volk und stüchen, auf das er morgen früh bei uns sich befinden koenne. Ich aber verbleibe hiermit.

Des hernn dieustwilliger

W.

XIII

LETTRE DU PÈRE DE LEUBELFING

VOLONTAIRE ATTACHÉ A GUSTAVE-ADOLPHE [1]

« Nous avons appris par diverses lettres de Naumbourg, des 11 et 28 novembre, et d'Erfurt, des 17 et 18 du même mois, comme par les rapports et récits de notre cher fils Auguste de Leubelfing avant sa mort, que Sa Majesté Gustave-Adolphe, roi de Suède, était venu de Naumbourg le 5 novembre avec son armée qui ne dépassait pas dix-huit mille hommes, qu'elle avait pris Weissenfels et suivi l'ennemi qu'elle avait atteint sur le soir et en grand désordre. Mais la nuit arrivant, il ne pouvait être rien fait et l'ennemi se retira derrière la petite ville de Lützen où il avait l'avantage d'un fossé dans la campagne et aussi

1. Publiée par Murr, en allemand, dans ses *Documents sur l'histoire de la guerre de Trente-ans,* et reproduite par Gfrœrer, p. 1013.

d'une redoute avec double fossé et il plaça son artillerie près des moulins à vent. Sa Majesté Royale vint l'attaquer le mardi 6 au matin avec son armée, quoique le duc de Friedland, généralissime, après sa réunion avec Pappenheim, eût une force double de la sienne. Et quoique le duc Bernard de Weimar commandât la droite, le général major Kniphausen la gauche, et le roi le centre, celui-ci se mit à la tête de la cavalerie, le régiment du colonel Steinbock devant le suivre, et S. M. s'élança en avant avec huit personnes qu'elle avait choisies, parmi lesquelles le duc François-Albert de Saxe et Molk, valet de Sa Majesté, et mon fils Auguste. Mais les cavaliers de Steinbock s'étant arrêtés et n'ayant pas suivi, ce roi et héros chrétien a été enveloppé par l'ennemi. Il en a reçu quelques coups et tué six d'entre eux et est enfin tombé de cheval. Mon fils est accouru, est descendu de son cheval, l'a présenté au roi et l'a invité à y monter en disant qu'il valait mieux qu'il mourut plutôt que le roi. Il lui a présenté ses deux mains, mais il a été impossible à mon fils de relever le roi qui ne pouvait plus s'aider lui-même. Les cuirassiers ennemis, voyant cela, sont accourus et ont voulu savoir qui c'était; et ni le roi ni mon fils ne répondant, l'un d'eux a tiré un coup de pistolet à la tête du roi qui aurait dit : « J'ai été le roi de Suède, » et il a expiré, ayant reçu quatre coups de feu et deux coups d'épée. Ils ont donné à mon fils

deux coups de feu et trois coups d'épée : un des coups de feu dans le côté gauche dont la balle, entrée dans le corps, n'a pu être extraite, et l'autre à droite et au haut du front. Ils ont aussi dépouillé mon fils sur place jusqu'à la chemise et l'ont laissé pour mort. Il est resté ainsi une heure sur le champ de bataille, jusqu'à ce que deux gentilshommes du roi l'ont mis à cheval et l'ont porté dans la voiture du maréchal de la cour, qui l'a conduit à Naumbourg dans la maison de la veuve Kochs. Ainsi ce jeune cavalier, âgé de dix-huit ans sept mois et vingt-cinq jours, veilla tout à fait loyalement dans cette sanglante bataille sur le roi de Suède, quoiqu'il ne fût pas à son service ; il l'a assisté jusqu'à son dernier moment, il a été le dernier présent auprès de lui. Quoiqu'il ne lui ait rien manqué du côté des soins assidus de son hôtesse et de l'entretien nécessaire, ses blessures ont été jugées mortelles par le docteur Romano, et il y a succombé par une mort chrétienne, le 15 du mois, comme plusieurs ont pu l'apprendre par l'impression des discours prononcés sur sa tombe. Dans ses souffrances, il n'a poussé aucune plainte, il a montré une grande patience et dit souvent qu'il avait reçu ses blessures pour l'amour de son roi, qu'il les endurait volontiers pour l'amour de lui et ne souhaitait plus de vivre, dût-il encore avoir cent ans d'existence. Mon fils, avant sa mort chrétienne, a prié le très-digne

et très-noble Jean-Frédéric d'Ellingshausen, lieutenant au régiment de Wildenstein, de lui procurer un convoi et un enterrement chrétien et honorable, mais encore de faire écrire par M. Kahr à moi et à tous les siens sa mort, en me priant de ne m'en point troubler, puisqu'il avait trouvé dans sa carrière une mort chrétienne et honorable et combattu en digne chevalier auprès du roi de Suède pour la parole et la gloire de Dieu. « Quoique je ne doive plus, aurait-il dit, revoir mon père dans cette vie, nous nous reverrons, s'il plaît à Dieu, dans la joie éternelle. » Et M. Kahr a accompli exactement sa dernière volonté en me donnant la nouvelle par écrit de sa mort et en s'occupant avec le sieur d'Ellingshausen de faire déposer et inhumer, le 25 novembre, son corps dans l'église de Saint-Wenceslas, à Naumbourg, en payant comptant les frais d'inhumation. Puisse le Dieu tout-puissant accorder ses grâces à son âme et l'heureuse résurrection à son corps dans le grand jour, et nous donner, à nous qui survivons, un joyeux moment de Siméon pour l'amour de son cher Fils Jésus-Christ ! *Amen. Amen.*

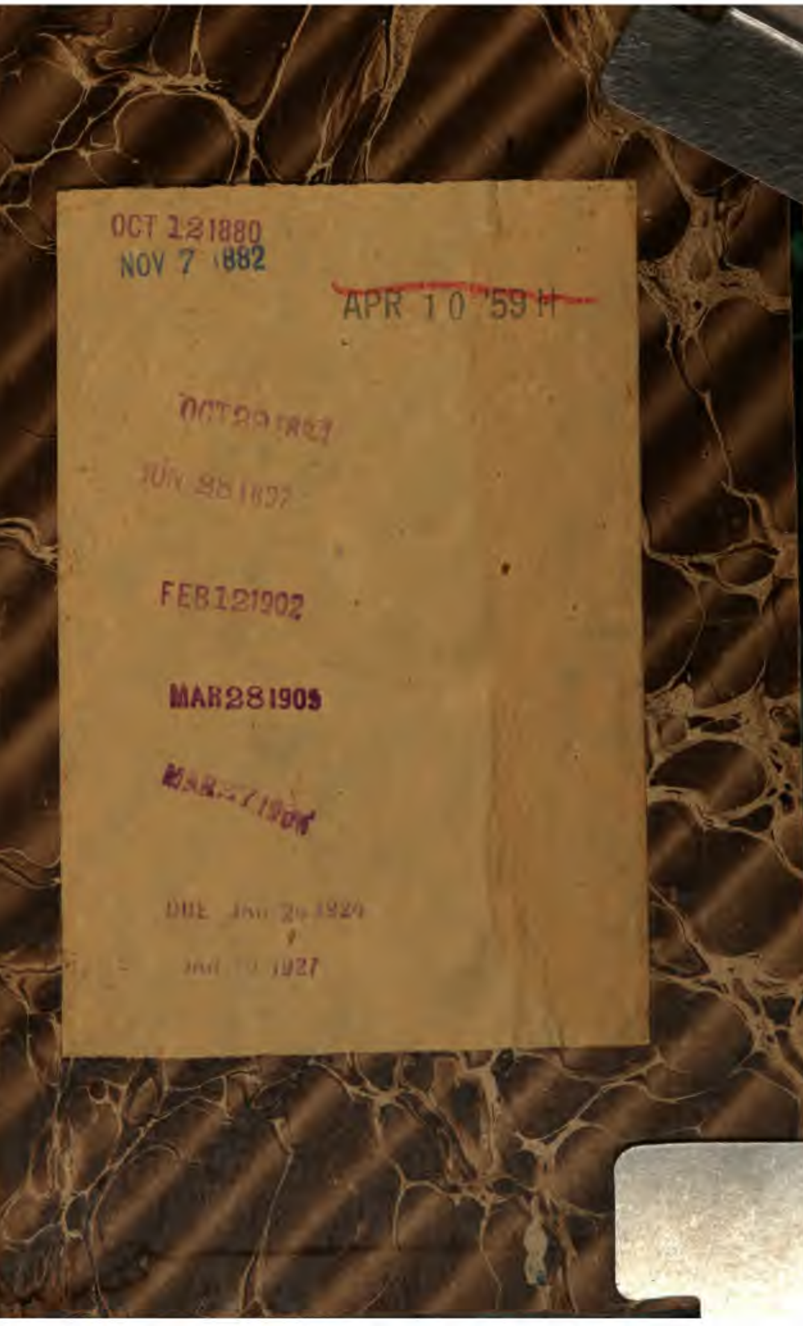
TABLE DES MATIÈRES

Le Puy. — Typ. M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23

ERRATA

Page xi, en note : au lieu de *Geffroi*, lisez *Geffroy*.
— 22, ligne 2 : au lieu de l'*Électeur*, lisez l'*Électrice*.
— 72, l. 1 : au lieu de *l'offensive*, lisez *la défensive*.
— 73, l. 6 : au lieu de *oubliées*, lisez *oubliés*.
— 83, l. 10 : au lieu de *Barwalde*, lisez *Bærvalde*.
— 85, l. 1 : au lieu de *qui pouvait*, lisez *qui pouvaient*.
— 106, l. 17 : au lieu de *Euttriz*, lisez *Enttriz*.
— 122, l. 1 : au lieu de *et sans lesquelles*, lisez *affaires sans lesquelles*.
— 193, avant-dernière ligne : au lieu de *cette direction*, lisez *cette direction vers l'Autriche*.
— — dernière ligne : au lieu de *le prendre*, lisez *la prendre*.
— 194, l. 1 : au lieu de *entraver*, lisez *entamer*.
208, l. 13 : placer *Wittenberg* avant *Nykoeping*.
— 233, l. 20 : au lieu de *les lhèses*, lisez *des thèses*.
— 254, l. 4 et 7 : au lieu de *rixdalers*, lisez *reichsthalers*.
— 292, l. 16 et 17 : au lieu de *redoutées*, lisez *refoulées*.
— 312, l. 5 : au lieu de *le communiquera*, lisez *la communiquera*.
— — l. 25 : au lieu de *différend*, lisez *difficulté*.
— 340, l. 15 et 16 : au lieu de *et connue ; il a l'épine du dos brisée, et peut*, lisez *et comme il a l'épine du dos brisée, il peut*.
— 343, note : au lieu de *Villemont*, lisez *Villermont*.
— 353, au lieu de *licgen*, lisez *liegen*.




OCT 12 1880
NOV 7 1882
APR 10 '59 H
FEB 12 1902

